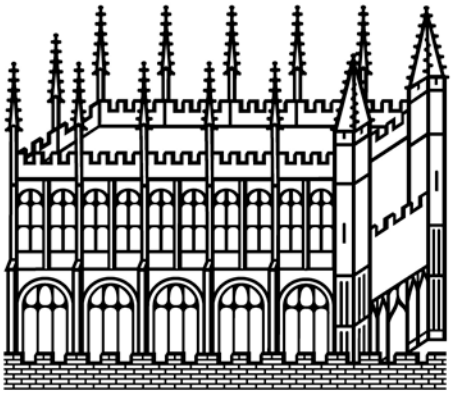


Bodleian Libraries

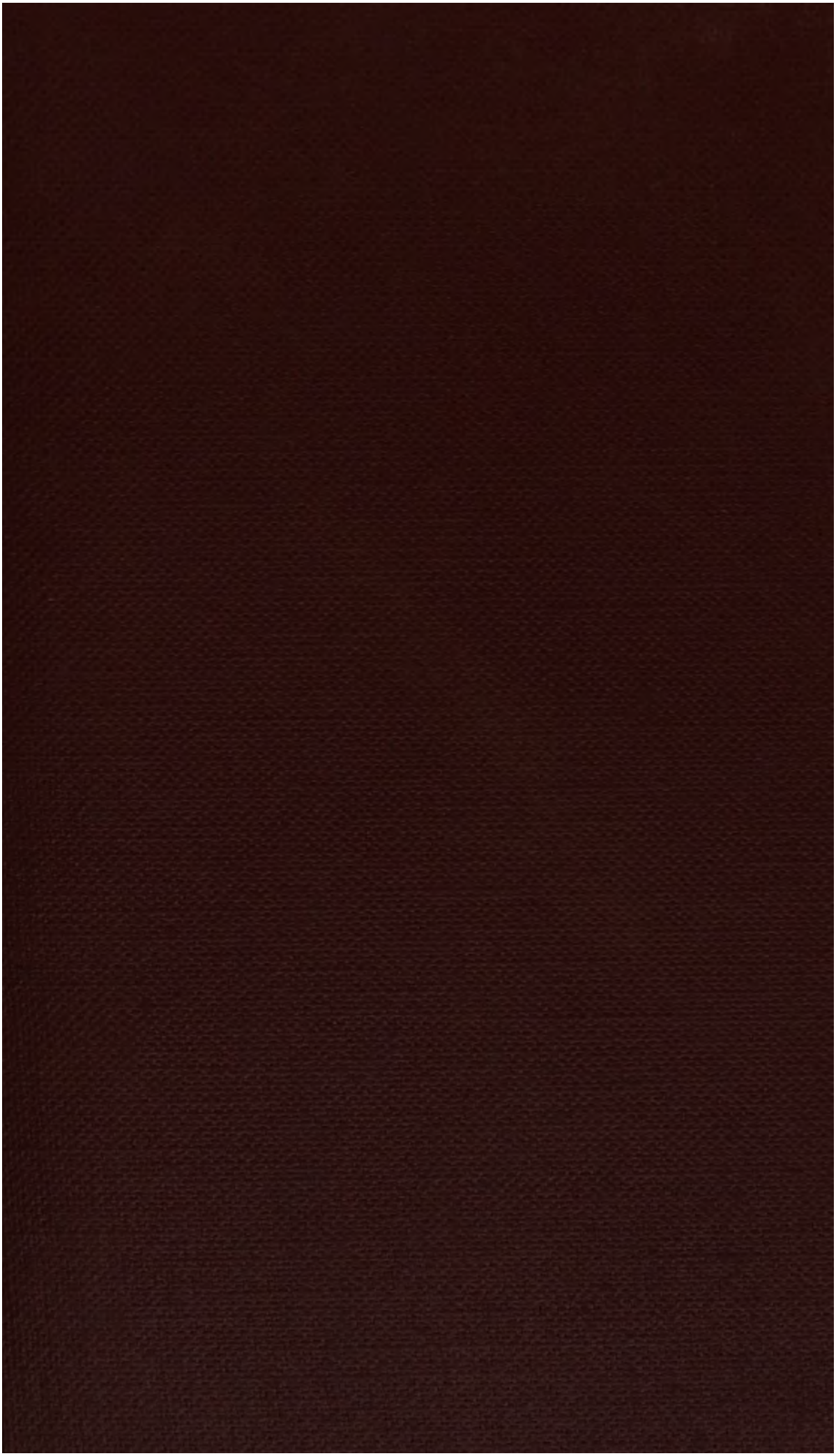
UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



138 b 2

138 b 2

NOUVEAUX ROMANS,

PAR

MAD. DE GENLIS.

LES HERMITES DES MARAIS PONTINS.

LINDANE ET VALMIRE.

LES FLEURS FUNÉRAIRES,

OU

LA MÉLANCOLIE ET L'IMAGINATION.

NOURMAHAL,

OU

LE RÈGNE DE VINGT-QUATRE HEURES.

LES SOUVENIRS DE FÉLICIE.

TOME V.

1803.

Se trouve à Londres, chez DEBOFFE, Libraire, No. 7, Gerrard-Street, Soho ; A. DULAU et Co. Soho-Square ; et PROSPER et Co. No. 1, Wardour-Street.

De l'Imprimerie de Cox, Fils, & Baylis,
No. 75, Great Queen Street, Lincoln's Inn Fields, à Londres.

LES

HERMITES

DES

MARAIS PONTINS.

LES

HERMITES

DES

MARAIS PONTINS.

ANECDOTE *

LA duchesse de * * * †, après avoir traversé toute l'Italie, revenoit de Naples, pour retourner en France sa patrie ; sa voiture de suite étoit restée fort en arrière. Cette jeune princesse parcouroit avec intérêt cette route fameuse qui retrace tant de souvenirs et de faits mémorables de l'histoire ancienne et moderne.

* On a tiré ce trait d'un Journal manuscrit d'un Voyage d'Italie, fait en 1776. L'auteur avoit laissé ce Journal à Paris, en 1791, et ne l'a recouvré que cette année.

† Madame d'Orléans, alors duchesse de Chartres.

En passant en bac le Lyris, dont les roseaux cachèrent le célèbre vainqueur des Cimbres *, elle se rappela, avec horreur, les crimes et les proscriptions de Sylla : Grâce au ciel, dit-elle, ces temps affreux de factions sanguinaires, de cruautés et de persécutions atroces, ne renaîtront jamais en Europe!....En côtoyant les murs de Gayette, dont le château contient les restes du malheureux connétable de Bourbon, elle s'attendrit sur le sort de cet illustre proscrit. Eh ! quelle âme sensible ne plaindroit pas l'infortuné, qui, loin de son pays et des siens, a terminé sa vie dans une terre étrangère ! En approchant de Formies, elle aperçut, avec un sentiment de respect, la tour antique à trois étages qui fut, dit-on, la tombe de Cicéron, de ce grand homme, noble victime de son amour pour la liberté, et de l'ambition des oppresseurs de sa patrie ....La petite ville de Fondi retrace des souvenirs d'un autre genre. A la vue des ruines de son château fort, on se rappelle avec plaisir les aventures romanesques de la belle et vertueuse Julie de Gon-

* Marius.

Gonzagues. Après Fondi, on entre dans les Marais Pontins. Cette route, jusqu'à Vellétri, est toujours parsemée de ruines intéressantes ; mais les vapeurs malfaisantes qui s'exhalent des marais, rendent ce long trajet aussi dangereux que désagréable. On y rencontre quelques villages dont les infortunés habitans, pâles et livides, ressemblent à des fantômes ; on n'y trouve pas un seul vieillard : dans ces tristes lieux, l'enfance et la jeunesse, privées de force et de fraîcheur, semblables aux plantes jetées sur un sol ingrat, se flétrissent et se dessèchent sans avoir pu mûrir ; la nature même y paroît languissante ; les fleurs n'y croissent point, leurs semences sont corrompues par des eaux croupissantes, chargées de principes destructeurs ; des ruisseaux d'une blancheur éclatante s'échappent des marais, et, filtrant à travers les rochers, empoisonnent tout ce qui respire, et brûlent tout ce qui végète. En quittant la voie Appienne, la princesse découvrit Piperno *, ville illustrée par une héroïne dont Virgile a chanté les exploits ; ce fut la

* Jadis *Privernum*.

patrie de la vaillante Camille, reine des Volsques. A deux cents pas de la ville, la voiture de la duchesse cassa, et l'une des roues brisées, fit verser la berline. La princesse et les personnes qui l'accompagnoient, ne furent point blessées ; mais ne pouvant se résoudre à coucher à Piperno, ou même à y attendre la voiture de suite, la duchesse prit dans la ville une mauvaise calèche de louage ; elle laissa ses gens à Piperno, et n'emmenant qu'un seul domestique, elle continua sa route.

On approchoit de Sermonetta, l'ancienne *Sulmo* des Volsques, lorsqu'un cercle de fer, se détachant d'une des roues de la voiture, la duchesse fit arrêter, et descendit avec les trois personnes qui étoient avec elle. On aperçoit un hermitage posé sur le haut d'un rocher, à droite du chemin ; la princesse veut aller s'y reposer, tandis qu'on raccommode avec des cordes, la voiture délabrée : on gravit un chemin tortueux taillé dans le roc. Dans ce moment, deux hermites paroissent ; l'un étoit un vieillard vénérable, et l'autre au printemps de l'âge, avoit la figure la plus intéressante. La duchesse tressaillit en les entendant parler français. Ah ! ce sont des compatriotes ! s'écria-

s'écria-t-elle. La sensation qu'elle éprouvoit étoit si douce alors ! rien n'avoit pu l'affoiblir ou la pervertir....On entra dans l'hermitage, on s'assit sur un banc de bois ; la duchesse, séparée de sa suite, n'en imposoit pas aux hermites, bien éloignés de penser qu'ils recevoient une princesse du sang royal de France. Hélas ! dit le jeune homme en soupirant, nous ne pouvons rien vous offrir, pas même un simple verre d'eau ; on n'étanche sa soif ici qu'aux dépens de sa santé, un peu de pain noir, c'est tout ce que nous possédons.—Depuis combien de temps êtes-vous dans ce triste séjour ?—Depuis huit mois. Après avoir fait le pélérinage de Rome, nous voulûmes aller à Naples ; en passant sur cette route, nous tombâmes malades ; le religieux qui avoit habité cet hermitage, venoit de mourir, on nous permit d'occuper sa demeure, et le manque d'argent nous força d'y rester. C'est un asyle où l'on est sûr, du moins, de trouver en peu de temps le terme des chagrins et du malheur. En prononçant ces paroles, le jeune hermite baissa les yeux, et ses paupières se mouillèrent de pleurs.—Etes-vous engagé dans les ordres ? lui demanda la duchesse.—Non, répondit-il, je suis libre. — Dans quelle pro-

vince êtes-vous né ? — Je naquis à Béziers, dans le plus beau pays de la France.—Et pourquoi l'avez-vous quitté ? A cette question, le jeune homme poussa un profond soupir, et le vieillard, beaucoup moins abattu et moins languissant que lui, prenant la parole : Il a vingt ans, dit-il ; il aimoit, il étoit aimé ; mais il manquoit de fortune....Le désespoir l'a conduit en Italie ; je le recontrai dans la ville d'Avignon ; nous nous sommes attachés l'un à l'autre, et fixés ici par la nécessité, nous avons perdu l'espérance de pouvoir jamais en sortir. Je puis me résigner sans effort, j'ai soixante-dix ans ; mais lui, si jeune !....—Ah ! mon père ! reprit le jeune hermite, comment pourrois-je regretter la vie !....—Celle que vous aimez est donc mariée ?—Elle ne l'étoit pas quand je partis.—N'éprouvez-vous donc plus le désir de retourner dans notre patrie ? — O madame ! s'écrièrent à la fois les deux hermites, c'est un souhait superflu mais il n'en est que plus ardent.—Ah ! je le conçois, dit la princesse ; oui, je sens que rien ne sauroit tenir lieu de son pays, et que même sous le plus beau climat du monde, on ne peut vivre sans le regretter amèrement....Tenez, mes amis, poursuivit-elle, voilà trente sequins, retournez

en France ; j'ai le pressentiment que vous y retrouverez le bonheur !...A ces mots, les deux hermites baignés de larmes, tombent aux genoux de la bienfaisante princesse, et le vieillard (sans doute inspiré dans ce moment), élevant ses deux mains tremblantes vers le ciel : Grand Dieu ! dit-il, souverain arbitre des destinées, c'est à toi de récompenser notre angélique libératrice ! Oh ! si jamais des événemens imprévus la forçoient à s'exiler de son pays, fais qu'elle y soit rappelée par la justice et la vertu, et qu'après avoir joui des bienfaits d'une généreuse hospitalité, elle soit rendue à sa patrie !...La princesse écouroit le vieillard avec attendrissement ; cependant, cette étrange supposition la fit sourire....Hélas ! elle sourit avec toute la sécurité de la douce innocence. Un voile impénétrable couvroit alors le sombre avenir....Les deux hermites voulurent savoir le nom de leur bienfaitrice, qui refusa de se nommer. Je serai en France avant vous, leur dit-elle, allez tous les deux à Paris, rendez-vous au Palais Royal, et là demandez madame la comtesse de * * * ; elle vous conduira chez moi, et vous me connoîtrez alors.

Dans

Dans ce moment, on vint avertir que la calèche étoit prête et raccommodée. Et nous aussi, nous allons partir ! s'écrièrent les hermites. En effet, ils prirent un livre d'heures et d'évangiles, avec un bissac, leurs seules possessions sur la terre, ils s'agenouillèrent devant un crucifix de plâtre, et après une courte, mais fervente prière, ils s'embrassèrent avec transport, et sortant à la suite de la princesse, ils fermèrent la porte de l'hermitage dont ils devoient rendre la clef aux magistrats de Sermonetta. Au bas du rocher, ils se retournèrent pour jeter un dernier coup d'œil sur leur triste demeure. Avec quel plaisir ils la regardèrent, en songeant qu'ils la quittoient pour toujours, et qu'ils alloient bientôt respirer l'air embaumé de la Provence et du Languedoc ! .... La duchesse, en recevant leurs adieux, leur fit encore plusieurs questions; elle écrivit leurs noms sur son souvenir : le jeune homme s'appeloit Isidore, et le vieillard, Timothée.

La duchesse arriva le soir à Vellétri ; elle y attendit ses voitures et sa suite, et poursuivant rapidement son voyage, en retournant dans les lieux qu'elle avoit déjà parcourus, elle passa le Mont-Cénis, elle traversa la Sa-

voie, et son cœur palpita de joie, en approchant du pont de Beauvoisin... A peine la voiture eut-elle franchi la borne qui marquoit alors les limites des deux états, que la duchesse se jeta dans les bras de la dame qui l'accompagnoit, en s'écriant : *Me voilà donc en France !* et elle fondit en larmes. Elle revenoit après une absence courte et volontaire.... Mais c'est ainsi qu'elle aimoit son pays....

Les deux hermites arrivèrent à Paris sur la fin de l'automne (deux mois après le retour de la princesse), toujours sans se douter que leur bienfaitrice fût la duchesse de *** .Ils se rendirent au Palais-Royal, chez la comtesse de***, qui leur donna rendez-vous pour le soir à sept heures. Tous les deux portoient encore leur habit d'hermite ; le jeune Isidore avoit déjà repris la carnation de la jeunesse, mais l'air salutaire de la patrie, en lui rendant la force et la santé, n'avoit pu guérir la profonde blessure de son cœur : il conservoit toujours la même mélancolie. Interrogé par la comtesse, il répondit qu'il avoit appris à Béziers que le père de sa maîtresse, riche marchand de cette ville, avoit fait banqueroute ; qu'il étoit mort de chagrin ; que trois mois après cet événement,

sa fille avoit tout-à-coup quitté Béziers, et qu'on ignoroit absolument ce qu'elle étoit devenue. En finissant ce récit, Isidore ne put retenir ses larmes. Ne vous laissez point abattre, lui dit la comtesse, confiez-vous à la providence ; elle vous a tiré des Marais Pontins, ne peut-elle pas vous réunir à celle que vous aimez ? Isidore secoua tristement la tête en soupirant. Il prit congé de la comtesse, et suivant l'invitation qu'il avoit reçue, il revint avec son compagnon à sept heures précises. On les attendoit avec impatience. Suivez-moi, leur dit la comtesse. En prononçant ces paroles, elle sort de son appartement, elle traverse un long corridor, descend un petit escalier, ouvre une porte, et elle entre dans un vaste et magnifique salon.... Où sommes-nous ? dit Isidore, avec émotion.—Chez la maîtresse de ce palais, répondit la comtesse. O ciel !.... quoi ! c'est la princesse...—Oui, la princesse est votre bienfaitrice, et si vous n'aviez pas toujours vécu si loin d'elle, vous auriez pu le deviner. Au premier trait d'une bonté touchante, vous auriez dit : *c'est peut-être elle !* et en voyant les résultats d'une bonté délicate, ingénieuse et persévérante, vous diriez maintenant :

tenant : *ah ! sûrement c'est elle !*.... Dans cet instant, une porte de glace s'ouvrit, la princesse parut ; elle conduisoit et soutenoit une jeune et jolie personne, dont le visage étoit baigné de larmes.... Que devint Isidore, en retrouvant sa maîtresse dans les bras de sa bienfaitrice ! Il s'élance et se précipite à leurs pieds ; la reconnoissance et l'amour se disputent son cœur, ou plutôt s'y confondent ; il adore sa maîtresse, il adore celle qui la lui rend ; l'ivresse de la passion et de la joie lui fait oublier, non le respect (il rend un culte), mais tout le froid cérémonial de l'étiquette ; il voit deux divinités, elles sont égales à ses yeux, il leur doit son bonheur : il se prosterne devant elles, il saisit leurs mains qu'il unit, qu'il arrose de larmes et qu'il presse contre son cœur ... Ah ! quels tributs exigés par l'orgueil pourroient valoir ce pur hommage rendu par l'enthousiasme et par le sentiment !...

Quand ces premiers transports furent un peu calmés, la duchesse prenant la parole et s'adressant au jeune Isidore : Celle qui vous est si chère, dit-elle, est libre et vous aime. Je lui écrivis en revenant d'Italie, elle m'instruisit de ses malheurs, et consentit à venir à Paris.

Paris. Elle a perdu sa fortune, mais j'ai acheté, pour vous, une jolie petite maison située sur la lisière de la forêt de Villers-Cotterets; votre habitation est meublée, je l'ai visitée, j'en ai dirigé moi-même l'arrangement; vous aurez un grand jardin, une prairie, des bestiaux, et je me charge des frais de votre noce.

Isidore et la jeune fille ne répondirent qu'en versant un déluge de pleurs, et la princesse, se tournant vers le vieil hermite qui jouissoit avec délices de cette scène touchante: Et vous, vénérable Timothée, lui dit-elle, que puis-je faire pour vous? Parlez avec assurance: à quel genre de vie voulez-vous désormais vous consacrer; Prier Dieu et cultiver la terre, voilà ma vocation, répondit le vieillard; un hermitage et un petit jardin dans la forêt de Villers Cotterets me rendroient le plus heureux des hommes.—Vous aurez ce que vous désirez, reprit la duchesse; en attendant, vous vivrez avec votre jeune ami, et je vous promets que votre hermitage sera voisin de son habitation. En effet, l'heureux Isidore, peu de jours après, épousa sa maîtresse, et il partit aussitôt pour Villers-Cotterets, avec sa femme et Timothée.

L'hermitage

L'hermitage fut bâti sous l'ombrage de la forêt, à trois cents pas de la maison d'Isidore. Ce dernier unit sa maison à l'hermitage, par un berceau couvert de pampres, de lierre et de roses sauvages. Isidore, heureux par l'amour et par l'amitié, adorant sa femme, chérissant l'hermite comme un tendre père, goûta pendant treize ans, toute la félicité que peuvent procurer de si doux sentimens ; il eut des enfans qui mirent le comble à son bonheur. La princesse, durant les beaux jours de l'été, alloit visiter Isidore et Timothée : souvent elle trouvoit le bon vieillard dans son hermitage, avec un enfant d'Isidore dans ses bras ; et souvent aussi, pendant ce temps, Isidore cultivoit le jardin de l'hermite. Le ciel, favorisant le pieux Timothée jusqu'au bout de sa longue carrière, termina sa vie dans les derniers jours du mois de Juin de l'année 1789.... Peu de minutes avant d'expirer, il se fit conduire dans son jardin, il s'assit sur un banc de gazon, Isidore se mit à ses pieds ; le temps étoit sombre, et la nature morne et silencieuse : on n'entendoit ni le ramage des oiseaux effrayés, qui fuyoient en se heurtant, ni le murmure des ruisseaux qu'une longue sécheresse avoit taris ;

taris ; des nuages ondoyans, d'un pourpre foncé, s'amonceloient à l'horizon, et des éclairs multipliés d'un feu brûlant et rapide, déceloient la foudre prête à tomber.... Le vieillard, les yeux fixés vers le ciel, resta quelques instans absorbé dans une contemplation attentive et muette ; ensuite, tressaillant tout-à-coup : O mon fils ! s'écria-t il, quel orage affreux se prépare !.... Comme il disoit ces mots, deux larmes s'échappèrent de ses paupières appesanties, coulèrent lentement sur ses joues vénérables et sillonnées.... Il rassembla ses forces, il bénit Isidore, il invoqua le ciel pour sa bienfaitrice ; et se penchant doucement sur le sein d'Isidore, l'heureux vieillard rendit le dernier soupir sur sa terre natale, à l'ombre des arbres qu'il avoit plantés, et dans les bras d'un ami. Douze ans se sont écoulés depuis sa mort. Sa tombe obscure contient encore sa dépouille mortelle. Si elle eût été de marbre, elle seroit détruite ; mais ce tertre de gazon qui la forme subsiste toujours ; et les roses champêtres qui la couvrent, ont fleuri malgré les tempêtes, et forment pour elle un ornement plus durable que le bronze.

Isidore,

Isidore, fugitif, abandonna sa retraite chérie : hélas ! sa modeste maison, le berceau de vignes, l'hermitage, n'existent plus !.... Mais les vœux de la reconnoissance, déposés chaque jour durant tant d'années, aux pieds de l'Etre suprême, ces vœux touchans furent écoutés ; ils sont gravés dans le livre éternel !... Il en est un qu'on forme encore ; ah ! puisse t-il être exaucé !

LINDANE ET VALMIRE.

LINDANE ET VALMIRE.

Il était minuit; Morphise avait donné un grand souper, les parties de jeu venaient de finir; toutes les femmes de 40 et de 50 ans cherchaient leurs manchons et leurs sacs à ouvrage, en chargeant les valets de chambre de demander si leurs voitures étaient arrivées; les ennuyeux songeaient à se retirer; car, dans le grand monde, ils savent du moins qu'il ne faut pas rester tard quand on n'est pas retenu. Morphise, dans l'agitation des adieux et des complimens, sonnait, embrassait, reconduisait: pendant tout ce mouvement, Gercour, à moitié caché par un grand écran, était resté près de la cheminée, nonchalament assis devant la table de jeu sur laquelle il venait de jouer au whist: il se trouvait là, uniquement parce qu'il y avait passé deux heures; il ne s'arrêtait point à dessein dans le lieu où

le hasard le plaçait, il ne s'y oubliait point, il s'y reposait. Ce sont les indolens que la nature a formés pour être les vrais philosophes ; dès qu'ils ne sont pas mal, ils se trouvent bien ; ils n'ont besoin ni de leçons, ni de morale, pour préférer la paix et la tranquillité à la fortune ; ils ont bien mieux que le mépris de l'intrigue, ils ont l'heureuse incapacité de s'y livrer. A l'abri des passions violentes, tandis que tout s'agite autour d'eux, ils conservent les véritables trésors du sage, le calme et la modération ; ils ne végètent point, car ils peuvent être sensibles et spirituels, mais eux seuls savent apprécier le bonheur de ne pas souffrir, eux seuls savent goûter et savourer la douceur infinie des rêveries vagues et du repos, et ils sont tout cela sans pédanterie, sans ostentation, comme sans effort, mérite assez rare parmi les philosophes.

Enfin, Morphise étant débarrassée de toutes les personnes raisonnables qui ne veillaient jamais, fut enchantée de ne plus voir dans la chambre que ses amis intimes, la charmante Lindane, jeune et riche veuve de vingt ans ; Valmire, passionnément amoureux de Lindane, quoiqu'avec peu d'espérance, et l'indolent Gercour

cour qui, dans ce moment, n'avait aucun engagement de cœur. On se rapprocha du feu : Gercour seul, qui s'en trouvait près, ne changea point de place ; étendu dans un bon fauteuil, un de ses coudes appuyé sur la table, il était si bien là !.....On parla d'abord un peu des absens, mais bientôt Valmire mit la conversation sur les passions. Il était naturellement enthousiaste, et il déraisonna avec tant de feu, et toute l'exagération d'un jeune homme passionné qui parle d'amour devant sa maîtresse. Morphise applaudissait, Lindane écoutait avec attendrissement, Gercour souriait de tems en tems. Valmire, pour achever de prouver le pouvoir de l'amour, conta plusieurs traits du despotisme des femmes sur leurs amans ; l'un de ces pauvres amans recevait l'ordre de se taire pendant cinq ans, il devenait muet ; un autre était confiné pour dix ans dans un hermitage, il en revenait avec une longue barbe blanche, et un amour plus impétueux que jamais : un autre était obligé de conquérir un trône pour y placer l'ambitieux objet de sa passion, et il devenait usurpateur par amour. Toutes ces histoires sont merveilleuses, dit Gercour ; mais quelle en est la date ? Cette

question déconcerta un peu le romanesque Valmire, et l'orgueil de la belle Lindane fut blessé de la remarque maligne de Gercour. Oui, reprit-elle avec un sourire forcé, Gercour a raison; le tems des prodiges d'amour est passé, nous ne sommes plus que des reines détrônées, il ne nous reste qu'une gloire de tradition, et que le souvenir d'un empire perdu sans retour. Vous régnez toujours, repartit Gercour, mais la forme de gouvernement est changée....Non, non, interrompit vivement Valmire, elle est toujours la même, toujours despotique....Celle que j'aime peut m'imposer, à son gré, les lois les plus bizarres, elle sera obéie. Vous le croyez de bonne foi, répondit Gercour, et c'est beaucoup. J'en suis certain, s'écria Valmire. Quoi! Valmire, dit Lindane, si la personne que vous aimez exigeait une preuve singulière de vos sentimens, un sacrifice pénible, si elle voulait éprouver votre constance, vous obéiriez, sans hésiter ?—Qu'elle parle.—Si elle vous disait : quittez la France, voyagez pendant trois ans, passez tout ce temps sans m'écrire, et même sans me faire donner indirectement de vos nouvelles, ensuite, revenez et je serai à vous ?.... Au nom du ciel, madame, interrompit Valmire,

parlez-

parlez-vous sérieusement ?—Du fond de mon cœur, s'écria Lindane, emportée par un mouvement d'enthousiasme et de vanité. — Vous serez à moi ? reprit Valmire en tressaillant.— Je vous le jure, mais seulement à cette condition. Pour m'engager à sacrifier ma liberté, il me faut, non des phrases, mais une preuve d'attachement véritablement extraordinaire... —Adieu, madame, je vais partir. A ces mots, Lindane, très-émue, tendit la main à Valmire qui mit un genou en terre, prit sa main, la baisa, se releva précipitamment, et fit quelques pas pour sortir....Un moment, Valmire, dit froidement Gercour, en tirant un crayon de sa poche, marquons la date de l'engagement, afin que vous puissiez revenir précisément à l'époque fixée. Pendant cette étrange scène, Morphise, immobile de surprise, regardait, en silence, les deux amans, et les écoutait avec une curiosité qui ne lui permettait pas de les interrompre. Gercourt écrivit sur une carte ces mots qu'il lut tout haut : *Ce jeudi*, 28 *Janvier* 1772, *à deux heures et demie du matin.* Ainsi, mon cher Valmire, continua Gercour, nous n'aurons le plaisir de vous revoir qu'en 1775... Oui, s'écria Valmire ; mais ne me

plaignez

plaignez point, la certitude que j'emporte rendra pour moi l'absence délicieuse. A ces mots, Valmire qui, dans son premier empressement avait oublié de faire ses adieux à Morphise, s'approcha d'elle, et Morphise, pénétrée d'admiration pour lui, l'embrassa avec une espèce de transport. Lindane jouissait de la gloire d'enchaîner un amant dont la passion et le dévouement rappelaient les sentimens et la conduite des anciens chevaliers. De son côté, Valmire était enivré de la grandeur de son rôle, il se persuadait qu'il s'immortalisait, et que cet exemple produirait une révolution dans la manière d'aimer. Rempli de ces idées flatteuses, il se sépara pour trois ans, avec délices, de la femme qu'il adorait et de ses amis, et s'élancant vers la porte, en s'écriant qu'avant le jour il serait sur la route d'Angleterre, il disparut. Dès qu'il fut parti, Lindane tira son mouchoir qu'elle mit sur ses yeux pendant quelques minutes ; pendant ce temps, Morphise l'accablait de reproches, et l'exhortait à rappeler le généreux, le passionné Valmire. Lindane déclara d'un ton solemnel que rien dans l'univers ne la ferait changer de résolution ; elle avait de l'esprit, elle parlait avec

agrément

agrément et facilité, elle motiva, avec tant d'art, sa tyrannie envers le pauvre Valmire, elle fit une si jolie dissertation sur le véritable amour, sur la dignité des femmes, et sur ses propres sentimens, que Morphise qui n'était pas de force à la combattre et même à la comprendre, finit par l'approuver et par l'admirer. Lindane, de temps en temps, jetait les yeux sur le silencieux Gercour pour voir l'effet que produisait sur lui son long discours ; elle remarqua avec quelque dépit qu'il commençait à s'endormir. Mais il était près de cinq heures du matin, Lindane se leva, Morphise en fut charmée, car depuis trois quarts d'heure, elle étouffait, avec peine, d'importuns bâillemens ; pour Gercour, il s'arracha, à regret, de son excellent fauteuil. Quoi déjà !... dit-il, d'un air froid et distrait, en offrant son bras à Lindane. Cette exclamation fit rire Morphise, Lindane s'en moqua avec un peu d'aigreur, Gercour répondit avec grâce, et l'on se sépara.

Gercour était l'homme de la société le plus à la mode, il paraissait d'autant plus aimable qu'il l'était avec originalité ; il ne devait ses succès et ses agrémens à aucune des choses qui font communément réussir dans le monde ;

il

il n'avait avec les femmes, ni prétentions, ni galanterie ; le rôle actif et léger d'homme à bonne fortune ne pouvait convenir à son caractère ; Gercour n'était point inconstant, la paresse le fixait. En entrant dans le monde, il s'attacha, non à la femme la plus jolie ou la plus spirituelle, mais à celle qu'il rencontrait le plus souvent. Cet engagement dura dix ans, et ne fut rompu que par la mort. Les femmes qui veulent toujours de l'enthousiasme, obtiennent rarement d'un amour passionné, une telle fidélité. Gercour n'avait regretté que très-faiblement sa maîtresse, et dix-huit mois s'étaient écoulés sans qu'il eût encore songé à la remplacer. Quoiqu'il fût incapable d'éprouver une grande passion, on pouvait cependant l'émouvoir et le toucher, du moins momentanément, et sa froideur habituelle donnait, alors, à cette espèce de sensibilité tout le charme de la douceur, et tout l'intérêt de la surprise que doit causer un mouvement inattendu, exprimé avec grâce et simplicité. Il avait autant de vivacité dans l'esprit que d'indolence dans le caractère, et ce contraste rendait ses saillies plus frappantes, son commerce plus piquant. Depuis quelques mois, seulement, le hasard et

quelques

quelques circonstances particulières avaient formé sa liaison avec Morphise ; il se plaisait dans cette société, quoique tous les caractères de ceux qui la composaient fussent en opposition avec le sien. Morphise avait peu d'esprit et une extrême vivacité, elle était toujours agitée, toujours passionnée, car l'engouement est l'enthousiasme des gens bornés, et lorsqu'il est en eux bien naturel, il les préserve de l'insipidité qu'ils auraient sans ce défaut. Valmire joignait à beaucoup d'agrémens une imagination ardente et la sensibilité la plus exaltée. Lindane avait la tête aussi vive et plus romanesque encore ; veuve depuis un an, dans tout l'éclat de la première jeunesse, et d'une beauté ravissante, réunissant à ses charmes les grâces de l'esprit, une réputation irréprochable, une grande naissance et de la fortune, elle était la femme de la cour la plus brillante et la plus recherchée. Les femmes sont comme les conquérans, les grands succès exaltent leur ambition. Lindane en avait une démesurée, elle voulait être aimée avec excès et d'une manière éclatante ; née sensible, mais gâtée par la flatterie, il y avait autant d'exagération dans ses idées, qu'il s'en trouvait dans le langage de

ceux

ceux qui aspiraient à lui plaire. Les femmes médiocres veulent bien ne croire qu'une partie des éloges qu'on leur donne ; celles qui ont une grande réputation d'esprit et de beauté, en général infiniment moins sensibles aux hommages qu'on leur prodigue, sont cependant plus orgueilleuses, parce qu'elles ont, à cet égard, une extrême crédulité ; on ne leur tourne point la tête avec des louanges, et on leur persuade facilement qu'on est sincère ; elles ne repoussent point la flatterie, elles ont rarement la faiblesse d'en être enivrées, elles ont presque toujours le ridicule de ne la point sentir. L'orgueil, en mille occasions, ôte le tact et la finesse aux gens de l'esprit le plus délicat. La modestie voit bien, parce qu'elle est toujours impartiale dans sa propre cause ; elle seule peut nous donner une parfaite justesse d'esprit, de la modération dans nos desirs, et de la sagesse dans nos projets. Valmire était le seul homme qui jusqu'alors eût intéressé Lindane, il réalisait, par ses sentimens chevaleresques, l'idée qu'elle s'était formée de l'amant digne de la fixer. Valmire ne possédait pas le cœur de Lindane, mais il avait pour lui toutes les rêveries de l'imagination, tous les calculs de la vanité ; il se crut

aimé

aimé, on le croit souvent à moins ; Lindane elle-même partagea cette erreur. Sortant de chez Morphise à cinq heures du matin, elle était si émue, si agitée, que lorsqu'elle fut arrivée chez elle, au lieu de se coucher, elle renvoya ses femmes, et se jetant dans un fauteuil, elle s'y oublia, et y passa le reste de la nuit. Elle se peignit sous des traits héroïques, la passion et la soumission de Valmire ; elle se représenta, surtout, avec un extrême plaisir, le bruit que cet éclatant sacrifice ferait dans le monde. Quelle gloire ! quel triomphe d'être aimée ainsi, et dans le dix-huitième siècle ! . . . Le souvenir de Gercour se mêlait à toutes ces pensées, Lindane était si piquée contre lui ! . . . L'indolent, l'indifférent Gercour, se disait-elle, ne concevra jamais que l'amour puisse rendre capable d'un tel sacrifice ; avec quelle froideur il écoutait Valmire ! il n'éprouvait même pas le moindre étonnement ; je parierais qu'il est persuadé que Valmire ne partira point. . . L'insensibilité doit rendre incrédule dans ce genre. . . . C'est dommage ! Gercour est aimable et piquant, il a tant de grâce dans l'esprit ! . . . Mais c'est à Valmire que je dois penser, c'est lui

lui seul qui doit m'occuper. Lindane soupira en faisant cette dernière réflexion.

A huit heures du matin, elle envoya chez Valmire, on revint lui dire qu'il était parti à six pour un grand et long voyage. Pauvre Valmire ! s'écria-t-elle, que dira maintenant Gercour ? . . . Je serai charmée de le revoir, je jouirai de sa surprise. . .

A midi, Lindane fit mettre ses chevaux, et fut chez Morphise qu'elle trouva dans l'enthousiasme d'une lettre qu'elle avait reçue de Valmire, elle en fit tout haut la lecture avec emphase ; cette lettre contenait ce qui suit :

" On attèle mes chevaux de poste, je partirai, madame, après avoir rempli un devoir qui m'est cher, celui de vous renouveler l'assurance de ma reconnaissance et d'un attachement aussi tendre qu'il est respectueux. Je vais, d'abord, en Angleterre, j'y passerai six ou sept mois ; de là, j'irai en Italie, ensuite, je parcourrai la Sicile et la Grèce, et je terminerai mon voyage par l'Espagne et le Portugal. Je vous le répète, madame, ah ! ne me plaignez point ; ne m'a-t-elle pas dit ces paroles enivrantes : *Partez, revenez au bout de trois*

ans

ans et je serai à vous ! . . . Grand Dieu ! Lindane sera à moi ! . . et vous le savez, hier encore, je repoussais les consolations de votre généreuse amitié ; j'étais sans espérance ! jugez donc de ce que je dois éprouver aujourd'hui ; puis-je trop acheter un tel bonheur ! . . . Elle m'a défendu de lui écrire, de l'entretenir même indirectement de mon amour durant cette absence, je lui obéirai avec scrupule ; désormais, madame, je ne vous parlerai plus d'elle, mais il me sera permis de lui *dédier mon journal*, que je déposerai à ses pieds, à mon retour ; elle y verra que toutes mes pensées, dans tous les instans de mon exil, n'auront eu qu'elle pour but ou pour objet. Je lui parlerai tous les jours, que de volumes j'écrirai ! elle les recevra de ma main. . . . Sans doute, je souffrirai de cette longue absence . . . . mais je ne sens, dans ce moment, que mon bonheur, je ne puis avoir qu'une idée. J'ai reçu sa parole, *elle sera à moi !* . . . Le ravissement de cette pensée peut-il s'affaiblir ! et de quel sacrifice ne dédommage-t-il pas ! . . . Adieu, madame, mes chevaux sont mis, je suis pressé de partir, c'est lui obéir, et il me semble qu'en m'éloignant de Paris, j'avance le terme éloigné de ma félicité.

Vous reverrez, le 28 Janvier 1775, le plus heureux de tous les hommes, et le plus sincère de tous vos amis."

Pauvre Valmire ! dit Lindane, intéressant jeune homme ! cette lettre est charmante ! ....promettez-moi, ma chère amie, de la montrer à Gercour. Il n'en est pas digne, répondit Morphise d'un ton solemnel, n'importe, je la lui lirai pour le confondre. Mais, ma chère amie, combien vous devez être touchée des sentimens de Valmire ! — J'en suis pénétrée.—Quel intérêt pressant une telle passion donnera à son journal ! ce sera là, véritablement, *un voyage sentimental*...—Oui, la vérité rajeunira ce genre déjà usé.—Il a le droit de parler mieux qu'un autre de l'amour ; il n'aura pas une passion feinte et une maîtresse imaginaire, comme tant d'autres voyageurs modernes...—J'exigerai de lui qu'il fasse imprimer son journal.—Ce sera, certainement, un chef d'œuvre et un livre unique. Mais, ma chère Lindane, savez-vous qu'il est parti sans aller à Versailles, sans voir les ministres, sans prendre congé... — Cela est sublime. — Il n'a songé qu'à vous. Fortune, ambition, bienséance même, il a d'ailleurs tout oublié...—

Voilà

Voilà, par exemple, des preuves non suspectes d'une véritable passion. Que dira Gercour de ce trait ? — Et tous les jeunes gens qui ont aujourd'hui tant de légèreté et *si peu d'énergie* ...—Oui, voilà comme il faut être aimée ; une femme perd toute sa dignité lorsqu'elle se contente d'un faible sentiment !...—Mais comme on nous marie...Moi, par exemple.... On m'a choisi, il est vrai, un mari qui est aimable et sage, qui ne me gêne en rien, et qui a des mœurs parfaites. Dans les idées communes, je suis heureuse...Mais, avec une âme véritablement sensible, on voudrait une autre sorte de bonheur, on voudrait aimer *avec abandon*, on voudrait éprouver *ces émotions heureuses que l'amour jette, comme par torrens, dans la vie...* * Parlons de Valmire ; il faut, mon cœur, que vous alliez, sur-le-champ, à Versailles, afin de lui obtenir la permission de voyager, vous le pourrez facilement par la duchesse de ***.—Je vais partir, et je reviendrai ce soir souper avec vous.

---

* C'est une citation.

Morphise arrêta Lindane, pour la conjurer d'écrire un billet de deux lignes à Valmire ; ensuite, ajouta-t-elle, vous ne lui écrirez plus ; mais vous devez lui renouveler votre promesse, il est juste qu'il la possède signée de vous. Lindane y consentit, elle écrivit un billet très-court ; cependant, elle y retraçait en termes formels ce qu'elle avait dit à Valmire, et elle signa cet engagement, qu'elle termina en ordonnant à Valmire de ne lui pas répondre. Ensuite elle partit pour Versailles ; elle vit ses amies, elle leur conta en confidence ce que Valmire avait fait pour elle ; n'osant dire tout-à-fait qu'elle eût exigé cet extravagant sacrifice, elle prétendit que sa proposition n'avait été qu'une façon de parler qu'il avait prise au pied de la lettre : ses amies admirèrent, s'émerveillèrent, s'attendrirent, et la permission de voyager fut obtenue. De ce jour Valmire devint le héros des *femmes sensibles* qui, à cette époque, commençaient à former une espece de secte ; elles parlaient beaucoup de l'amitié, de l'amour et de la *dignité* de leur sexe ; elles avaient une *élocution passionnée* ; elles laissaient aux femmes vulgaires les sentimens doux et modérés, les grâces ingénues

et

et timides; elles égalaient, elles surpassaient les hommes, même en *force*, en *caractère*, en *énergie*, et en *philosophie*. Lindane n'en était pas encore là; mais elle montrait d'heureuses dispositions qui donnaient lieu d'espérer qu'avec de certaines lectures et de certains exemples, elle irait très-loin dans ce genre. Elle revint triomphante de Versailles, à neuf heures du soir. Presque tous les incidens de la société étaient pour Morphise des coups de théâtre, et l'arrivée de Lindane en fut un ; aussitôt que les deux battans de la porte s'ouvrirent, et que Lindane parut, Morphise s'élança de son fauteuil, traversa rapidement le cercle rassemblé chez elle, saisit son amie par la main, et l'entraîna dans une embrasure de fenêtre, en répétant d'un air essoufflé, (qui, dans ce cas, est l'expression de l'*émotion*) eh bien ? eh bien ?... Lindane répondit tout bas à toutes ses questions. Cet entretien fut si long, qu'il durait encore, et avec les gestes les plus animés, lorsqu'on vint avertir que le souper était servi. Malgré tout l'intérêt de cette conversation mystérieuse, Lindane avait remarqué que Gercour était dans le salon, et, de plus, qu'il la regardait ... Les femmes ont une manière de

voir de côté, sans retourner la tête, qui leur est tout-à-fait particulière ; il est juste que la nature ait donné ce privilége à celles qui ne doivent jamais avoir un regard assuré, ou du moins fixe, et qui sont si souvent obligées de baisser les yeux et de les détourner.

On passa pour aller souper ; Lindane, en recevant le bras de Gercour, fit un petit mouvement de surprise, comme si elle l'eût aperçu pour la première fois : cette finesse n'était point une fausseté ; elle est, dans presque toutes les femmes, une ruse non réfléchie, et de premier mouvement, pour déguiser un intérêt que souvent on voudrait se cacher à soi-même. Par un instinct de modestie et de fierté, on feint de n'avoir pas remarqué l'objet qu'on cherchait des yeux, en entrant dans la chambre, et qu'on a certainement découvert le premier.

On se mit à table, et Gercour se plaça à côté de Lindane. Il y avait beaucoup de monde, et lorsque la conversation devint générale, Lindane en établit une particulière. Elle parla de la lettre de Valmire ; Gercour l'avait lue. Eh bien ! dit Lindane, voilà pourtant un exemple d'une grande passion, *et de nos jours !*

jours ! Mais c'est selon, répondit Gercour. — Comment ! — Vous conviendrez que si, par hasard, Valmire avait le goût des voyages, et que, de votre côté, importunée de ses soins, vous eussiez désiré vous débarrasser de lui, toute cette aventure serait extrêmement simplifiée !.... — Vous avez une manière bien romanesque d'envisager les choses... —Ce qui me paraîtrait beaucoup moins simple, ce serait que vous aimassiez réellement Valmire. — *Moins simple !...* Vous êtes étonnant ! Assurément je serais bien ingrate, si je ne l'aimais pas ? — Le retour en amour ne saurait être un devoir ; on l'obtient, non parce qu'on le mérite, mais parce qu'on l'inspire, c'est-là son charme. — C'est vous qui avez composé cette maxime ;... mais, monsieur, vous êtes dans l'erreur sur mes sentimens, je partage ceux de Valmire. — Non, madame, vous n'avez point d'amour. — Ceci devient curieux, je n'aime pas Valmire ? — Oh ! pas du tout. — Est-ce donc parce que je m'en sépare pour trois ans ? ..... —D'abord, cette petite circonstance ne me semble pas une marque d'amour bien touchante.... — Ce n'en est point une ; mais en aimant, je veux être aimée . . . — Ne vous avait-il pas déclaré ses

sentimens ? — Eh bien ? — Quel doute alors peut rester, quand on aime ?... Vous.... — Vous voulez qu'un simple discours bannisse toute crainte, toute défiance ? — Ce n'est pas moi, c'est l'amour qui le veut, quand il existe. — Je ne doutais point de sa bonne foi, mais je voulais éprouver sa constance.... — Des épreuves ! ..... la simple amitié n'oserait se les permettre, l'amour doit-il être moins délicat ?... — Je jouirai de ce qu'il aura fait pour moi, je penserai avec orgueuil qu'il aura mérité la préférence. — Vous ne jouirez pas du bonheur de vous donner, il aura acheté votre main par trois ans de fatigues et d'ennuis.... — Quand il la recevra, il ne croira pas l'avoir *achetée*.... — Mais vous, madame, ... votre conscience ne vous reprochera-t-elle rien ? — L'amour est-il donc un marché ? Un sentiment vrai, quel qu'il soit, a-t-il besoin de garantie, de sûretés ? .... Des *sûretés*, ne les-a-ton pas toutes quand on aime ? — Vous me trouvez donc bien coupable ? — Si vous aimez, vous êtes incompréhensible à mes yeux. Comme Gercour disait ces mots, quelqu'un adressant la parole à Lindane, la força de terminer là cette conversation qui laissa de profondes traces dans son cœur

et dans son esprit : non-seulement Gercour ne l'admirait pas, mais il blâmait sa conduite !.... Il ne lui trouvait point de *sensibilité* ;...il avait, sur l'amour, des idées tout-à-fait opposées ; et malgré la réputation de froideur de Gercour, elle ne pouvait se dissimuler que, dans l'espèce de dispute qu'ils venaient d'avoir ensemble, la raison était du côté de Gercour. Quoi donc ! se disait-elle, l'exagération serait-elle plus éloignée de l'amour que l'indifférence même ? .... Il m'en impose par son sang-froid qui ressemble à la sagesse, et qui a l'intérêt de la vérité ! ..... Je veux lui reparler là-dessus, nous reprendrons cet entretien. En effet, Lindane retourna chez Morphise, pour y rencontrer Gercour ; mais il était à Versailles, et il y resta huit jours. Durant ce temps, Lindane, s'ennuya, on lui trouva de l'humeur et des caprices. Les thèses de sentiment que l'on soutenait sans cesse chez Morphise, ne parurent l'intéresser que faiblement ; elle ne disserta que par bienséance. Enfin, Gercour revint, et elle se ranima ; mais elle ne reprit point son ancienne *énergie*. Elle parlait sans pompe, sans emphase, et même avec une nuance d'embarras, d'incertitude qui lui donnait

nait l'air d'une sorte de timidité que l'on n'avait jamais remarquée en elle. Lindane commençait à chanceler dans ses opinions ; elle n'était plus assurée de ses sentimens.... Elle avait du dépit, de l'inquiétude.... C'est un état fâcheux pour une personne accoutumée à dominer et à décider avec empire. Plusieurs jours se passèrent, sans qu'il lui fût possible de causer avec Gercour ; et quand cette occasion se trouva, Lindane n'osa en profiter. Gercour ne lui parla point de Valmire, l'entretien ne roula que sur des choses absolument indifférentes ; mais jamais Gercour ne montra plus de grâce, d'esprit et de gaîté. Lindane, triste et préoccupée, ne fut point aimable ; elle le sentit, et cette idée lui serra le cœur. Le lendemain, elle eut mal aux nerfs, elle passa la journée chez elle, et elle envoya chercher son médecin, c'était Bordeu, si célèbre par *ses Recherches sur le Pouls* *. Confident de toutes ses jeunes malades, il devait beaucoup moins sa réputation à ses connaissances en médecine, qu'à celle qu'il avait des femmes. Dans la situation où se trouvait Lindane, un médecin vulgaire

* Ouvrage imprimé.

vulgaire lui aurait dit brutalement qu'elle se portait à merveille, et qu'elle avait un pouls excellent ; mais le savant Bordeu tira sa montre à secondes, fixa les yeux sur l'aiguille, afin de compter exactement les pulsations, prit le bras que lui tendait languissamment Lindane, baissa la tête, de l'air le plus attentif, et resta dans cette attitude pendant plus de dix minutes, en pressant du pouce, avec un petit mouvement cadencé, l'artère qui battait sous ses doigts.... Ensuite, sortant de sa profonde méditation, il y a ici, dit-il, *une affection morale !* ... Il fallait bien en convenir, puisque le pouls le disait si positivement. Lindane avoua que son cœur était mécontent, agité... Elle ne désigna personne, ce ne fut pas par discrétion ; mais qui donc aurait-elle nommé ? Etait-ce l'absence de Valmire qui la tourmentait ? Etait-ce l'insouciance de Gercour qui piquait sa vanité ? elle n'en savait rien. Presque toutes les femmes sont convenues avec elles-mêmes d'ignorer ce qu'elles ne se sont point formellement avoué. Cette ignorance sauve un embarras et des efforts pénibles ; et lorsqu'enfin le cœur parle si haut qu'il faut absolument l'entendre, on peut dire du moins avec vérité ; *Il n'est plus temps de le contredire.*

Plusieurs

Plusieurs jours après, Lindane, un soir, arrivant de bonne heure chez Morphise, y trouva Gercour avec trois ou quatre personnes : on causait, la conversation était fort animée, Morphise disputait vivement, c'était la personne du monde qui soutenait avec le plus de chaleur des opinions fausses ou rebattues ; on ne les combattait point, car on ne les écoutait pas ; Morphise voulait du moins entendre, elle se répétait, criait, se mettait en nage, et elle finissait toujours par protester contre la décision générale, en disant : on n'a répondu à aucune de mes objections. Arrivez, ma chère amie, s'écria-t-elle, en apercevant Lindane, arrivez, on ne s'entend plus, on n'écoute plus, vous allez ramener le calme et fixer l'attention. Gercour, ce soir, a tout-à-fait levé le masque, il soutient les opinions les plus étranges, et.... Point du tout, reprit Gercour, on a parlé de l'ancienne chevalerie, j'en admire tous les traits d'héroïsme, de générosité, d'amour et d'amitié ; mais j'ai simplement dit qu'on ne reverra jamais parmi nous cet enthousiasme de vertus et de sentiment, à moins qu'auparavant nous ne retombions dans une complète barbarie.... Et moi, interrompit Morphise, je soutiens le contraire.... Enfin, continua Gercour, ces preux

chevaliers, si fidèles, n'avaient pas un grand mérite à l'être ; ils ne causaient point ou ne causaient guère ; ils n'ont connu ni la séduction de l'esprit, ni celle des talens, ni le charme des arts. Placez *Amadis* à Paris, pendant trois mois, menez-le au spectacle, au bal ; priez-le à souper ici..... ayez envie de lui plaire.... (cette dernière phrase s'adressait à Lindane) et puis après tout cet enchantement, qu'on lui demande s'il s'est occupé bien constamment *de la dame de ses pensées ?*.... A ces mots, Morphise reprit la parole, qui lui fut aussitôt coupée ; chacun se mit à parler à la fois avec impétuosité, à l'exception de Lindane et de Gercour qui n'était jamais plus calme que lorsque les autres se disputaient ; pendant ce temps, il se reposait ; et si la dispute ne l'amusait pas, il pensait à autre chose. Dans ce moment, étonné du silence de Lindane, il la regarda ; Lindane rougit et baissa les yeux. Ce mouvement le surprit : il se leva, s'approcha d'elle ; et s'appuyant sur le bord de la cheminée, oui, lui dit-il à demi voix, je croirai toujours qu'il y a une grâce, une séduction d'esprit que nos ancêtres n'ont pu connaître, et qui, trop souvent, est irré-

sistible.... Vous vous taisez, madame, vous ne voulez pas me donner raison.... Oh ! reprit vivement Lindane, n'est-ce pas déjà trop de vous écouter ? .... C'est sur-tout pour les gens du monde qu'un seul mot est souvent un trait rapide de lumière ; quand on sait remarquer et saisir à la fois toutes les nuances délicates et fugitives des passions et des sentimens réprimés, dissimulés ou concentrés, une phrase, souvent, quoique simple en apparence, décèle un grand secret. La rougeur, l'embarras, l'émotion, un regard expressif, sont, séparément, des signes équivoques ; mais aperçus ensemble, mais réunis à des paroles auxquelles il est facile de donner l'interprétation qu'on désire, voilà des preuves positives. Gercour connut donc que Lindane avait du penchant pour lui ; il fut ému, il fut touché, mais il cacha ce qu'il éprouvait. Avec les femmes légères et coquettes, les hommes se font honneur de leur pénétration dans ce genre, ils ne balancent point à paraître les entendre ; il ne s'agit que de profiter du moment, tandis qu'au contraire ils feignent de ne pas comprendre la première imprudence d'une femme estimable, elle se rétracterait ; il faut la laisser s'engager. Cet

artifice

artifice est un hommage qu'on lui rend : on craint sa fierté, ses réflexions, on compte sur sa constance. Ce qui serait manque de finesse et d'adresse avec les unes, est un art profond avec les autres.

Lindane, en voyant l'air simple et serein de Gercour, se remit de son trouble. Dans ce moment, Morphise appelait Gercour. Je vous vois, dit-elle en riant ; vous tâchez, là, de séduire Lindane. O mon Dieu ! s'écria Lindane, je vous assure qu'il n'y pense pas. On annonça une visite, la conversation devint générale.

A souper, Gercour ne se plaça point à côté de Lindane, cette dernière fut triste et distraite. Après souper, Morphise voulut aller au bal ; elle engagea Gercour à lui donner le bras, et Lindane consentit à être de la partie. Quoique Morphise eût trente-quatre ans, elle aimait toujours passionnément le bal masqué, parce qu'elle s'y était fait une grande réputation. En un mot, il était reconnu qu'elle avait l'*esprit de bal*. Cette louange n'est pas enivrante, à ce qu'il semble ; cependant, Morphise en était tellement flattée, que, pour la mériter, elle faisait, à son caractère, la plus

pénible violence, non en parlant beaucoup, mais en disant à chaque bal, un grand nombre de méchancetés ; partout ailleurs, elle était indulgente et bonne, mais l'amour de la gloire ne lui permettait pas, au bal, de se livrer à sa douceur naturelle ; car elle savait qu'on n'a point l'*esprit du bal* quand on n'y prodigue pas les traits malins et les épigrammes.

Aussitôt que tout le monde fut parti, Morphise se masqua jusqu'aux dents, Lindane mit une capote, Gercour un domino noir, et à une heure après minuit, on se rendit au bal. Il y avait beacoup de monde. Morphise plus sémillante que jamais, parlait à tous les masques avec une étonnante volubilité ; enfin, elle se fixa. Un domino bleu captiva toute son attention, elle lui donna le bras, se sépara de Lindane, et se perdit dans la foule. Lindane, déjà fatiguée, s'assit sur une banquette, et se tournant vers Gercour : aimez-vous, lui dit-elle, ce qu'on appelle l'*esprit du bal ?* J'aime un esprit qu'on a tous les jours, répondit-il, et j'avoue qu'un genre d'esprit qui exclut nécessairement la douceur, la réserve, et toute espèce de raison, me paraît insoutenable, surtout dans une femme. Ajoutez à cela, cette criaillerie,

criaillerie, cette petite voix ridicule et glapissante dont le ton d'aigreur et de commérage donnerait de la disgrâce à la conversation la plus charmante. . .—Vous n'êtes donc jamais devenu amoureux au bal de l'Opéra ?—Au contraire, j'y ai pris en aversion des femmes dont les agrémens m'avaient charmé dans le monde. . .—Je n'y viendrai plus avec vous. Cette réponse, faite avec la plus grande naïveté, attendrit Gercour qui, cependant, affecta de rire : voyez déjà, dit-il, l'effet du bal, vous, si peu railleuse, vous vous moquez de moi. . . —C'est-là une moquerie ? . . .—Je ne sais ; mais je suis certain que sentir trop vivement le charme touchant des grâces, est quelquefois un malheur.—Ah ! je crois qu'une sensibilité trop vive ne troublera jamais la sérénité de votre vie. . —Dès que vous avez cette opinion, vous la conserverez toujours.—Pourquoi ?—C'est que je ne chercherai jamais à vous l'ôter. . .—En effet, que vous importe ? . . Que m'importe ! . . me le demandez-vous, madame ? . . je puis me taire, mais je serai toujours avec vous, aussi loin du mensonge que de l'exagération. . . —Oui, c'est une justice que j'aime à vous rendre, vous n'exagérez point. . . — Vous me

croirez donc ?—Oh, toujours !—Qu'y gagnerai-je ? . . —N'est-ce donc rien qu'une parfaite confiance !—Votre confiance ! . . . Non, je ne vous la demande point. . . Que m'apprendriez-vous de nouveau ? tous vos sentimens ne sont-ils pas connus ? . . . — Ainsi donc, je désirerais vainement votre amitié ? . . —Ah ! très-vainement.—Je ne m'attendais pas à cette réponse-là.—Je vous en ferais bien d'autres, tout aussi inattendues, si vous me questionniez.—Vous ne voudriez pas devenir mon ami ?—Je ne dis pas précisément cela ; . . mais j'avoue qu'il me faudrait beaucoup de temps pour m'amener là . . . un temps énorme . . . et peut-être, n'en viendrais-je jamais à bout. Oserais-je vous demander, madame, pourquoi vous rougissez ? . . —Comment ? qu'en savez-vous ? — Croyez-vous donc que ce vilain masque puisse me cacher votre visage ? non, je le vois toujours. . .

Dans ce moment, Morphise, plus criarde que jamais, très-essoufflée, et boitant de fatigue, revint avec son masque inconnu, dont elle était toujours charmée, elle s'assit à côté de Lindane, le domino bleu resta debout devant elle. Je vous amène, dit-elle à Lindane,

le plus aimable masque du bal, il m'a dit des choses inconcevables, et je ne puis le reconnaître. Je le crois bien, dit tout bas Gercour à Lindane, c'est un homme que l'on rencontre très-rarement dans la bonne compagnie, et auquel Morphise n'a sûrement jamais parlé. C'est Durval, un sot et un fat du plus mauvais ton. Comme Gercour achevait ces mots, Morphise se pencha vers l'oreille de Lindane pour l'engager à parler au domino bleu ; il est véritablement très-aimable, ajouta-t-elle, il est impossible d'être *plus piquant* et d'avoir plus d'esprit. Ce second portrait ne détruisit pas dans l'esprit de Lindane l'effet qu'avait produit le premier ; d'ailleurs, la fâcheuse interruption d'une conversation intéressante, ne la disposait pas à recevoir, avec grâce, des plaisanteries de bal. Elle était très-peu masquée, Durval qui l'avait vue plusieurs fois aux spectacles, la reconnut dans l'instant ; il se tourna de son côté, et lui fit sur sa beauté quelques complimens fades qu'elle reçut avec beaucoup de sécheresse. Durval, piqué, prit une autre tournure, il parla du *voyage* de Valmire, dont il se moqua avec le ton le plus impertinent. Lindane ne daigna pas répondre ; il continua.

Alors, Gercour se démasqua, en le regardant fixement, sans rien dire. Cette action frappa Lindane et la fit tressaillir : allons-nous-en, dit-elle en se levant, et en prenant le bras de Gercour, qu'elle pressa contre le sien, comme pour le retenir plus sûrement. Est-ce un adieu ? dit Durval à Gercour ; ce dernier, pour toute réponse, passa un de ses bras derrière Lindane, saisit la main de Durval, la serra fortement, et ensuite s'éloigna. Lindane voulut quitter le bal, Morphise ne s'y opposa pas, elle était confondue du peu de succès de son *charmant masque*. Lindane avait une humeur assez fondée contre elle et de l'inquiétude ; cependant, regardant de tous côtés, elle n'aperçut point le domino bleu ; et elle se rassura. Gercour conduisit les deux amies à leurs voitures, et les quitta en disant qu'il allait chercher la sienne. Lindane se coucha sans avoir l'espérance de dormir, son agitation ne lui permit pas de fermer l'œil un instant, elle se leva à huit heures. Tourmentée, de nouveau, par une inquiétude insurmontable sur Gercour elle prit le parti d'envoyer chez lui, sous prétexte de lui faire demander une adresse dont elle prétendit avoir besoin sur-le-champ.

On

On revint au bout de trois quarts d'heure, on lui dit que Gercour venait de faire une chûte de cheval, et qu'il était grièvement blessé... O Dieu ! s'écria-t-elle en fondant en larmes, il s'est battu ! .. Aussitôt, elle fit mettre ses chevaux, elle vola chez Morphise qu'elle réveilla pour la conjurer de la conduire chez Gercour : il s'est battu, répétait-elle, et nous en sommes la cause. Il est peut-être mourant. ... Cet horrible Durval ! .... Infortuné Gercour ! .... Tandis qu'elle se livrait à la plus sincère douleur, la pauvre Morphise, atterrée par un si tragique événement, pleurait aussi, et s'habillait à la hâte. Quand sa toilette fut finie, Lindane s'élança hors de la chambre... On part, et peu de minutes après, on se trouve à la porte de Gercour. Lindane demande son valet de chambre qui monte dans la voiture, et qui là, avoue à Morphise, qu'en effet, Gercour s'est battu avec Durval, et qu'il a reçu deux coups d'épée assez considérables, mais que le chirurgien assure que ses blessures ne sont point dangereuses. Les deux amies chargent le valet de chambre de dire à Gercour qu'elles reviendront lorsque le chirurgien le permettra. Lindane rentra chez

elle, et envoya chercher le chirurgien qui parvint à calmer sa mortelle inquiétude, en lui protestant qu'il n'y avait aucun danger dans l'état de Gercour, mais qu'il avait besoin d'un repos parfait pendant dix ou douze jours. Lindane resta tout ce temps renfermée chez elle ; tous les matins, elle envoyait savoir des nouvelles de Gercour, et tous les soirs, elle allait elle-même à sa porte en demander et questionner, avec détail, le valet de chambre. Gercour lui écrivit deux petits billets très-courts et très-simples, pour la remercier de l'intérêt qu'elle lui montrait.

Un duel dont on est l'objet, et deux blessures, voilà des événemens qui donnent bien le droit de s'avouer à soi-même une passion malheureuse. Quand on aime avec enthousiasme, le plaisir de confier ce qu'on éprouve, à l'ami le plus cher, ne vaut jamais la douceur infinie d'y rêver sans contrainte. Les paroles peuvent exprimer fidèlement de certaines idées, mais elles ne rendent jamais que faiblement les sentimens profonds et passionnés qu'elles veulent peindre, elles les traduisent, et ne sauraient en offrir la véritable image. La sensibilité est comme la vertu, on n'en jouit, avec

plénitud e,

plénitude, qu'intérieurement. Avec quel délice Lindane se retraçait tous les traits de son dernier entretien avec Gercour!.. Rassurée sur sa santé, qu'elle était heureuse et fière en songeant qu'il s'était battu pour elle.... C'est pour moi, disait-elle, que son sang a coulé... et pour quel sujet! pour venger Valmire d'une moquerie insultante; il croit que je l'aime, et il ne peut supporter que l'objet que je paraîs préférer soit déprisé. Généreux Gercour!... et on l'accuse de n'être pas sensible!... Oh, que je hais maintenant l'exagération! que je hais cette manière d'aimer qui ressemble à la folie! Quand l'amour n'est qu'un délire, peut-il être durable? et ces transports insensés, faits pour effaroucher les grâces craintives et modestes, peuvent-ils valoir la volupté pure et tranquille d'un cœur qui se repose délicieusement dans le sentiment qui le pénètre?.... Mais, grand Dieu! j'ose enfin descendre au fond de mon âme, j'y découvre le premier, le seul attachement que j'aie éprouvé; j'aime Gercour, et j'ai pris l'engagement le plus formel avec un autre... J'ai eu l'imprudence d'afficher un sentiment que je n'avais pas... Comment oserai-je me démentir, manquer à

ma parole, me couvrir, à la fois, de honte et de ridicule. . . m'exposer aux justes reproches de Valmire, et peut-être à sa fureur ?. . . Causer encore un duel. . . cette idée me fait horreur. . . Cependant, s'il est vrai que je sois aimée de Gercour, si je ne m'abuse point, je ne serai jamais qu'à lui. Il faut gagner du temps, l'amour saura m'inspirer.

C'est ainsi que tous les amans, en se faisant des oracles de deux ou trois maximes sentimentales, recouvrent l'espérance et la sécurité. Au bout de douze jours, Lindane, bien tremblante et bien émue, se rendit avec Morphise, chez Gercour qu'elles trouvèrent sur une chaise longue. Il les reçut avec grâce, avec simplicité, et ne parut pas s'apercevoir du trouble extrême de Lindane. Cette dernière parla peu, mais ses yeux remplis de larmes, rencontrèrent, plus d'une fois, ceux de Gercour, et elle fut satisfaite de la douce expression de ses regards. Aussitôt que Gercour eut des médecins la permission de sortir, sa première visite fut pour Lindane. Il ne la trouve point seule, elle s'en consola en pensant qu'elle le verrait, le soir, chez Morphise, mais elle fut trompée dans son attente, Gercour n'y parut point. En sortant

de chez Lindane, il avoit rencontré un de ses amis qui, prêt à partir pour Fontainebleau (où la cour était alors), l'avait vivement pressé d'y aller avec lui, en lui proposant de le mener et de le ramener sous trois ou quatre jours, et Gercour, avec sa facilité ordinaire, n'avait pu résister à cette invitation. Arrivé à Fontainebleau, le charme de la société l'y retint, il y passa trois semaines, en formant chaque jour le projet de partir le lendemain. Cette longue absence blessa profondément Lindane, elle en conclut qu'elle n'était point aimée, elle tâcha de rappeler Valmire à son souvenir ; à force de se répéter que lui seul méritait son cœur et sa main, mais elle souffrait, et sa santé s'en ressentit. Gercour, à son retour, la trouva maigrie ; il fit cette remarque avec attendrissement, et Lindane qui s'était promis de le traiter avec la plus grande froideur, ne s'en trouva plus le courage ; cependant, ayant pris la résolution de partir incessamment pour les eaux de Spa, elle persista dans ce projet qu'elle annonça à Gercour qui, loin de chercher à l'en dissuader, l'y encouragea, et lui fit entendre qu'il était décidé à faire aussi ce voyage. *On pardonne*

donne tant qu'on aime (1), Lindane fit mieux encore, elle excusa Gercour, et même en y pensant beaucoup, elle parvint à lui faire un mérite de son peu d'empressement ; c'était raison, délicatesse, générosité. D'ailleurs, il ignorait ses sentimens secrets, il connaissait ses engagemens, il les respectait, il se sacrifiait à son bonheur, à sa réputation. . . Que de motifs puissans de l'aimer davantage ! Cependant, en dépit de ces résolutions généreuses, l'amour l'emportait ; Gercour entraîné par son cœur, sur les traces de Lindane, la suivrait à Spa. . . Combien cette idée donnait de charme aux préparatifs du départ !

Lindane partit au mois de Mai. Arrivée à Spa, elle y loua une jolie maison sur la chaussée, ses fenêtres donnaient sur la route de Liége ; c'était sur ce chemin que passaient nécessairement tous les *arrivans*.

En amour, rien ne surpasse le bonheur de l'attente avec certitude ; c'est jouir, à la fois, de tout le charme piquant de l'espérance, et de celui d'une félicité réelle.

L'ima-

(1) La Bruyère.

L'imagination ne peut rien sur le bien qu'on possède, mais combien elle embellit celui qu'on attend !

Lindane allait, tous les matins et tous les soirs, se promener à cheval sur la route de Liége. Chaque voiture de poste qu'elle apercevait de loin, lui causait la plus vive émotion. Alors, elle pressait son cheval, elle atteignait bientôt la voiture ; elle éprouvait, sans doute, une sensation désagréable, en découvrant une froide figure inconnue, mais elle se disait seulement ; ce n'est pas *encore lui*, et ses yeux se reportaient, avec le même intérêt, sur toute la longueur du chemin. Le matin, en s'éveillant, elle demandait la liste *des arrivans*, elle n'y voyait que des noms inconnus ou indifférens, mais elle avait joui de l'espérance d'y trouver celui qu'elle cherchait. Quelquefois, elle allait rêver sur les délicieuses montagnes qui environnent Spa ; elle ne se lassait point de contempler ces sites si majestueux et si beaux ; Gercour ne les connaissait pas. Il semblait qu'elle ne pût se blaser sur une impression qu'il n'avait point encore éprouvée, et dont elle se faisait un plaisir si douxde le voir jouir ; enfin, ces lieux qu'elle devait parcourir avec lui,

avaient

avaient pour elle tout l'intérêt du sentiment. L'imagination leur donnait un charme anticipé, plus doux encore que celui du souvenir. On dit avec mélancolie; *il était là*, mais c'est avec une joie vive et pure que l'on s'écrie: *il sera là.*

Cependant, le temps s'écoulait, et Gercour n'arrivait pas. Au bout d'un mois, Lindane commença à s'attrister; l'inquiétude fait des progrès rapides dans un cœur; dès qu'elle y peut naître elle y croît toujours. Bientôt, Lindane perdit toute espérance, et elle tomba dans la plus profonde tristesse. Il ne m'a jamais aimée, s'écriait-elle en gémissant, et je ne puis me détacher de lui! je ne m'abuse plus sur la froideur de son caractère, et je l'aime toujours! Tout l'enthousiasme, tous les transports de Valmire n'ont pu me toucher; ce langage d'un amour vulgaire, cette flatterie, cette exagération, ces idées romanesques, loin de me séduire, depuis que je connais Gercour, ne me paraissent plus qu'une folie ridicule; Gercour m'oublie, mais quand il me voit, il me préfère; il est si vrai, si doux, il a des idées si délicates, il les exprime avec tant de charme! Si je ne le quittais jamais, je serais toujours

satisfaite

satisfaite de lui. . . mais se contenter d'un sentiment si faible !. . . Eh ! qu'importe, s'il est impossible qu'il puisse accorder davantage ?

Dans d'autres momens, Lindane irritée, jurait d'oublier Gercour, et de remplir ses engagemens avec Valmire. Elle entendait souvent parler de ce dernier, par des Anglais nouvellement arrivés de Londres. On lui faisait, de Valmire, les plus grands éloges ; on ajoutait qu'il ne parlait que d'elle, et qu'il était plongé dans une profonde mélancolie : le dépit, la vanité, la reconnaissance, firent enfin prendre à Lindane la ferme résolution de renoncer à Gercour ; et pour s'y affermir, elle se détermina à ne retourner à Paris qu'au commencement de l'hiver. En effet, elle partit de Spa sur la fin d'Août, elle fit le voyage de la Suisse, et elle ne reprit la route de Paris qu'au mois de Novembre. Dès le lendemain de son arrivée, elle soupa avec Gercour, chez Morphise. Elle s'était bien promis d'affecter, pour Gercour, une extrême indifférence, mais il vint à elle avec une expression si vraie, de joie et de sensibilité, qu'il lui fut impossible de le recevoir froidement. Les gens que leurs torts embarrassent, sont toujours plus boudés que les autres, ils

avertissent

avertissent eux-mêmes qu'ils méritent de l'être; on ne songe pas que leur confusion est un aveu et une sorte d'expiation, on aime à en jouir, à prolonger les signes de leur repentir ; d'autres personnes, au contraire, souffrent tellement de l'embarras qu'ellesinspirent, qu'elles le partagent, mais d'une manière qui leur cause une contrainte insupportable qui les refroidit, tandis que ceux qui ne sont point accablés de leurs torts, s'ils ont de la douceur et de la grâce, en obtiennent facilement le pardon ; leur insouciante sécurité ressemble à la confiance du sentiment, on finit souvent par leur en savoir gré. Gercour parla du voyage de Spa : je suis bien certain, dit-il, que vous avez daigné me plaindre de n'avoir pu y aller. Il ne donna point d'autre justification, et l'exigeante et fière Lindane s'en contenta. L'amour, quand il est extrême, modifie, altère et dénature aisément nos caractères, il les change à son gré, soit en bien, soit en mal, suivant ses intérêts : il ne déracine pas nos défauts, mais il les absorbe tant qu'il dure. Gercour aurait pris de l'activité, s'il eût été capable de partager le sentiment qu'il inspirait.

Lindane laissa insensiblement reprendre à Gercour tout l'ascendant qu'il avait eu sur elle. Il n'y eut point de déclaration formelle et d'aveu positif, mais la plus parfaite intelligence s'établit entr'eux. Gercour sentit qu'il devait avoir la délicatesse de paraître respecter long-temps les engagemens de Lindane avec Valmire, il aima mieux triompher en silence de tous ses scrupules, que de les combattre par des raisonnemens, car il la jugeait d'après son caractère ; il était loin de connaître tout l'empire qu'il avait sur son cœur.

Sur la fin de l'hiver, Morphise acheta une terre à trente lieues de Paris, il fut convenu qu'elle y passerait six mois, que Lindane partirait avec elle, que Gercour irait les rejoindre le *premier du mois de Juin*, et qu'il ne retournerait à Paris qu'au commencement de l'automne. Les deux amies partirent. Elles arrivèrent dans un vieux château marécageux que Lindane, contente de Gercour, trouva ravissant. Quand on est jeune, et qu'on a le cœur sensible, on aime, sinon la solitude, du moins son image : on ne renoncerait pas au monde, on ne l'oublie même pas, mais on trouve un grand plaisir à le dénigrer, à le mépriser pendant quelques mois ;

mois ; on se croit sage et philosophe, parce qu'au fond d'un château gothique, on ne passe plus trois heures à sa toilette, qu'on ne se promène que dans les champs ou dans les bois, et qu'on ne va plus à l'Opéra et à la Comédie.

Cette sagesse, bien différente de celle que l'âge amène, s'évanouit avec le printemps et les beaux jours, l'hiver acheva d'en effacer la trace ! Lindane voyait avec joie le mois de Mai s'écouler. Enfin, le premier de Juin arriva : Lindane se leva avec l'aurore, pour commencer plutôt une journée si intéressante. Quand elle descendit dans le salon, tout le monde fut frappé de sa figure : elle était si jolie, si bien mise, son teint et ses yeux avaient quelque chose de si animé !.... Cependant elle n'attendait Gercour que le soir ; l'après-midi, elle fut, à regret, se promener hors du château, il pouvait arriver pendant cette absence : Lindane se plaignit du chaud, de la poussière, des cailloux, elle boitait presque en marchant ; on rentra à sept heures. Personne encore n'était arrivé. Mais à huit heures et demie, on entend claquer des fouets, Lindane rougit et tressaille.... On distingue le bruit d'une voiture qui passe rapidement sur le pont levis, qui entre dans

la cour, et qui s'arrête. Les chevaux hennissent, tous les gros chiens de basse-cour font retentir le château de leurs aboiemens, les petits danois de Morphise leur répondent ; les portes des corridors s'ouvrent et se referment avec fracas ; Morphise, sans dessein et sans nécessité, se lève, s'agite ; son mari sort précipitamment pour aller recevoir Gercour.... Au bout de quelques minutes, on entend marcher dans la pièce voisine. Lindane, émue, attendrie, tourna la tête et fixa ses yeux sur la porte. Que devint-elle, lorsqu'elle en vit ouvrir les deux battans (ce qui annonçait une femme), et qu'en effet, au lieu de Gercour, elle aperçut la vive et coquette Mélinde qui s'avançait vers Morphise. Mon cœur, dit-elle, je viens passer quinze jours avec vous, d'abord, pour vous voir, ensuite, pour vous faire les excuses de Gercour que j'ai, seule, empêché d'arriver aujourd'hui comme il s'y était engagé. Je vous conterai cela, ajouta-t-elle d'un air mystérieux..... Comment, interrompit Morphise, Gercourt ne viendra point ?...Il sera ici *le huit* dans la matinée, répondit Mélinde !.... Bon ! dit Morphise, je n'y compte plus. Je suis son garant, reprit Mélinde, je vous le répète, il

arrivera dans la matinée du huit, vous verrez. — Mais, de grâce, dites-nous donc pourquoi vous l'avez empêché de nous tenir parole ? A ces mots, Mélinde se précipita dans l'oreille de Morphise, et lui parla tout bas. Morphise charmée de recevoir une confidence, l'écouta d'un air recueilli, ensuite elle dit tout haut : cela est bien touchant ? Mélinde s'assit, on se mit au jeu, et un instant après, Morphise et Mélinde, se tenant sous le bras, passèrent dans un cabinet, et y restèrent renfermées jusqu'au souper. Pendant tout ce temps, l'indignation et le ressentiment fortifiaient la malheureuse Lindane ; avec moins de colère, elle eût eu moins de courage : elle se trouvait si outragée, qu'il lui semblait que la douleur l'eût avilie. Elle se mit au jeu ; elle parla, elle sourit, et qui eût examiné sa physionomie, n'y aurait trouvé que l'expression de la fierté. Contente de cet essai de sa force, elle acheva de se relever à souper ; elle adressa plusieurs fois la parole à Mélinde, elle prononça le nom de Gercour.... Elle ne se retira qu'à l'heure ordinaire, elle se fit déshabiller par sa femme de chambre, mais elle éprouva un violent serrement de cœur en se mettant au lit, elle ne put

s'empêcher

s'empêcher de penser que, de long-temps, elle n'y trouverait le repos. Elle fit poser une bougie sur sa table de nuit, elle prit un livre et elle lut, sans interruption, jusqu'à quatre heures du matin. Le sommeil, alors, vint fermer ses yeux appesantis, elle s'endormit. Trois heures après, elle se réveilla, désarmée de toute sa fierté. Gercour et Mélinde s'offrirent à son imagination, et elle fondit en larmes. Cependant, elle eut assez de pouvoir sur elle-même pour dissimuler parfaitement son chagrin, que Morphise néanmoins augmenta par ses conversations particulières, en lui faisant entendre que Gercour et Mélinde s'aimaient.

Le surlendemain étant un jour de poste, Lindane, avec beaucoup de naturel, feignit d'avoir reçu des lettres qui la rappelaient à Paris; elle fit, là-dessus, à Morphise, une fable très-vraisemblable dont Morphise fut entièrement la dupe. Lindane annonça qu'elle partirait dans le cours de la semaine. Le sept de juin, Lindane prétendit avoir reçu une nouvelle lettre qui la forçait absolument à ne plus retarder son départ. Le lendemain, jour où Gercour devait arriver, elle fut déjeûner

chez Morphise, en lui disant qu'elle partirait dans la matinée. Tout-à-coup, Mélinde entra d'un air triomphant, en s'écriant : Ne vous l'avais-je pas dit ? Voilà le courrier de Gercour qui vient d'arriver, et qui nous annonce que son maître sera ici dans deux ou trois heures. J'en étais sûre, Gercour me l'avait si positivement promis ! Cette exactitude de Gercour avec Mélinde, acheva d'irriter et d'accabler Lindane : ses chevaux étaient mis, elle fit précipitamment ses adieux à Morphise, et elle partit. Elle recommanda aux postillons d'aller grand train ; et à peine avait-elle fait six lieues, qu'elle aperçut une voiture anglaise qu'elle reconnut bientôt pour être celle de Gercour. Ce dernier qui avait déjà rencontré un des gens de Lindane, fit arrêter sa voiture, en descendit, et vint à la portière de Lindane. Quoi ! madame, lui dit-il, vous allez à Paris ? Oui, monsieur, répondit-elle séchement. Postillons, retournez, s'écria Gercour ! Quoi ! monsieur, dit Lindane avec une extrême émotion ! — Vous êtes seule, madame, vous aurez ce soir un bois dangereux à passer : je vous demande la permission de vous suivre jusqu'à Paris. Ceci se

disait

disait devant une femme de chambre qui était dans la voiture, et Lindane sentit bien que le *bois dangereux* était un conte inventé pour mademoiselle Rosalie. Mais, monsieur, reprit Lindane d'une voix tremblante, Mélinde... et Morphise vous attendent. — Je leur écrirai à la première poste ; me permettriez-vous de monter dans votre voiture ? Lindane ne répondit que par une inclination de tête. Gercour ouvre la portière, entre dans la voiture, et, d'un air calme et respectueux, s'assied sur le devant, à côté de mademoiselle Rosalie, et en face de Lindane. Ce fut ainsi qu'en un clin d'œil il se justifia, et sut ramener la joie et la confiance dans le cœur sensible de Lindane : ils étaient attendris tous les deux, et gardaient le silence. Mademoiselle Rosalie, naturellement très-peureuse, releva la conversation en hasardant quelques questions sur le *bois dangereux*. Mademoiselle, répondit Gercour, ce bois est rempli de voleurs, on y a commis deux assassinats hier. — De gens en voiture ? — Oui, dans une berline anglaise toute semblable à celle-ci. Ah ! grand Dieu ! quelle horreur, et quelle frayeur cela fait ! Pour moi, dit Lindane, en regardant Gercour,

je suis maintenant tout-à-fait rassurée. Dans ce moment, les voitures arrivées à la poste, s'arrêtèrent. Lindane voulut descendre : Gercour, tandis que l'on mettait les chevaux, la conduisit dans le jardin de la maison ; et lorsqu'ils furent .tête à tête : grand Dieu ! s'écria Lindane, que va penser Morphise ! .... J'avoue, répondit Gercour, que j'ai fort exagéré les dangers de la forêt de Bondi ; mais il est vrai, cependant, qu'il y a des voleurs, et qu'ils ont arrêté et volé, ces jours-ci, plusieurs personnes; vous n'y arriverez qu'entre onze heures et minuit, et, réellement, il serait imprudent, à une telle heure, de passer ce bois sous la garde d'un seul domestique et d'un petit houzard de douze ans, qui n'est même pas à cheval. Je vais écrire ce détail à Morphise, en lui promettant de retourner chez elle (chose que je ne ferai certainement pas si vous restez à Paris), et je vous assure que mon billet sera si simple, que tout ceci ne fera pas le moindre effet.— Ah ! Gercour, que je suis vivement touchée ! .... — Que vous m'affligeriez, si vous étiez surprise ! je n'allais chez Morphise que pour vous ; qu'y ferais-je, quand vous retournez à Paris ? . . . . — Cependant, Mélinde ! .... —

Quoi !

Quoi ! Mélinde ! .... — Vous aviez différé de partir pour elle ! .... — Comment n'a-t-elle pas dit pourquoi ? .... — C'est un grand secret qu'elle n'a confié qu'à Morphise. — Il n'y a nul secret à cela ; mais j'ai eu tort, je connais son caractère, j'aurais dû vous écrire, je vous ai supposé en moi la confiance que vous m'inspirez. — Ah ! cette confiance, désormais sera sans bornes. — Il s'agissait d'une affaire très-importante pour le frère de Mélinde ; j'y pouvais beaucoup, elle était pressante ; j'ai sacrifié à l'amitié, à l'honnêteté, huit jours de bonheur, et je me disais : *Lindane m'en saura gré.* A ces mots, les pleurs de Lindane coulèrent doucement : ô Gercour ! dit-elle, j'ai été injuste ! Hélas ! m'en aimerez-vous moins ? Eh quoi ! répondit Gercour avec attendrissement, peut-on le craindre de celui qui ne saurait aimer davantage ! .... Oui, poursuivit-il, en serrant sa main dans les siennes, pour la vie !.... En disant ces paroles, il quitta Lindane pour aller écrire son billet à Morphise. Cette assurance d'aimer toujours, dans la bouche de Gercour, était plus persuasive que tous les transports de l'amant le plus passionné : il aimait sans passion ; mais il aimait et il parlait

avec une parfaite sincérité ; il n'y avait pas plus d'exagération dans ses discours, que d'artifice dans sa conduite : le calme et la sincérité de son âme donnaient à sa tendresse un charme pur et touchant qui tranquillisait sur l'avenir.

Après avoir éprouvé tout ce que la jalousie peut avoir d'amer et d'humiliant, Lindane se livra toute entière à la joie la plus vive ; dans ce moment, nulle crainte, nul scrupule, n'en corrompirent la douceur. Gercour n'aimait qu'elle ; Gercour était là, il la suivait, elle allait faire vingt-cinq lieues avec lui ! Que lui importaient et Valmire, et les discours du monde ?

Quand Gercour eut écrit son billet, il l'envoya par un postillon, ensuite il remonta dans la voiture de Lindane, et reprit sa place à côté de mademoiselle Rosalie. Malgré ce tiers, que la bienséance (respectée encore alors) forçait à ne pas reléguer dans la voiture de suite, Lindane passa une journée délicieuse. Gercour étoit vis-à-vis d'elle ! il paraissait si heureux ! il avait l'air si tendre, si serein ! on eût dit qu'il s'était établi là pour sa vie, il y était si bien, si à son aise ! son bonheur offrait une expression céleste et particulière, il avait quelque chose de

si affermi, qu'un indifférent même eût trouvé du charme à contempler cette douce image. En dépit de la présence de Rosalie, les deux amans trouvèrent le moyen d'exprimer tout ce qu'ils auraient pu se dire tête à tête, et la contrainte rendit leur entretien plus piquant, en y donnant un tour plus délicat et plus ingénieux. A trois heures, on s'arrêta pour dîner. On resta long-temps à table : Rosalie dînait, de son côté, avec le valet de chambre de Gercour. Alors, enfin, Gercour parla formellement et d'*amour* et d'*hymen*; il n'apprenait rien de nouveau, depuis long-temps, il avait fait de mille autres manières sa déclaration : mais, quand on aime, il y a toujours dans ce mot *amour*, prononcé pour la première fois, je ne sais quoi de magique qui cause la vive émotion et tout le saisissement de la plus douce surprise !

Après avoir exprimé tout ce qu'elle ressentait si profondément, Lindane se rappela, en soupirant, ses engagemens avec Valmire. Je suis à vous, Gercour, dit-elle, mais je dois plaindre le malheureux Valmire qui m'aime avec une passion si vraie et si violente, et qui, depuis dix-huit mois, voyage avec la persuasion

suasion qu'à son retour il recevra ma foi : je ne puis donner ma main (même en secret), sans lui avoir redemandé ma parole, et le ridicule écrit signé de moi, que j'ai eu l'imprudence de lui envoyer. Depuis que je vous aime, je n'ai jamais été incertaine dans mes sentimens, mais je l'ai été dans mes résolutions ; c'est pourquoi le public et Valmire sont encore dans l'erreur. Maintenant, que dois-je faire ? Ecrirai-je à Valmire, ou bien attendrai-je son retour pour lui parler ? Je sais, d'avance, que sa douleur et son emportement seront extrêmes : mais il est généreux ; je suis sûre qu'il finira par sacrifier son bonheur au mien. Lui écrire ! reprit Gercour, il est maintenant au fond de la Grèce, peut-être à Malte, ou même dans une autre partie du monde, votre lettre peut traîner huit ou dix mois en route, ou même se perdre : il est plus sûr de l'attendre. — Vous me le conseillez donc ? — Je trouve qu'en effet, vous ne devez vous dégager que d'une manière digne de vous. Le parti le plus noble est, sans doute, d'avoir avec lui une explication franche et courageuse : mon bonheur sera retardé de dix-huit mois, mais on ne pourra vous reprocher un mauvais procédé.

D'après

D'après cet avis, Lindane s'arrêta irrévocablement à cette décision. On se remit en route, Lindane mille fois plus heureuse encore ; tout était convenu, arrêté, son sort était fixé, ses regards se reposaient sur Gercour, avec un intérêt nouveau ; tout son avenir était devant ses yeux, et son cœur et son imagination n'en auraient pu composer un plus doux.

A la poste qui précède la forêt de Bondi, Gercour voulut absolument monter à cheval pour se tenir à la portière de Lindane, qui éprouva combien il est doux de se trouver sous la garde de ce qu'on aime ; oh, comme on s'y croit en sûreté ! ... Eh quoi ! disait Lindane à la peureuse Rosalie, que peux-tu craindre quand il est là ? ... On n'arriva à Paris, qu'à deux heures après minuit. Les jours suivans, Lindane décida que Gercour retournerait, sous quinze jours, chez Morphise, et que, huit jours après, Lindane irait l'y rejoindre, pour y passer avec lui le reste de l'été.

Depuis cette époque, aucune inquiétude ne troubla le bonheur de Lindane, excepté celle que lui causait Valmire, et qui s'accrut à mesure que le moment fixé pour son retour approchait. Des idées tragiques vinrent alors

noircir

noircir l'imagination effrayée de Lindane ; elle vit Valmire furieux, ne respirant que la vengeance ; elle le vit, attaquant les jours de Gercour . . . Cette affreuse image la poursuivait par-tout, des remords déchirans se joignirent à ses craintes ; elle se reprochait avec amertume, l'imprudence romanesque de sa conduite, elle plaignait Valmire du fond de l'âme, elle s'attendrit sur son sort, et elle sentit qu'elle se reprocherait toute sa vie d'avoir fait le malheur d'un homme si estimable et si intéressant. Cependant ces tristes idées ne la tourmentaient véritablement que dans l'absence de Gercour, elle l'aimait passionnément ; à côté de lui, elle ne pouvait sentir que le bonheur de le voir et d'en être aimée.

La correspondance de Morphise et de Valmire avait toujours été aussi régulière que pouvaient le permettre un grand éloignement et de longs voyages ; mais, depuis six mois, Morphise ne recevait plus de ses nouvelles, on ne s'en étonnait pas, il mandait dans sa dernière lettre, qu'il partait pour la Grèce et pour la Turquie. Enfin, au mois de Décembre 1774, Morphise reçut de lui la lettre la plus tendre, dans laquelle il se plaignait de son

long

long silence, en assurant qu'il lui avait toujours écrit avec la plus parfaite exactitude ; il finissait en assurant qu'il serait à Paris le 28 Janvier, 1775. Cette lettre ranima les terreurs de Lindane, chaque instant semblait accroître son trouble et son agitation. Elle avait toujours imposé silence à ceux qui voulaient lui parler de Valmire ; ce soin soutenu fit bientôt deviner qu'elle ne l'aimait plus ; l'on ne tarda pas à pénétrer son secret tout entier. Les hommes excusèrent facilement Lindane, et se moquèrent de l'amant *errant*, qui avait eu la simplicité de se soumettre, dans le dix-huitième siècle, à un exil de trois ans ; mais les femmes éclatèrent contre Lindane : elles appelèrent sur sa tête toutes les vengeances divines et terrestres, toutes celles de l'amour et du monde. Lindane devait s'attendre à ce déchaînement, elle était si jeune, si belle et si brillante ! Cet événement fournit, à toute la secte des *femmes sensibles et métaphysiciennes*, des sujets inépuisables de conversation ; elles étaient d'autant plus animées contre Lindane, que cette dernière, depuis qu'elle aimait Gercour, ne soutenait plus de thèses de sentiment, et que, devenue mille fois plus

aimable, au lieu *d'analyser*, de disserter, d'approfondir, de s'appesantir et de parler avec énergie, avec éloquence, elle causait sans prétention, et charmait tout le monde par son naturel, sa grâce et sa simplicité. Les gens malins (et c'est le grand nombre) attendaient impatiemment Valmire, pour voir le dénouement de ce roman héroïque manqué. Ce jour terrible pout Lindane arriva enfin. Le 28 Janvier, 1776, Lindane se leva avec un tel abattement, qu'elle pouvait à peine se soutenir sur ses jambes. Mon Dieu ! comme madame est changée ! dit Rosalie ! en la regardant avec étonnement. Ah ! mon enfant, répondit Lindane, que ne suis-je, aujourd'hui, laide à faire peur ! Rosalie trouva ce souhait si bizarre, qu'elle ne put se persuader qu'il fût sincère ; avait elle entièrement tort ?... Est-il une femme qui puisse véritablement désirer de guérir l'amour par le dégoût, quand l'amant malheureux est aimable, jeune et digne de son estime ? .... Je n'ose décider cette grande question. Quoi qu'il en soit, Lindane, assurément, n'avait aucune envie de plaire, et elle était accablée d'inquiétude et de douleur. A midi, elle entendit une voiture entrer dans la cour. Elle

n'avait mis sur sa liste que le seul Valmire, c'était donc lui ?... Elle pâlit, et fut prête à se trouver mal .... On monta rapidement l'escalier, sa porte s'ouvre avec impétuosité, c'était lui-même, c'était Valmire, qui, tremblant, hors d'haleine, s'élance dans la chambre, et vient se précipiter aux genoux de Lindane !... O Valmire ! dit Lindane, en versant quelques larmes, mon cher Valmire ! relevez-vous .... Non ! non ! reprit Valmire, c'est à vos pieds que je dois être ; c'est là que je devrais mourir ! ..... Sensible et généreux Valmire, écoutez-moi... — Ah ! laissez-moi respirer un moment .... — Je veux vous parler.... — O vous ! le modèle des femmes ! O Lindane ! . . . — Non, Valmire, je ne suis qu'une femme ordinaire ; mais vous ! .... Quel héroïsme de sentiment et de fidélité ! .... — Arrêtez, Lindane, au nom du ciel, daignez m'épargner ! .... — Valmire ! .... — Lindane ! .... — Je ne puis soutenir vos regards ! — Et moi ! .... — Que vais-je vous apprendre ? — Comment ? Que me faites-vous entrevoir ? — La joie brille dans vos yeux : ah ! malheureux Valmire, vous ne m'entendez pas ! A ces mots, les pleurs de Valmire se séchèrent. Quoi ! Lindane, interrompit-il, avec

avec le visage le plus épanoui, serait-il possible ! ....Je suis malheureux, dites-vous ? ...—Hélas ! ....le temps et l'absence .... — Achevez.... — Mon cœur a changé, un autre le possède !... Ingrate ! s'écria Valmire en se relevant, après ce que j'ai fait pour vous ! Accablez-moi de reproches, reprit Lindane en pleurant, je le mérite. Ingrate ! répéta Valmire, d'un ton plus doux, et je venais ici, plein d'émotion, de trouble et de remords !... — Grand Dieu ! des remords ? dit à son tour Lindane, avec l'expression de la plus agréable surprise, vous ne m'aimiez plus ? — Comment ne pas vous regretter en vous revoyant ? — Vous êtes infidèle ? — Je suis marié depuis deux ans. — Perfide ! ... A cette exclamation de Lindane, Valmire sourit, et Lindane se mit à rire ; ils s'embrassèrent tendrement l'un et l'autre, en se promettant, pour dédommagement, un sentiment qui ne trompe point ; ils se jurèrent une éternelle amitié. Ensuite ils se contèrent réciproquement leur histoire. Je fais grâce au lecteur de celle de Valmire, parce qu'à dire le vrai, je n'y crois guères. Il profita du double avantage de voyageur et d'amant, pour composer un roman rempli de circonstances merveilleuses,

veilleuses, qui toutes, motivaient, ou du moins excusaient son inconstance ; Lindane ne fut pas plus sincère dans son récit, et ils convinrent l'un et l'autre, qu'avec un tel concours d'événemens extraordinaires, et presque surnaturels, on n'avait pu pousser plus loin la fidélité.

Quelques jours après, Lindane s'unit avec transport à l'indolent Gercour : l'événement prouva que son cœur avait bien choisi. Le bouillant Valmire, entraîné par son imagination, fit souvent gémir sa femme de ses écarts, et Gercour eut toujours une conduite uniforme. Lindane qui l'aimait avec passion, ne fut jamais entièrement satisfaite d'un sentiment qui n'égalait pas le sien ; mais, ne pouvant avoir ni crainte, ni jalousie, elle fut heureuse. Son cœur eut toujours quelque chose à désirer, et son amour ne s'usa point. Elle fut aimée sans enthousiasme, mais elle le fut avec délicatesse et fidélité ; et bénissant sa destinée, elle disait : Ce n'est pas celui dont la passion approche le plus de la folie, qu'il faut préférer, mais celui dont l'amour ressemble le mieux à la douce et tendre amitié.

LES

FLEURS FUNÉRAIRES,

OU

LA MÉLANCOLIE ET L'IMAGINATION.

O melancholy,
Who ever yet could sound thy bottom ! ..

Shakespeare.

Un fait singulier m'a donné la première idée de ce conte. M. Bause, graveur célèbre de Leipsick, avait une fille charmante qui mourut à dix-huit ans, il y a huit ou neuf ans. Aussitôt après ses funérailles, une main invisible, une main inconnue à tout le monde, déposa, chaque nuit, sur sa tombe, une guirlande composée des plus belles fleurs. Cette offrande nocturne, constamment portée sur ce tombeau, en toute saison, sans aucune interruption, se renouvelait toujours toutes les nuits, depuis cinq ou six ans, en 1799 ; on ignore si elle a eu lieu depuis cette époque.

LES

FLEURS FUNÉRAIRES,

OU

LA MÉLANCOLIE ET L'IMAGINATION.

Sur le déclin de l'automne, au milieu d'une nuit calme et délicieuse, le jeune et beau Nelson, nonchalamment couché au pied d'un saule, se livrait tout entier au charme d'une profonde rêverie ; il en fut tiré, tout-à-coup, par le son de la voix de son ami Walsain qui vint s'asseoir à côté de lui. Quoi ! Walsain, dit Nelson, vous avez quitté le bal ? Point du tout, reprit Walsain, mais le bal est fini. J'allais me coucher, quand j'ai rencontré George qui m'a dit que tu étais dans le jardin. J'ai bien imaginé que je te trouverais sous ton arbre favori. Nelson soupira et ne répondit rien, et Walsain, après un moment de silence, reprenant la parole : dix-huit mois d'absence,

dit-il, m'ont donc ôté ta confiance ? Je retrouve Nelson sauvage et mélancolique, et Nelson m'évite et se tait ! . . . — Non, mon ami, je ne te fuis point, je cherche la solitude ; tu sais que je n'ai jamais aimé le monde et les plaisirs de notre âge. . . . . — Mais à la veille d'épouser celle qui te fut destinée dès l'enfance. . . — J'obéis à mon père ; ce mariage assure sa tranquillité.... — Ursule est aimable et jolie.... — Ursule est bonne et pure, elle m'aime, elle m'est chère ; cependant, cette union ne fera point mon bonheur. — Aurais-tu donc un autre sentiment ? . . . . . — Ah ! Walsain, si j'avais à te faire une confidence de ce genre, j'aurais prévenu tes désirs ! . . . . . Je n'ai point de secrets, mon cœur est libre, mais je ne suis point heureux ! . . . . Je ne sais quelle image de bonheur s'est offerte à mon imagination ..... ce fantôme dangereux me poursuit et m'obsède, il embellit à mes yeux la nature entière, il donne un charme inexprimable à mes rêveries, mais il me rend mécontent de mon sort ! je désire vaguement un bien, sans doute imaginaire ! . . . . La réflexion, souvent, me ramène à penser que la félicité, sur la terre, ne saurait être ni parfaite, ni durable;

rable ; cependant, mon cœur, ce cœur, brûlant et sensible, a besoin d'un grand attachement ..... Hélas ! tu le sais, l'amour filial a fait jusqu'ici le bonheur de mon existence, mais, atteint d'une maladie incurable, mon père, peut-être, y doit succomber sous peu d'années : que deviendrai-je, Walsain, si je perds ce bienfaiteur révéré, cet ami si cher ? .... Ta destinée te fixe loin d'ici ! ... qui donc, alors, saura m'entendre, qui me répondra ? ce ne sera pas l'épouse qu'on me donne ! .... Je rends justice à ses vertus, néanmoins, je connais depuis long-temps, avec douleur, qu'il n'existe aucun rapport entre nos esprits et nos caractères... Mon vertueux père m'apprit à craindre les passions, mais comment s'en défendre sans le secours puissant de l'amitié !... Je vais donc associer à mon sort une compagne inséparable qui ne saura ni partager mes sentimens, ni comprendre mes opinions ; sans pouvoir lui donner ma confiance, je vais lui assurer le droit d'examiner et de censurer ma conduite ; elle sera le témoin de toutes mes actions, et je serai condamné à penser toujours seul ! .... Union funeste et bizarre ! .... Ici, Nelson s'arrêta, ses yeux se remplirent de

larmes, son cœur était oppressé. Walsain voulut lui démontrer qu'il avait tort de se trouver malheureux ; Nelson ne répondit plus, et bientôt même cessa d'écouter. Avec ceux qui souffrent, on ne doit employer, qu'avec gradation et ménagement, le langage toujours froid de la raison dont les meilleurs argumens ne paraissent d'abord, aux âmes passionnées, que des lieux communs ou de l'insensibilité ; les plus sages discours ne sont alors que de cruels reproches. Avant d'employer tout autre remède, on commence par verser un baume salutaire sur une plaie douloureuse : et ce premier appareil, pour un cœur profondément blessé, c'est la compassion d'un ami.

Le père de Nelson, Anglais d'origine, habitait Dresde depuis vingt-cinq ans ; il avait fait une grande fortune dans le négoce, et sentant que sa santé dépérissait chaque jour, il voulait, avant de quitter la vie, assurer le sort d'un fils qu'il adorait, en lui donnant pour épouse la fille unique de son ami intime. Tout, dans ce mariage, paraissait à ses yeux parfaitement assorti. Ursule, jeune, riche, et d'une conduite irréprochable, était une de ces personnes dont toutes les femmes s'accordent à

faire l'éloge, et dont tous les vieillards vantent la beauté : elle avait la fraîcheur de la jeunesse et des traits réguliers, mais une figure si dénuée d'expression, de grâce et d'élégance, qu'il était impossible qu'elle pût causer le moindre ombrage à la coquette la moins jolie et la plus envieuse. Elle manquait absolument de finesse, de goût, et par conséquent, de cette sorte de délicatesse qui fait sentir, plutôt que connaître, les choses faites pour réussir, ou celles qui doivent déplaire ; tact heureux qui peut suppléer, sur-tout dans une femme, à l'étendue de l'esprit, et sans lequel l'esprit même, inutile dans mille occasions, n'ayant de charme dans aucune, se montre presque toujours avec mal-adresse, et ne sert souvent qu'à rendre les ridicules plus frappans, et les torts plus inexcusable.

L'expérience a prouvé mille fois que, dans le mariage, l'amour est presque toujours un obstacle au bonheur ; malheureusement, beaucoup de gens n'adoptent cette idée que pour avoir le droit, en mariant leurs enfans, d'être moins difficiles, dans leurs choix, sur les qualités personnelles ; comme si l'on était dispensé de chercher, pour son fils, une compagne

pagne aimable, parce qu'on ne croit pas néces-saire qu'elle soit passionnément aimée !

Nelson, malgré sa répugnance secrète e ses pressentimens, épousa Ursule. Cet évé-nement causa tant de joie au père de Nelson que sa santé parut se rétablir, et Nelson repri l'espoir de le conserver. Au bout de dix mois, Nelson devint père d'une fille qu'i nomma Coraly. Quelque temps après l naissance de cette enfant, il eut la douleur d voir son père retomber dans un état plus in-quiétant que jamais ; néanmoins, les médecin l'assurèrent que le malade, étant encore dan la force de l'âge, souffrirait long-temps ; et peut-être des années entières, avant de succom-ber à ses maux.

Qu'il est affreux de voir un objet qu'on chérit, s'avancer, d'un pas précipité, vers l tombe ! Hélas ! chaque instant nous en rap-proche tous ! et par un enchantement que la raison ne saurait concevoir, nous parcourons sans effroi cette route inévitable, quand rien n'y hâte notre marche ; mais connaître avec certitude le terme de la vie de ce qu'on aime, savoir qu'il est prochain, ce n'est plus exister ; on n'ose plus alors jeter les yeux sur l'avenir,

on ne peut, en s'y réfugiant, se soustraire à la peine présente ; on ne peut y chercher l'espérance ou de douces chimères ; on n'y voit plus qu'un tombeau ! . . . Ursule, loin d'adoucir les chagrins de Nelson, les aigrissait souvent en voulant les calmer. Les gens peu sensibles, sont toujours des consolateurs maladroits. Combien ils blessent en voulant *distraire*, comme s'il existait des distractions pour une douleur vive et profonde ! D'ailleurs, Ursule s'obstinait à ne pas voir le danger mortel de l'état de son beau-père ; cette espèce d'aveuglement dispense de toutes les démonstrations de la douleur, on ne le voit guère qu'à ceux qui sont incapables d'aimer. Nelson ne trouvait de consolation que dans sa tendresse pour Coraly ; il aimait cette enfant avec passion, et il était encore, à cet égard, peu satisfait d'Ursule qui, douce, sédentaire, économe, mais toujours indifférente, se livrait toute entière aux soins domestiques, y consacrant beaucoup plus de temps qu'il ne fallait, et s'occupant très-peu de son enfant, car elle pensait que l'on remplit tous les devoirs d'épouse et de mère, lorsqu'on est chaste et bonne ménagère. Cette opinion est généralement

reçue

reçue en Allemagne, et quoique Ursule restreignît trop, sans doute, des devoirs si touchans et si doux, on pourrait encore, parmi nous, proposer une telle femme pour modèle.

Nelson écrivait souvent à Walsain, mais, loin de lui ouvrir son cœur, il ne lui parlait plus d'Ursule que pour en faire l'éloge ; il croyait devoir à la vertu de sa femme de persuader à tout le monde qu'elle le rendait parfaitement heureux. Il était marié depuis trois ans, lorsqu'il reçut, de Silésie, une lettre de Walsain, qui contenait ce qui suit :

" De toutes les folies humaines, la plus
" grande, sans doute, est de s'affliger des évé-
" nemens, quelque fâcheux qu'ils puissent
" paraître, qui n'affectent point le cœur ;
" souvent, un changement désagréable de
" situation produit un bonheur inespéré .....
" mais nous commençons toujours par gémir
" et par nous plaindre : c'est ce que j'ai fait
" quand, pour l'arrangement de mes affaires,
" je fus obligé de quitter Berlin et de venir
" m'établir ici. Je te mandais, mon cher
" Nelson, qu'il faudrait avoir ton caractère
" mélancolique et ton esprit romanesque, pour
" se fixer, sans désespoir, au pied du *Mont-Kinast*...

" *Kinast*.... J'apportai, dans cette solitude,
" toute la mauvaise humeur d'un homme qui
" n'a jamais aimé la retraite et la campagne,
" et qui s'est arraché, avec douleur, d'une
" ville charmante, et de la société la plus
" aimable. Si l'on me vantait les plaisirs
" champêtres, j'avouais que je leur préférais
" le bal, la comédie et l'opéra, et que la seule
" *bergère* qui m'eût jamais charmé, c'était
" madame *Unzer* *, lorsqu'elle en joue le rôle.
" Quand on me parlait de beaux sites, je
" haussais les épaules, et je déclarais que j'ai-
" mais cent fois mieux la *place Guillaume* et
" les jardins de Potsdam et de Charlotem-
" bourg, que les vues les plus *pittoresques* de la
" Suisse et de la Silésie. Oh ! qui peut compter
" sur la constance de ses goûts ?.. Me voilà,
" changé, bouleversé, converti, fixé ! . . . je
" vais rêver, méditer, m'égarer dans les forêts;
" je m'oublie souvent sur la pointe d'un ro-
" cher, ou parmi les ruines du vieux château
" situé sur le Kinast !... Ce grand changement
" t'en annonce un autre beaucoup plus sur-
" prenant

* Actrice charmante de Berlin.

" prenant encore, Nelson, je suis amoureux
" à perdre la tête . . . . . amoureux pour la
" première fois de ma vie, et pour toujours !....

Un moment a vaincu mon audace imprudente . . .

" Oui, Nelson, *un moment*, une appa-
" rition, un regard céleste, qui n'exprimait
" qu'une douceur, qu'une sérénité angélique,
" ce regard si calme et si pur a porté le trouble
" jusqu'au fond de mon cœur . . . . mais aussi
" quels yeux ! quelle physionomie ! quel éclat
" de jeunesse et de fraîcheur, et quelle grâce
" touchante !... Helmina !... Dis-moi, Nelson,
" ce nom, même à l'oreille de celui qui n'a
" jamais entendu parler de l'objet qui le porte,
" ce nom seul n'a-t-il pas du charme ? . . . n'a-
" t-il pas quelque chose de magique ? pourrait-
" on le prononcer sans émotion ? Mais tu
" veux savoir des détails : ah ! j'aurai tant de
" plaisir à te les donner tous !.... écoute donc.

" Le lendemain de mon arrivée à Warm-
" brunn, je fus, par pure bienséance, visiter ce
" fameux mont Kinast qui fait partie de cette
" grande chaîne de montagnes qu'on appèle
" le *Riesengebirge*. Parvenu à la cime du
" Kinast, je contemplai la plus belle vue de
" l'univers,

‘ l'univers, et j'admirai, surtout, les ruines
‘ superbes de l'immense château, bâti, dit-on,
‘ il y a cinq siècles, par le duc Bolcon, sur-
‘ nommé le *guerrier*. Le sommet de cette
‘ montagne, rendu à la nature, est maintenant
‘ désert ; des arbres d'une grosseur prodi-
‘ gieuse, et qui paraissent être aussi vieux que
‘ le palais détruit, sont debout encore, au
‘ milieu des colonnes renversées par le temps ;
‘ tous les sentiers sont recouverts de mousse,
‘ de ronces et d'épines. Là, jadis, existait
‘ une cour brillante ; là, un prince fameux
‘ dans son siècle, s'entendit louer sur ses
‘ exploits, sur sa *gloire immortelle*, sur la cé-
‘ lébrité d'un nom, si parfaitement oublié
‘ maintenant... Quelques voûtes, une cha-
‘ pelle, une tour, une prison, subsistent en-
‘ core parmi ces débris, j'étais seul, et je me
‘ promenais lentement à travers ces ruines,
‘ en faisant des réflexions philosophiques sur
‘ la cour du duc Bolcon, lorsque j'entendis
‘ le son toujours intéressant d'une voix de
‘ femme, j'écoutai, et je recueillis ces pa-
‘ roles : Je t'en prie, mon Helmina, chante
‘ moi la romance de Salgar... A ces mots,
‘ une voix mélancolique et délicieuse, une

" voix digne de s'unir à la harpe d'Ossian,
" chanta la romance suivante * :

La bruyère est tranquille, et le souffle des vents
N'agite plus l'ombrage et l'onde,
L'orage a dispersé les nuages errans,
On n'entend plus, au loin, que le bruit des torrens ;
Vous, enfans du silence et de la nuit profonde,
Des tombeaux tristes habitans,
Levez-vous, écoutez mes chants,
De fantômes légers, peuplez l'air et le monde.

Je veux pleurer les morts !....Oh ! puissent mes accens
Pénétrer au sein de la terre !
Puissent-ils des tombeaux, par leurs charmes puissans,
Suspendre au moins l'horreur et le calme effrayans !
Redoutable Salgar, ombre sanglante et fière,
A ma voix, sors de la poussière :
Sous les traits les plus imposans
Si tu veux te montrer, prends ta forme première.

Paraîs pour m'inspirer, viens sous ces noirs cyprès,
Et que ta lance étincelante
Comme l'éclair, brillant par de rapides traits,
Rompe l'obscurité de ces vastes forêts ;
Remplis mon cœur ému de douleur, d'épouvante ;
Je vais parler de ton amante,
De son amour, de ses regrets ;
J'imiterai les sons de sa voix gémissante.

Plus

* Cette romance est une imitation de *Colma*. Voy. *les poésies d'Ossian*.

Plus pure que les eaux du fleuve de Lota,
Semblable à la biche craintive,
Au milieu de la nuit, la timide Colma,
Sur la roche d'Almor, en tremblant s'arrêta,
Prêtant, au moindre bruit, une oreille attentive;
Mais élevant sa voix plaintive,
Enfin sa douleur éclata,
Et du profond Strumor fit retentir la rive.

O Salgar! mon héros, mon ami, mon amant!
Guerrier indomptable et fidèle,
De te rendre en ce lieu tu m'as fait le serment,
Voici la roche, l'arbre, et voici le torrent,
Et tu ne paraîs point!...je frémis, je chancèle!...'
Viens finir ma peine mortelle;
O Salgar! viens, Colma t'attend...
L'écho seul me répond, ma voix en vain l'appelle...

Je suis là, cher Salgar, et voici le rocher
Couvert de mousse et de verdure,
Peut-être, un ennemi t'empêche d'approcher,
Conte-lui nos amours, tu sauras le toucher!...
Eh quoi! n'entends-tu pas le torrent qui murmure
Et l'écho de la grotte obscure?
Viens, tout t'invite à me chercher,
Et mes cris douloureux, et toute la nature!

Un prodige, sans doute, a retardé le jour,
Viens, accours, tu le peux encore,
Le voile de la nuit, suspendu par l'Amour,
Cachera notre asile et ton heureux retour...
Vain espoir !...c'en est fait, hélas ! je vois l'aurore,
Déjà, l'horizon se colore,
La lune a terminé son tour,
De l'oiseau matinal, j'entends la voix sonore...

Zéphyr parfume l'air en caressant les fleurs ;
Quand la nature se ranime,
Je me sens défaillir, je succombe, je meurs !
Et mes yeux obscurcis se remplissent de pleurs !...
De sa valeur, hélas ! Salgar est la victime.
Douter de lui serait un crime,
Affranchis-moi de mes douleurs,
O mort ! entr'ouvre-moi ton éternel abyme !

Il n'a pu m'oublier, je connaissais son cœur ;
Pour la gloire et pour son amante,
Ce cœur si généreux eut une égale ardeur,
Amant tendre et constant, magnanime vainqueur !...
Longue et perfide nuit qui trompas mon attente,
Sur ton aile sombre et tremblante,
Tu viens d'emporter mon bonheur...
Je meurs !...du moins ce soir cache mon ombre errante.

" Quoique je n'aie pas ton goût pour " les poésies monotones d'Ossian, j'écoutais, " avec saisissement, cette voix si jeune, et si " touchante ;

" touchante ; rien ne donne l'idée d'un joli
" visage comme un son de voix charmant.
" Je brûlais de voir celle qui exprimait si bien
" la tendresse et la douleur ! J'avance précipi-
" tamment ; mais à peine ai-je fait dix pas,
" que je m'arrête et je reste immobile . . . Je
" vois Helmina . . . Elle était assise sur les
" débris d'une arcade renversée. Sa présence,
" sa figure donnait à ce lieu pittoresque, un
" charme que j'y retrouve encore, car je la
" vois toujours au milieu de ces ruines . . . .
" Te la dépeindrai-je ? oui, sans doute, mais,
" avec le temps ; mon ami, désormais, je ne
" t'entretiendrai que d'Helmina ; j'ai tout
" oublié, Berlin, mes erreurs, la folle dissipa-
" tion que j'appelais des *plaisirs* ; en voyant
" Helmina ; j'ai dit comme Hamlet :"

Yes, from the table of my memory
I'll wipe away all trivial fond records, &c.*

" Mais, aujourd'hui, je ne te parlerai que
" de ses yeux. Les yeux d'Helmina ! . . . un
" seul homme sur la terre pourra s'applaudir

 " d'avoir

* Oui, je veux effacer de ma mémoire tous les souvenirs vulgaires que j'ai chéris jusqu'ici.

" d'avoir rencontré leurs regards ; malheur à
" tous les autres ! malheur à moi peut-être !
" .... La nature a placé dans ces yeux en-
" chanteurs, l'empreinte touchante de tout
" ce que le ciel nous a prescrit d'aimer, ou de
" croire, ou de suivre ; l'athée se convertirait
" en fixant les yeux d'Helmina ; il y verrait
" une âme animée d'un feu céleste : il y ver-
" rait la vertu, et son expression sublime le
" forcerait à l'adorer. Ces grands yeux d'un
" bleu foncé, voilés par de longues paupières
" noires, ont un regard, à la fois serein, doux et
" pénétrant, le calme de l'innocence en tempère
" la profonde sensibilité : non, la passion n'em-
" bellirait point ce regard, elle en affaiblirait
" l'angélique pureté.... Vouloir qu'elle partage
" ce qu'elle inspire... ah ! je n'aurai jamais cette
" orgueilleuse folie. Mais, l'aimer ; mais, lui
" consacrer, avec son aveu, tous les instans de
" mon existence, voilà mes vœux et mes des-
" seins. Elle n'a que seize ans, fille unique,
" elle est héritière d'une fortune assez consi-
" dérable, et la tendresse passionnée de ses
" parens la laisse maîtresse absolue de son
" choix. Cependant, j'entrevois déjà que pour
" obtenir Helmina, c'est à sa mère qu'il fau-

" dra

" dra convenir. Helmina, non-seulement,
" consultera sa mère, mais ne se décidera que
" d'après ses conseils. Ah ! Nelson, j'ai con-
" tre moi les folies de ma première jeunesse,
" j'ai été joueur, on le sait.... La mère d'Hel-
" mina a le droit d'être sévère et difficile, elle
" le sera ; elle m'accueille froidement...Je ne
" me presserai point de parler, Helmina est si
" jeune ! je l'instruirai de tout. Oh ! que
" deviendrai-je, Nelson, si je suis rejeté....
" Cette mère imposante, sentimentale et silen-
" cieuse, m'inquiète. Helmina l'adore....
" D'ailleurs, mes rivaux *Silésiens* me donnent
" peu d'ombrage ; je suis certain que le cœur
" d'Helmina est parfaitement libre, ce cœur
" innocent n'a jamais connu d'autre émotion
" que celles que peuvent causer la douce pitié
" et la tendresse filiale... Adieu, mon ami,
" réponds-moi, ne me sermone plus ; excepté
" sur le sentiment qui m'occupe, j'ai pris, de-
" puis six semaines, autant de raison que
" d'amour."

Cette lettre fit une impression extraordinaire sur l'imagination et sur le cœur de Nelson. Que Walsain est heureux ! dit-il en soupirant ; il a trouvé un objet digne d'être pas-

sionnément aimé.... Il ne mourra point sans avoir joui de toute sa sensibilité . . . Cette réflexion excita dans l'âme de Nelson, un mouvement de jalousie d'autant plus pénible, qu'un ami en était l'objet. Il relut ce passage de la lettre de Walsain : *Helmina !...ce nom seul n'a-t-il pas du charme ? pourrait-on le prononcer sans émotion ?* . . . et Nelson fixait les yeux sur ce dangereux nom d'*Helmina* ; après l'avoir longtemps contemplé, il l'articula tout haut, et en effet, il éprouva une sensation singulière . . . Il fut plus rêveur qu'à l'ordinaire, durant tout le reste du jour. Il pensa, plusieurs fois, qu'Helmina devait être une personne accomplie, puisqu'elle inspirait une passion si violente à l'homme du monde le moins romanesque et le plus léger. Avant de se coucher, il écrivit à Walsain. Il ne lui parla que d'Helmina, et il le pria de lui envoyer la musique de la romance de Salgar. Nelson aimait passionnément les poésies d'Ossian ; avant de s'endormir, il relut l'épisode intéressant de *Colma*, et il en fut plus touché que jamais. Il s'endormit tard, et à peine le sommeil eut-il fermé ses yeux qu'un songe lui représenta l'objet qui, pendant toute la journée, avait occupé son imagi-

imagination. Il vit une jeune personne qu'un long voile, à moitié transparent, couvrait de la tête aux pieds ; cette draperie légère, en cachant son visage, laissait entrevoir la forme d'une taille ravissante. Nelson se trouble, une voix qui semble partir du fond de son cœur, lui dit : *c'est Helmina*...Mais, au même moment, cette figure charmante et mystérieuse prit la fuite, en faisant signe de la main, à Nelson, de s'éloigner. Nelson n'eut pas le courage d'obéir, il suivit lentement Helmina ; il la vit entrer, avec effroi, dans une région obscure ; Helmina s'enfonça dans l'épaisseur d'une ombre ténébreuse. Nelson l'appela vainement, elle ne répondit point, mais il entendit gémir...et bientôt, elle se perdit, et disparut à sa vue, au milieu des ténèbres qui l'environnaient...Nelson se sentit défaillir, une sueur froide inondait son visage, il se réveilla... Quand le cœur est ému, une imagination vive se frappe aisément : ce songe se grava dans la mémoire de Nelson, et cette figure voilée, appelée *Helmina*, s'unit à jamais à ce souvenir, et devint pour lui le sujet d'une vague et dangereuse rêverie.

Six semaines après, Walsain lui manda que la célèbre Angélique Kauffman étant à Dresde, la mère d'Helmina venait de lui envoyer un grand portrait de sa fille, médiocrement peint, mais très-ressemblant, afin qu'Angélique le copiât, et en fit un beau tableau. Cette nouvelle parut à Nelson un grand événement : il éprouvait une si vive curiosité de connaître ce visage, que son imagination ne lui représentait que voilé, qu'il se rendit, sur-le-champ, chez Angélique Kauffman qu'il connaissait, et qui ne fit nulle difficulté de lui montrer le portrait d'Helmina. A cette vue, Nelson immobile, resta près d'un quart d'heure en contemplation, sans proférer une seule parole. Angélique lui dit qu'elle n'avait jamais vu de figure aussi charmante, aussi expressive, et que son intention était de la représenter sous les traits de la *mélancolie*. Nelson ne répondit rien ; il sentait vivement, mais il ne pensait point, toutes ses idées étaient confuses... Surpris, interdit, et surtout ému, il admirait en silence.

Nelson retourna plus d'une fois chez Angélique. Il s'asseyait, et la regardait travailler,

er, pendant des heures entières, au tableau l'Helmina. Ensuite, il rentrait chez lui, et l chantait, en s'accompagnant sur le piano, la omance de Salgar. . . Lorsque le portrait l'Helmina fut envoyé en Silésie, avec l'original, Nelson éprouva un sentiment pénible qui ressemblait au chagrin que cause le départ d'un objet aimé. Ce fut alors qu'il commença à réfléchir sur l'espèce de folie qui le dominait ; il se l'avoua, non pour s'en guérir, mais pour s'en occuper davantage. Cet égarement plut à son imagination mélancolique et romanesque, il ne le regarda point comme une passion véritable, et il pensa qu'il pouvait se livrer, sans crime et sans danger, à une idée qui ne serait jamais pour lui qu'un sujet de rêverie. Avant d'avoir entendu parler d'Helmina, se disait-il, n'avais-je pas mille fois imaginé qu'il existait certainement sur la terre, une femme que j'aurais passionnément aimée, si le sort me l'eût fait rencontrer. Je la voyais belle, sensible, naïve et pure, avec une physionomie céleste, une voix touchante. . . Eh bien, je sais que cet être inconnu que j'adorais, s'appelle Helmina, je puis me représenter sa figure et les lieux qu'elle habite. D'ailleurs,

rien

rien n'est changé dans ma situation ; sans projets, sans espérance, je nourrirai, non l'amour qui ne peut naître sur des rapports si vagues, mais des regrets que j'ai depuis long-temps, des regrets ineffaçables, et maintenant moins chimériques et mieux fondés. Depuis que je suis engagé par un lien indissoluble, j'ai souvent craint de rencontrer celle que je ne pouvais plus chercher, mais vers laquelle tout mon cœur s'élançait en secret ; mon imagination errante est enfin fixée sur un objet réel ; je ne tressaillerai plus en voyant une belle femme pour la première fois... C'est parmi les montagnes et les rochers de la Silésie que ma pensée se portera, vaguement encore, mais avec constance...

En effet, Nelson s'entoura de tout ce qui pouvait entretenir une idée que sa raison aurait dû repousser. Il avait orné son cabinet de toutes les vues des environs de Warmbrunn et de la riche ville d'Hirchberg, à deux lieues de Warmbrunn. Il fit peindre sur le sommet du mont Kinast, une jeune personne, assise sur les débris d'une arcade renversée. On ne la voyait qu'en perspective, mais un charmant profil grec lui représentait Helmina si parfaitement

ment gravée dans son souvenir. Au milieu de tous ces paysages, il avait placé, dans un superbe cadre, orné de tous les attributs de l'Amour, un tableau représentant une figure voilée de la *Mélancolie*, assise sur un rocher, au bord d'une mer orageuse. Elle avait à ses pieds l'ancre brisée d'un vaisseau, et elle pressait contre son sein, une colombe blessée... Nelson passait, chaque jour, dans ce cabinet, des heures entières ; sa tête s'exaltait à tel point, qu'il ne pouvait plus recevoir de lettres de Walsain, sans éprouver une émotion visible, et ce trouble augmenta, lorsque Walsain lui annonça qu'il était décidé à déclarer ses sentimens, et à demander la main d'Helmina. Nelson attendit, avec autant d'agitation que d'impatience, la lettre qui devait l'instruire du résultat de cette démarche, et quinze jours après, il apprit que madame B***, la mère d'Helmina, venait de déclarer formellement qu'elle ne donnerait jamais sa fille à l'homme qui avait la réputation d'être un joueur. Cette nouvelle causa à Nelson, un mouvement de joie qu'il se reprocha vivement, et qui lui fit connaître combien les sentimens les plus secrets que la raison réprouve, peuvent

altérer

altérer la bonté et la générosité de l'âme, alor même qu'ils semblent n'avoir aucune influenc sur notre conduite. Quel est l'homme qu restera vertueux, s'il se laisse dominer par so imagination ? La perfection de notre conduit vient de la pureté, de la sagesse de nos pensée habituelles. Qu'elle est profonde, qu'elle es prévoyante, la morale sévère qui nous dit : que nous arrêter avec *réflexion et complaisanc* à des idées ou à des désirs condamnables, es aussi criminel que de commettre une mauvais action. Cette faiblesse dispose à toutes le autres. Nous pensons beaucoup plus que nou ne parlons, et nos discours ne sont jamais l'expression fidèle, ou du moins exacte de no sentimens. Notre véritable existence spirituelle, celle qui nous distingue des animaux, est toute intérieure, c'est un mystère impénétrable aux hommes. Dans le silence, nous ne communiquons plus qu'avec Dieu, nous sommes seuls, alors, avec la divinité. Ne profanons point une faculté si noble et si sublime ; nous serions plus excusables de ne point peser nos paroles que de ne point veiller sur nos pensées. Quand nous agissons extérieurement, la nécessité, l'usage, et le respect

humain,

main, nous entraînent et nous déterminent; xercice réel de notre âme n'est que dans nos ojets, dans nos vœux secrets, dans les pen- es intimes qui n'ont jamais été confiées, et ns ces longues rêveries où l'imagination prend n essor si rapide. Nelson s'abandonnait, ns remords, à un égarement dont la singu- rité même était un attrait de plus pour lui. l fut plusieurs mois sans recevoir de nouvelles le Walsain ; enfin, une lettre lui apprit que Walsain avait été malade, et que la mère d'Helmina venait de mourir. Cet événement ranimait les espérances de Walsain, il était sûr d'obtenir le consentement de M. B***, et il se flattait, qu'avec le temps, Helmina serait touchée de sa constance et de son amour. Il s'abusait ; Helmina, inconsolable de la perte d'une mère adorée, crut devoir à sa mémoire de ne jamais épouser l'homme dont elle avait rejeté l'alliance. L'amour ne combattait point cette résolution, rien ne put la faire changer. Le malheureux Walsain, plus amoureux que jamais, perdit enfin tout espoir ; il écrivit à Nelson, que, voulant se guérir d'une passion malheureuse, il était décidé à quitter, sans retour, la Silésie, aussitôt qu'il aurait trouvé l'oc-

casion de vendre avantageusement la maison e la petite terre qu'il possédait dans cette pro vince. A cette époque, Nelson éprouva u chagrin qui suspendit dans son cœur tout autr sentiment ; son père mourut. Nelson, acca blé de douleur, voulut, du moins, par cett perte acquérir l'indépendance ; il quitta l négoce, sans réfléchir qu'il n'est permis à vingt-six ans, ni de se reposer, ni de reste oisif. Nul lien ne le retenant plus à Dresde il annonça publiquement le désir de quitter u séjour où tout lui retraçait le douloureux sou venir d'une perte irréparable. Une arrière pensée se mêlait à ce projet, le faible Nelson ne la repoussait point ; mais pour s'épargner la peine de la combattre, ou pour mieux dire la honte d'y céder, loin de s'y arrêter, il em ployait tous ses soins à se la déguiser. Depuis la mort de son père, il n'allait plus s'enfermer dans son cabinet, Helmina n'était plus l'objet de ses rêveries *préméditées*.

Il voulait vainement se persuader qu'Hel mina n'entrait pour rien dans ses nouveaux projets : on peut refuser d'écouter la voix de la raison, mais on ne trompe point sa con science.

Cependant,

Cependant, Walsain qui lui écrivait sans cesse, se plaignait toujours, avec amertume, de ne pouvoir vendre sa terre de Silésie ; tout-à-coup, Nelson lui manda qu'il l'achetait..... Il reçut, en rougissant, les remercîmens de Walsain qui, pénétré d'un procédé qu'il regardait comme la preuve touchante d'une généreuse amitié, lui montrait la plus vive reconnaissance.

Nelson eut beau se répéter qu'il n'avait jamais aimé la Saxe, que la tranquillité et la solitude convenaient seules à son caractère, et que l'amitié lui prescrivait de rendre à Walsain un service d'où dépendait le repos de sa vie, une inquiétude, une agitation qu'il n'avait jamais éprouvée, l'avertissait, malgré lui, de sa folie, et semblait lui annoncer les suites funestes qu'elle devait avoir.

C'est le remords causé par les passions criminelles, et le doux espoir inspiré par la vertu, qui ont fait croire aux pressentimens. La voix de la conscience prononce, en effet, d'infaillibles oracles, et la providence justifie toujours ses salutaires inspirations. Nelson s'occupait, avec un trouble inexprimable, des préparatifs de son départ pour la Silésie. Cette

résolution, si étrange par son véritable motif n'étonna ni sa femme ni ses parens ; son amitié pour Walsain rendait fort simple l'achat de la terre en Silésie ; d'ailleurs, Nelson n'avait annoncé qu'une absence d'un an ; il se plaignait de sa santé, les médecins, qui conseillent toujours les eaux qu'on leur indique, prétendirent que celles de Warmbrunn lui feraient du bien ; l'indifférente Ursule, certaine d'avoir en Silésie, ainsi qu'en Saxe, un ménage à conduire, quitta Dresde sans chagrin et sans plaisir ; Nelson partit au mois de Mai, il portait encore le deuil de son père à cette époque, il était marié depuis cinq ans.

Walsain n'était plus en Silésie, il avait abandonné, sans retour, sa patrie pour s'établir et se fixer en France. Nelson, durant tout le voyage, fut agité, préoccupé, taciturne ; il était nuit lorsqu'il entra dans Warmbrunn ; il dormit peu et se leva avec le jour, et sa première pensée fut d'aller visiter le Mont Kinast : il en approcha avec l'émotion que pourraient inspirer les souvenirs les plus intéressans ; il ne chercha, sur le sommet de la montagne, que l'*arcade renversée* ; il tressaillit en l'apercevant, il s'arrêta là : sa brûlante imagination

imagination lui représentait la touchante Helmina, il la voyait, il l'entendait chanter la romance de Salgar....Tourmenté par des pensées douloureuses et par des regrets superflus, il s'oublia long-temps parmi ces ruines, il ne s'en arracha qu'avec effort, en formant le projet d'y revenir chaque matin à la même heure. De retour chez lui, il parcourut sa nouvelle habitation, il trouva partout des traces de la passion de Walsain pour Helmina, surtout dans une partie reculée du jardin dont presque tous les arbres portaient le chiffre ou le nom d'Helmina. Une jolie fabrique toute neuve, représentant le temple de l'*Espérance*, était remplie de peintures allégoriques et de vers passionnés. Ces bosquets, où tout parlait de l'amour et d'Helmina, parurent à Nelson un séjour enchanté ; il se promit de faire entourer cette petite enceinte d'une haute palissade et de se former là un jardin particulier. En attendant, il couvrit de mousse les chiffres d'Helmina, et il donna des ordres pour que l'on mît au pied de chacun de ces arbres, des siéges de verdure.

M. B***, le père d'Helmina, habitait Hirchberg durant l'hiver, et il avait une mai-

son de campagne à une demi-lieue de Warmbrunn, dans laquelle il passait toute la belle saison. Cette maison, située à cinq cents pas d'une cascade célèbre, était entourée de rochers et de bois. Nelson apprit qu'Helmina, encore en deuil de sa mère, et toujours inconsolable, vivait dans la plus profonde solitude. Tout le monde vantait, avec enthousiasme, sa beauté, son esprit, ses talens ; cependant, les hommes se plaignaient de sa fierté, de son humeur sauvage ; les femmes l'accusaient d'avoir le désir de se singulariser, et trouvaient, dans sa conduite et dans ses regrets sur la mort de sa mère, une grande affectation de sensibilité, car dans tous les pays, les jugemens des âmes communes sont les mêmes. Il est vrai qu'Helmina faisait une chose qui pouvait faire soupçonner sa douleur d'un peu d'ostentation, par les gens qui jugent d'une manière absolue, sans songer que la différence de caractère, et surtout d'âge, en établit souvent une infinie dans des actions semblables. On savait qu'Helmina allait tous les matins, au point du jour, porter une offrande de fleurs sur le tombeau de sa mère ; une douleur qui se manifeste par des scènes de ce genre, peut, en général, être

suspecte ;

suspecte; mais Helmina, élevée loin du monde, avait à peine dix-huit ans; à cet âge, les idées romanesques les plus usées paraissent communément des inspirations sublimes de sentiment. D'ailleurs, on ignorait que madame B***, en mourant, lui avait recommandé de cultiver un petit parterre dans lequel Helmina, depuis son enfance, avait pris, durant la belle saison, toutes les leçons données par sa mère; cette circonstance qui devait attacher Helmina à ce jardin, lui inspira l'idée d'en consacrer toutes les fleurs à la mémoire de cette mère chérie. Nelson apprit ce détail d'uneamie d'Helmina, qui habitait un beau château voisin de la maison de M. B***. Tous ces récits achevèrent d'enflammer l'imagination de Nelson; il brûlait du désir de voir Helmina; il était difficile de la rencontrer, elle n'allait jamais aux assemblées de Warmbrunn, si brillantes durant la saison des eaux; elle évitait les promenades publiques; il aurait pu la voir chez madame Sulmer son amie, mais il craignait les témoins. Je ne veux, se disait-il, que l'entrevoir une seule fois, afin de conserver, à jamais, au fond de mon cœur,

sa véritable image ; ensuite, je la fuirai toujours ! . . . .

Un matin, Nelson, levé avant l'aurore, se trouva, aux premiers rayons du jour, sur la route qui conduisait à la sépulture de madame B***; au bout d'une demi-heure d'une marche précipitée, il aperçoit le cimetière, il s'arrête afin de respirer un moment ; ses yeux se fixèrent, avec attendrissement, sur la pointe d'un obélisque de marbre blanc qui s'élevait au milieu du cimetière ; c'était là que reposaient les cendres de madame B***. Nelson approche doucement, avec précaution ; il voit, par-dessus la haie d'épines du cimetière, un vieux domestique qui lui tournait le dos, et qui était assis au pied d'une croix. L'obélisque, placé à cent pas de là, était à moitié caché par un grand cyprès ; cependant, Nelson découvre les pans flottans d'une robe noire et d'un voile de crêpe . . . . . Nelson s'avance, et bientôt s'arrête encore ; son cœur, ému, palpite et se resserre . . . . l'heure, le lieu, le silence, cet objet invisible qui, depuis si long-temps, occupe son imagination, et qui n'est plus séparé de lui que par une tombe, tout l'étonne,

le

le frappe et l'attendrit....un noir pressentiment, et des idées religieuses, rappellent tout-à-coup sa raison égarée, il frémit en songeant à l'influence que peut avoir sur sa destinée la démarche qu'il médite.... va-t-il profaner cet asile de la mort, où la piété filiale se recueille ? Il n'est encore qu'un insensé séduit par un rêve, par une illusion que la réflexion peut dissiper, mais quelques pas de plus, et, sa dangereuse chimère sera réalisée, et sans doute alors, à l'exaltation de la tête se joindra le délire funeste et coupable d'une passion sans espoir ! Oui, dit-il, ne bravons point un tel danger, sachons honorer ce qu'il y a de plus respectable sur la terre, la douleur, l'innocence et la vertu... sacrifions une ardente curiosité ; ..... éloignons-nous ; l'hommage que je lui dois, hélas ! c'est de la fuir... Cependant, il restait immobile, et ses yeux se remplissaient de larmes ; cet attendrissement amollit son courage....dans ce moment, un vent frais s'élevant, agita doucement les branches du cyprès, le voile de crêpe noir se détache, un bras s'étend, une main d'albâtre saisit l'écharpe que le vent emportait ; à cette vue, Nelson oublie ses résolutions et ses scrupules, il se pré-

cipite du côté de la barrière entr'ouverte du cimetière, il entre, il s'élance vers l'obélisque, et se trouve en face d'Helmina, il chancèle et s'appuie sur le tronc du cyprès !... Ils se voient enfin, ces deux êtres que la nature semblait avoir formés l'un pour l'autre, et que le sort sépare ! ... Tous les deux tressaillent et pâlissent en se regardant. Helmina était à genoux devant le tombeau ; mais fixée dans cette attitude par un saisissement inexprimable, elle ne songeait point à se relever. C'était pour elle une apparition céleste, que celle de ce jeune homme dont le visage, si doux et si beau, avait une expression si frappante, et qui, portant, comme elle, un vêtement de deuil, paraissait tout-à-coup sortir de la tombe qu'elle ornait de fleurs ! elle crut voir le Génie de la Douleur et de la Sensibilité ! elle n'eut point la pensée de fuir ; cet objet touchant, quoique nouveau, n'avait rien qui lui fût étranger ; elle contemplait avec saisissement, cette physionomie intéressante, ces yeux baignés de larmes, où se peignaient la tendresse et la plus profonde mélancolie ; elle reconnaissait, en l'examinant, tous les mouvemens de son cœur, et sa vive et douce émotion : ainsi que moi,

se disait-elle, il a souffert, il a pleuré, un regret déchirant flétrit sa jeunesse et consume sa vie !.... Cette pensée accrut encore son attendrissement ; elle leva les yeux au ciel ; ensuite, elle les reporta sur Nelson, avec un regard pathétique qui semblait lui dire : nous sommes malheureux tous les deux, et je vous plains aussi... Nelson, hors de lui, fond en larmes, en joignant fortement les mains ; il paraît faire un serment ; mais presqu'aussitôt, il se retourne avec impétuosité, et s'éloigne précipitamment. Infortuné !... maintenant tu fuis en vain, il n'est plus temps pour ton repos ! .... Il marchait au hasard, d'un air égaré, et avec une vîtesse qui ne lui permettait ni de réfléchir, ni même de penser. Il ne gémissait point, un désespoir concentré oppressait son cœur, et lui ôtait la force et le besoin de se plaindre. Au bout d'une heure d'une course rapide, il se trouve dans le lieu le plus sauvage, dans une espèce d'enceinte formée par des rochers nus et blanchâtres, d'une élévation prodigieuse ; de profondes excavations creusées par la nature, offrent, parmi ces roches imposantes, le singulier aspect de plusieurs grottes naturelles rassemblées dans

un petit espace. La verdure n'a jamais paré cette terre frappée de stérilité, qui ne produit qu'une mousse flétrie par le soleil, et quelques arbustes desséchés dès leur naissance ; les rocs amoncelés, et l'enfoncement obscur des cavernes, ne présentent à l'œil surpris que des masses éclatantes de lumières coupées par des ombres épaisses et tranchantes ; on croirait que la nature n'a formé cette effrayante solitude, que pour être le dernier asile de l'infortune et du désespoir ; il semble que les échos de ces antres ténébreux n'ont jamais dû répéter que des gémissemens ou les cris lugubres des oiseaux de la nuit... Nelson tombe sur une pierre ; en s'arrêtant et se reposant, il frémit, il s'effraye, d'avance, du souvenir et des pensées qui vont l'assaillir.... Eh bien, dit-il, au lieu de cette peine vague que j'éprouvais, et dont le peu de fondement me faisait rougir, j'en ai donc une déterminée, éternelle, que ma raison peut approuver !...mon âme, faite pour la douleur, l'attendait !...j'en jouis !...Helmina ! ô combien ces récits, ce portrait, qui m'enflammèrent, me donnaient une imparfaite idée de ce que j'ai vu !... quel pinceau pourrait peindre son regard et sa physionomie !... ses

yeux

yeux ont rencontré les miens, ils m'ont parlé, ils m'ont répondu; ses larmes ont coulé avec les miennes, nos âmes, réunies un moment, ont éprouvé le même sentiment.... elle a pâli, elle était tremblante!... et je ne la reverrai plus! et ma vie entière s'écoulera sans reproduire pour moi cet instant de bonheur et de ravissement!....Frappé de cette idée, Nelson resta quelques minutes immobile, une douleur aiguë, dominante, suspendait en lui toute autre pensée; il ne pouvait que se répéter, avec un affreux serrement de cœur: *je ne la verrai plus!*... ensuite, jetant les yeux sur les objets qui l'entouraient: ce lieu, dit-il, semble fait pour moi, j'y reviendrai souvent!...

Tandis que Nelson, consumé par la passion la plus violente, se livrait à des regrets superflus, Helmina pensait à lui avec un charme nouveau pour elle; une funeste méprise l'empêcha de combattre ce sentiment naissant, qu'elle aurait pu vaincre alors si facilement. Elle éprouvait une vive curiosité de savoir quel était ce jeune homme dont elle ignorait le nom, et dont elle connaissait si bien le cœur. Ce jour même, madame Sulmer lui parla, avec beaucoup d'éloges, d'un

jeune

jeune Anglais nouvellement arrrivé aux eaux, pour rétablir une santé détruite par un violent chagrin, celui d'avoir perdu une femme qu'il adorait. Est-il encore en deuil ? demanda Helmina avec émotion. — Oui, répondit madame Sulmer. — Sa figure est-elle intéressante ? — Il est beau comme un ange. Mais vous en avez pu juger ce matin . . . — Comment ? — Je sais qu'il a dit à plusieurs personnes qu'il vous avait vue, au point du jour, dans le cimetière . . . Il est vrai, reprit Helmina, en rougissant (ne doutant point que cet étranger ne fût Nelson) ; comment s'appelle-t-il ? — M. Freemore. A ces mots, Helmina, attendrie, atachant à ce nom la figure de Nelson, et le souvenir de la scène du matin, se félicita, en secret, d'avoir si promptement découvert ce qu'elle désirait savoir. Cet étranger, sensible et malheureux, l'occupa tout le reste du jour ; l'idée qu'il avait passionnément aimé, acheva d'exalter son imagination. Les hommes, en amour, préfèrent un cœur tout neuf ; les femmes, au contraire, s'atachent plus naturellement à celui qui a déjà éprouvé une passion véritable ; elles recueillent, avec joie, la preuve d'une grande sensibilité ;

bilité ; elles y trouvent, pour elles-mêmes, une espèce de sûreté dont les hommes n'ont pas besoin, et qu'ils ne cherchent point.

M. Freemore, en effet, en se promenant, le matin, autour du cimetière, avait vu de loin Helmina, sans en être aperçu ; mais dans la crainte de la troubler et de lui déplaire, il s'était aussitôt éloigné d'elle, quelques minutes avant l'arrivée de Nelson.

Le lendemain matin, Nelson se disposait à sortir pour aller rêver dans l'enceinte de rochers qui devait être, désormais, le but de ses promenades solitaires, mais il fut retenu chez lui par une visite inattendue. Un ami de Walsain, qu'il n'avait point encore vu, venait lui apporter un paquet cacheté, que Walsain l'avait chargé de lui remettre. Aussitôt que Nelson fut seul, il ouvrit ce paquet ; il y trouva une lettre et un livre relié. La lettre était de Walsain, et conçue dans ces termes :

" Je vais, mon ami, te faire un aveu, et
" te confier un dépôt . . . . . Quatre mois
" après la mort de madame B * * *, dans
" le temps où je conservais encore de l'es-
" pérance, j'appris, par madame Sulmer,
" qu'Helmina composait, depuis un mois, un

" nou-

" nouveau *livre de Souvenirs*, uniquement
" consacré à la mémoire de sa mère *. On
" ajouta que cette occupation aggravait sa
" douleur, et que sa santé se ressentait d'un
" chagrin si profond, qu'elle se plaisait à
" nourrir de tant de manières. Je ne voyais
" plus Helmina, devenue inaccessible à tout
" le monde, excepté à la seule madame Sul-
" mer ; cependant, son père me recevait
" toujours, j'allais souvent chez lui, et, péné-
" trant un jour dans un petit cabinet qui
" communique à l'appartement des a fille, j'y
" trouvai, sur une table, le livre de Souvenirs
" d'Helmina ; je m'en emparai, et je sortis
" précipitamment, sans être aperçu. Helmina
" fit d'inutiles perquisitions sur son livre, je
" ne pus me résoudre à le restituer, et par un
" bonheur singulier, personne n'imagina que
" je l'eusse dérobé. Ce livre auquel Helmina
" travailla pendant cinq semaines, contient
" des dessins et des peintures de son ouvrage,

" et

* J'ai fait connaître il y a cinq ou six ans, dans quelques-uns de mes ouvrages, cette invention sentimentale des dames Allemandes, et presque toutes les jeunes Françaises, aujourd'hui, ont des *livres de Souvenirs*.

" et vingt-deux pages et demie écrites de sa " main ; vingt-deux pages de pensées ver- " tueuses et touchantes, échappées du cœur " d'Helmina ! quel trésor ! ....Ne me reproche " point ce vol, j'en fus si cruellement puni ! " il augmenta mon amour, et m'ôta l'espé- " rance.....

" Je pars, je fuis pour me guérir, s'il est " possible ; je ne veux point emporter ce " livre ; je sais par cœur ce qu'il contient, et " je ne l'oublierai jamais ; cependant, la vue " de cette écriture me tue ! . . . . je dépose en " tes mains ce monument touchant de la piété " filiale ; qu'Helmina ne sache jamais que je " l'ai possédé, mais qu'il lui soit rendu un " jour. Dans ce moment, il renouvellerait " toute sa douleur ; garde-le dix-huit mois ou " deux ans, ensuite, fais-le-lui parvenir, en " lui laissant ignorer quelle est la main qui le " lui rend, car tu ne pourrais te nommer sans " me trahir.

" Nelson, je désire que tu connaisses " l'étendue de mon amour, de mon admiration, " de mes regrets, de ma douleur : lis ce " livre ! ...."

Nelson

Nelson prit, avec saisissement, le livre, ouvrit sa veste, le mit dans son sein, et sortit. Il fut chercher ses rochers, mais en évitant de passer devant le cimetière. Lorsqu'il fut dans le lieu solitaire qu'il aimait, il s'assit sur une pierre ; alors, prenant le livre de Souvenirs, il l'ouvre d'une main tremblante ! .... Helmina avait dessiné, sur la première page, le profil de sa mère ; sur le revers de cette page, on lisait ce qui suit : " Elle n'avait que trente-six " ans ! .... nous ne nous étions jamais quit- " tées ! .... et cette première absence doit " être éternelle ! idée terrible qui confond !.... " Le temps ne pourra qu'augmenter ma douleur: " dans un an, n'aurai-je pas plus besoin d'elle " encore ? il y aura plus long-temps que je " ne l'aurai vue ! .... Elle était si jeune ! je " pouvais espérer de vieillir sous ses yeux, " et de passer en sûreté, près d'elle, les jours " orageux de la jeunesse. Elle me répondait " de l'avenir, elle en était pour moi le garant, " j'existais avec sécurité .... maintenant, tout " m'inquiete ..... elle m'a placée dans la route " de la vertu, j'y veux demeurer ; mais, " n'ayant plus de guide, toute démarche nou-

" velle

" velle me cause un invincible effroi .... non,
" je ne changerai point d'état....Son choix
" seul pouvait assurer mon bonheur et mériter
" ma confiance ; je serais si facile à tromper !
" Eh ! que m'importait ? avec elle, avais-je
" besoin de prudence ? elle était si clair-
" voyante ! J'ai tout perdu, le charme d'une
" tendresse que rien ne peut égaler, ses soins,
" ses conseils ; pour être heureuse et toujours
" digne d'elle, il me suffisait de l'aimer et de
" la croire : aujourd'hui, il me faudrait toutes
" ses vertus !.... Hélas je pleure sur sa tombe,
" mon bonheur, ma tranquillité, ma gloire,
" peut-être.... je ne puis honorer sa mémoire
" que par ma conduite, et une seule impru-
" dence pourrait ternir ma réputation ; et je
" me dirais alors : si elle vivait, elle serait
" désespérée ! j'ai perdu le droit de pleurer sa
" mort ! ces idées sont affreuses !...Déshonorer
" le nom qu'elle m'a laissé, l'éducation qu'elle
" m'a donnée, rendre inutiles ses soins, ses
" travaux, tant de veilles, et toutes les pensées
" de ses beaux jours !.... ah ! plutôt mourir....
" Je trouverai la sagesse dans la reconnaissance
" qui, déjà, m'apprend à me défier de moi-
" même ;....les devoirs de fille ! je les connais,

" je suis sûre de les remplir, et je m'y con-
" sacre. . . . . Dans une profonde solitude, je
" vivrai pour mon père....ce n'est qu'ainsi que
" je pourrai fixer, sans inquiétude, ma destinée,
" devenue si incertaine !...."

Ici, le livre tomba des mains de Nelson. Ame angélique ! s'écria-t-il, hélas ! il ne me manquait que de vous connaître avec ces détails ! . . . .Cette réflexion fit couler ses larmes ; il prit le livre, et continua cette dangereuse lecture ; il s'enivra d'admiration et d'amour ; il relut, deux fois de suite, les 22 pages ; il contempla l'écriture, les dessins, et ne rentra chez lui qu'à l'heure du dîner.

Nelson, comme il l'avait projeté, fit entourer, d'une haute palissade, la partie de son jardin qui contenait tous les monumens de l'amour de Walsain pour Helmina ; il fit abattre le temple de l'*Espérance*, mais il en laissa les ruines sur lesquelles il fit placer les statues de l'Amour et de la Mélancolie.

Trois semaines s'étaient écoulées depuis l'entrevue de Nelson et d'Helmina, lorsque cette dernière fut obligée d'aller, avec son père, passer quelques jours à Hirchberg. Nelson l'évitait avec soin, mais il était informé de

toutes

toutes ses démarches, et il éprouva un désir irrésistible de profiter de son absence pour aller visiter les lieux qu'elle habitait. Il se rendit à sa maison ; un jardinier le conduisit dans le parc ; après l'avoir parcouru, Nelson aperçut un parterre et un petit pavillon entourés d'une grille fermée à clef ; il questionna son conducteur qui lui dit que c'était le jardin particulier d'Helmina, qui avait appartenu à madame B* **, et dans lequel Helmina, durant son enfance et sa première jeunesse, avait passé toutes ses matinées avec sa mère. Nelson voulut entrer dans ce jardin, et après avoir fait beaucoup de difficultés, le jardinier y consentit. Guidé par un amour insensé, Nelson n'entra pas, sans scrupule, dans ce lieu consacré par la tendresse maternelle et par la piété filiale, et dans lequel Helmina n'admettait même pas ses amies : tout y retraçait les idées les plus douces et les plus pures ; l'air embaumé qu'il respirait, était pour lui le parfum délicieux de l'innocence ; et pour un cœur maîtrisé par une passion coupable, toutes les sensations qu'inspire encore la vertu, sont douloureuses ; il ne pouvoit plus admirer sans remords, telle est la pre-

mière punition de nos faiblesses et de nos égaremens. Nelson, parcourant ce jardin, aurait désiré n'avoir pour Helmina qu'un sentiment fraternel ; cependant, plus agité que jamais, il pouvait, à peine, cacher le trouble qu'il éprouvait en marchant sur les traces d'Helmina. . . . Examinant tout, avec autant d'attention que d'intérêt, il remarqua que le parterre n'était rempli que de deux sortes de fleurs, du jasmin et du réséda, et le jardinier lui apprit que madame B * * *, ayant aimé, de préférence, ces deux fleurs, Helmina n'en voulait point cultiver d'autres, et qu'elle en destinait une partie à l'offrande journalière du tombeau. Nelson entra dans le petit cabinet, et le jardinier, connaissant sa curiosité, prévint ses questions : tout est rangé ici, dit-il, comme la veille du jour où madame B * * * tomba malade ; mademoiselle n'a pas permis qu'on y changeât la moindre chose. Voilà sur ces tablettes, les livres qu'elle lisait tout haut, tandis que sa mère brodait. Voilà le grand fauteuil de madame, voilà son métier, l'ouvrage qu'elle n'a pu finir est sous ce voile noir que mademoiselle a posé dessus. Voilà le siége de mademoiselle et sa petite table....

Nel-

Nelson, avec un sentiment de tristesse et de respect, leva doucement le voile funéraire qui couvrait le métier, et il vit une fleur commencée. . . . Hélas ! dit-il, une main, jeune encore, traça la moitié de cette rose ; mais, tout-à-coup, glacée par la mort, elle s'arrêta pour toujours. . . . et l'ouvrage d'une heure ne put être achevé ! Cependant, nous formons, avec confiance, de grands projets pour un avenir éloigné ! . . . . En disant ces paroles, Nelson laissa retomber le voile noir, et se retournant, il ouvrit les livres posés sur la table d'Helmina, c'étaient des Heures et les Nuits d'Young. Helmina, demanda-t-il, vient donc ici souvent ? Oh ! tous les matins, répondit le jardinier ; après avoir été au cimetière, elle se rend ici à l'heure où elle y venait du vivant de madame. — Sait-on ce qu'elle y fait ? — Oui, car dans la crainte qu'elle ne s'y trouvât mal, à force de pleurer, monsieur et nous autres, l'avons écoutée plusieurs fois, dans les commencemens, sans qu'elle l'ait su. — Et que fait-elle ? — Quand monsieur l'écouta, comme il n'entendait rien, il eut peur, il entra, et il la trouva, à genoux, auprès du métier, tenant ses Heures, et disant

ses prières. C'est toujours par là qu'elle commence ; et puis, elle s'assied sur sa chaise, à côté du grand fauteuil vide, et elle lit tout haut, comme si sa mère était là pour l'entendre. . . . A ces mots, Nelson, pénétré, mit ses deux mains sur ses yeux pleins de larmes, et s'arrachant du cabinet, sortons, dit-il, nul mortel, sur la terre, n'est digne d'entrer dans ce sanctuaire de la vertu. . . . Cette nouvelle découverte engagea Nelson à bouleverser son jardin qu'il refit sur le modèle de celui d'Helmina ; il le remplit uniquement de jasmin et de réséda. Il avait aussi un joli pavillon qu'il fit décorer extérieurement, comme celui du jardin d'Helmina, et pour que l'intérieur fût absolument semblable au cabinet, où la sensible et pieuse Helmina passait toutes ses matinées, il eut la folie d'y placer un métier sur lequel était un ouvrage pareil, seulement commencé, et couvert d'un voile noir. . . . Il employa tant d'ouvriers à la fois, que tout ce changement fut fait en moins de huit jours. Il est inutile de dire que, de ce moment, l'entrée de ce jardin fut, sans exception, interdite à tout le monde. La palissade en était haute, Nelson se chargea de le cultiver, et lui

seul en avait la clef. Il n'oublia pas d'y former une petite serre, afin d'avoir, en toute saison, du jasmin et du réséda. Ursule n'était ni soupçonneuse, ni curieuse, et d'ailleurs, très-accoutumée aux singularités de Nelson, elle ne remarqua même pas celle-ci.

Cependant, Helmina revint d'Hirchberg ; celui qu'elle croyait être M. Freemore ne pouvait s'effacer de son souvenir, elle savait que, voulant connaître toute la Silésie, M. Freemore voyageait depuis douze jours, et elle apprit, avec une joie secrète, qu'il était de retour. Mais, comment le rencontrer encore ? il fuyait le monde, ainsi qu'elle, et il n'allait point chez madame Sulmer... Helmina, en arrivant dans la maison de campagne de son père, fut visiter son jardin et son cabinet. Ses gens avaient reçu l'ordre de ne jamais toucher au métier de sa mère, et elle remarqua qu'on avait levé le voile, parce que, dans ce mouvement, la soie passée dans l'aiguille rouillée, piquée encore dans l'étoffe, s'était désenfilée ; d'ailleurs, en regardant, avec attention, elle aperçut, sur l'étoffe brune, une petite tache formée par la poudre tombée des cheveux de Nelson... Elle questionna vivement le jardinier qui s'em-

barrassa, et qui finit par avouer qu'un étranger, jeune, beau, et en deuil, avait obtenu, par ses instances réitérées, la permission d'entrer dans le cabinet, mais en refusant de dire son nom, et en faisant promettre de garder le secret, ce qui s'accordait avec le désir et l'intérêt du jardinier, puisqu'il avait agi contre les défenses de sa maîtresse. Il fut grondé avec une extrême douceur, et questionné, après cet aveu pendant plus d'une heure. C'était pour Helmina un grand événement que cette découverte, il était évident qu'elle avait fait sur le cœur de cet étranger, l'impression qu'il avait produite sur le sien. Toujours convaincue que cet homme mélancolique et sensible, était M. Freemore, elle imagina que, par une délicatesse estimable, il se reprochait d'éprouver si promptement, après la mort d'une femme qu'il avait adorée, un sentiment trop tendre pour une autre.... peut-être, avait-il des enfans, peut-être, s'était-il promis de ne jamais former un nouveau lien... Ces réflexions pouvaient troubler, mais Helmina se répétait : *il est libre :* combien cette pensée est rassurante lorsqu'on se croit aimée !

Le soir, Helmina, suivant sa coutume, fut

fut se promener seule, suivie de Ludovic, son vieux domestique qui avait long-temps servi sa mère. Ses pas se tournèrent naturellement vers la route de *Warmbrunn*. Elle ne cherchait plus les forêts et les lieux écartés, elle pleurait avec moins d'amertume, elle ne méditait plus, elle rêvait délicieusement sur le grand chemin qui conduisait à Warmbrunn... Elle avait déjà fait plus d'une demi-lieue, lorsqu'elle tressaillit en apercevant, sur le bord du chemin, un jeune homme vêtu de noir qui venait de monter à cheval, et qui embrassait une charmante enfant qu'il tenait dans ses bras. C'était Nelson et Coraly... La gouvernante Anglaise de Coraly, était à quelque pas, Nelson, en élevant la voix, l'appela en Anglais pour lui remettre sa fille, en lui ordonnant de la laisser se promener encore une heure dans la prairie voisine de la grande route ; ensuite, il s'éloigna, en mettant son cheval au pas.* Helmina avait entendu parler Nelson, elle

* Presque toutes les jeunes filles Allemandes ont des gouvernantes Anglaises ou Françaises, d'ailleurs, Nelson était fils d'un Anglais.

marchait toujours, mais en chancelant. Nelson, plongé dans une profonde rêverie, et les yeux baissés, s'avançait lentement vers elle, sans la voir. Tout-à-coup, il lève les yeux, et il aperçoit Helmina tremblante, à dix pas de lui... Par un mouvement involontaire, il arrête son cheval, les genoux d'Helmina fléchissent, elle est prête à tomber ; Ludovic se précipite, de son côté, en s'écriant : bon Dieu ! mademoiselle se trouve mal... Helmina rougit, prend le bras de Ludovic, salue Nelson, et continue sa promenade. Au bout d'un moment, Helmina retourne la tête, Nelson fuyait au grand galop, et bientôt, Helmina le perdit de vue... Elle soupire... et un mouvement irrésistible, l'entraîne vers la prairie. Elle y voyait de loin la petite Coraly qui jouait et cueillait des fleurs, sa gouvernante était assise sur une souche d'arbre à deux cents pas d'elle. Coraly, en apercevant Helmina, se rapprocha. Helmina lui tendit les bras, et Coraly vint, en courant, s'y jeter. Avec quelle émotion Helmina pressa contre son sein, cette enfant, belle comme un ange, et dont tous les traits rappelaient ceux de son père. Elle s'assit sur l'herbe, et prit Coraly sur ses

genoux

genoux, afin de considérer son visage tout à son aise ; Coraly parlait de sa promenade et de son bouquet, Helmina la regardait... Coraly, changeant subitement d'entretien, se mit à jouer avec les beaux cheveux d'Helmina ; et lui dit qu'elle voudrait en avoir une boucle. Cette idée émut Helmina ; néanmoins, elle sourit, et elle encouragea tellement ce badinage, que Coraly lui demanda des ciseaux ; Helmina, sans se donner le temps de réfléchir, tire des ciseaux de sa poche, se coupe une boucle de cheveux, et la présente à Coraly ; elle riait en faisant cette action, cependant, sa main était tremblante, et son cœur agité, battait avec violence... Dans ce moment, la gouvernante rapelle Coraly qui dit en s'en allant : *Revenez demain.*

Helmina, rêveuse, inquiete et préoccupée, reprit le chemin de sa maison, non sans regarder plus d'une fois au loin sur la route, dans l'espérance d'apercevoir *un homme à cheval...* Elle pensait à Coraly, le don précipité de la boucle de cheveux lui revenait à l'esprit ; *il me fuit !* se disait-elle, ah ! qu'ai-je fait ? ... Ce repentir lui rappela sa mère ; hélas ! s'écria-t-elle, si elle vivait, je n'aurais pas commis cette imprudence... Cette réflexion lui

arracha

arracha les larmes les plus amères. Elle se promit de ne plus retourner dans la prairie où se rendait Coraly, et même, de ne plus aller sur la route de Warmbrunn. Quel trouble éprouva Nelson, lorsqu'en rentrant chez lui, il apprit tout ce qui s'était passé entre Helmina et Coraly ! . . Il s'empara de la boucle de cheveux, sous prétexte de la faire tresser en bracelet pour Coraly, et cette boucle si précieuse fut aussitôt déposée sous un cristal, dans le cabinet du jardin mystérieux. Avant cet incident, les regards et le trouble d'Helmina n'avaient que trop fait connaître à Nelson que s'il eût été libre, il aurait pu se livrer à l'espoir d'être aimé, le don *indirect* de la boucle de cheveux confirmait ce soupçon. Cette idée qui lui causa, d'abord, la plus vive et la plus douce émotion, lui perça le cœur lorsque la réflexion l'eut rendu à lui-même. Un remords déchirant mit le comble à ses peines, en corrompant tout le charme de ses longues rêveries.

Le lendemain, Ursule reçut l'invitation d'aller passer quelques jours chez madame Sulmer, voisine d'Helmina ; Nelson la laissa partir sans lui, bien décidé à ne point se rapprocher autant de celle qu'il devait fuir. . .

Mais,

Mais, sur le soir, il se dit qu'il ne rencontrerait point Helmina qui ne faisait jamais de visites à madame Sulmer, lorsqu'elle avait des étrangers chez elle ; d'ailleurs, il prit la résolution de ne se promener, durant le jour, que dans le jardin, et rassuré par ce dessein vertueux, il monte à cheval, et se rend chez madame Sulmer, où il n'arriva que tard, au moment où le souper finissait. Entre cette maison et celle d'Helmina, était un grand bois de peupliers, dans lequel se trouvait une fontaine d'eau vive, sortant d'un rocher dont on avait tiré parti pour former une belle pièce d'eau ; à côté de la fontaine, était placé un banc de gazon, adossé contre un massif de chèvrefeuille et de lilas ; ce siége de verdure s'appelait *le banc d'Helmina*, on savait qu'elle venait s'y reposer presque tous les soirs, après souper, jusqu'à minuit.

On se retirait, de bonne heure, chez madame Sulmer ; à dix heures et demie, Nelson fut libre, il faisait un chaud excessif, il descendit dans la cour... s'y promena avec agitation ; son âme entière s'élançait vers le bois de peupliers... Je m'y cacherai, se disait-il, si elle y est, elle ne m'apercevra pas, qu'im-

qu'importe, alors que je sois ici ou plus près d'elle ? . . Cette réflexion le détermine, il sort brusquement de la cour, et vole dans le bois. En y entrant, il marche avec précaution, il s'arrête, il écoute, et n'entend que le murmure de la fontaine, c'est là qu'il veut se fixer... Il avance doucement, le bruit d'une feuille le fait tressaillir, il désire, de si bonne foi, n'être pas aperçu ; s'il l'était, il faudrait fuir. . . Il s'agit d'arriver derrière le massif du banc de verdure ; que ce chemin lui parut long ! Il fait le tour de la pièce d'eau, en se cachant toujours dans l'ombre ; il approche de la fontaine ; enfin, il y touche ! . . il tombe sur l'herbe ; il était fatigué, hors d'haleine, comme s'il eût fait la plus longue course. . . . Après avoir attentivement écouté, il connut que le banc d'Helmina était vide ; alors, tournant de l'autre côté ; il y jeta un coup d'œil, afin de se placer exactement derrière ; il écarte doucement les branches flexibles du lilas ; si elle vient, il ne pourra la voir, mais il sera séparé d'elle par un feuillage moins épais. . . Il fait sonner sa montre, et il compte onze heures un quart. Elle ne viendra pas, dit-il en soupirant ; dans ce moment, il entend marcher..

Alors,

Alors, immobile, la bouche entr'ouverte, il ne respire plus... On avance.... il distingue, avec ravissement, le bruit léger d'une robe de taffetas, c'est elle, c'est Helmina. Elle s'assied sur le banc de gazon, elle parle: Nelson, pour la première fois, entend la douce voix d'Helmina... Ludovic, dit-elle, tenez-vous là-bas, et venez m'avertir dans une heure. Ludovic s'éloigna. Nelson, toujours immobile, et le visage appuyé sur le feuillage, écoute la rêverie d'Helmina, il l'entend.... Helmina soupire, verse des larmes, et Nelson pleure avec elle... Il veut s'unir à elle par tous les sentimens qu'elle éprouve, il se rappelle douloureusement son père, il veut joindre, comme elle, aux peines d'un penchant malheureux, les regrets causés par la piété filiale....

Tandis que tous les êtres indifférens et paisibles, se livrent au repos, Nelson veille avec Helmina... ses remords sont suspendus; si près d'Helmina, le charme céleste de l'innocence l'environne; le battement précipité de son cœur se ralentit, un attendrissement délicieux succède par degrés dans son âme, à l'émotion violente, aux impétueux désirs;

toutes

toutes ses pensées sont pures comme celles qu'il veut pénétrer et qu'il devine ; il ne songe plus au redoutable avenir, il s'attache tout entier à cet instant de bonheur... La nuit est calme, la nature couverte et parée d'un voile mystérieux est silencieuse ; le murmure monotone et mesuré de la fontaine, donne de la vie à la solitude ; c'est l'harmonie vague et touchante de la méditation contemplative et de la douce mélancolie.

Nelson, depuis qu'il avait vu le jardin d'Helmina, portait tous les jours un bouquet de jasmin et de réséda : Helmina sentit ce parfum qu'elle ne pouvait plus confondre avec un autre, et au bout d'un quart d'heure, elle appela Ludovic, pour lui demander si l'on avait mis des pots de ces fleurs auprès de la fontaine. Ludovic répondit qu'il l'ignorait. Regardez-y, reprit Helmina, cherchez derrière les arbustes... A ces mots, Nelson qui était à genoux, se relève précipitamment pour prendre la fuite ; dans ce mouvement, son bouquet s'accroche aux branches, et y reste attaché. Nelson s'échappe en courant. Helmina, effrayée du bruit qu'elle entend, et d'une exclamation de Ludovic, se lève, se retourne

retourne vers la fontaine, et elle voit, à la clarté de la lune, Nelson fuyant au-delà de la pièce d'eau ; son image qui se réfléchissait sur la surface de cette onde tranquille, traversait rapidement un long sillon de lumière, formé par les rayons de la lune ; mais bientôt, Nelson atteignant les peupliers, disparut sous leur ombrage. Ludovic revenant près d'Helmina; un homme était caché là, dit-il, et en se sauvant, il a laissé ces fleurs Donnez, dit Helmina, d'une voix entrecoupée ; elle prend le bouquet, et elle s'aperçoit qu'il est baigné de larmes... Helmina le met dans son sein, et s'appuyant sur le bras de Ludovic, elle reprend aussitôt le chemin de sa maison. Rentrée dans sa chambre, elle tomba dans un fauteuil, et tirant de son sein le bouquet de Nelson, elle le contempla avec un profond attendrissement. Il fut inondé de pleurs, dit-elle, et ces larmes touchantes ont séché sur mon cœur.... Hélas ! poursuivit-elle, ces fleurs que je consacre au deuil, à la douleur, ces fleurs funéraires sont aujourd'hui pour moi, le premier gage de l'amour. Triste présage ! .. il m'aime, je n'en saurais douter, mais il se reproche un sentiment que la perte qu'il déplore a rendu légitime,

time, et qui l'arrache à ses regrets ; et moi, sinon consolée, du moins distraite de ma douleur, comment puis-je sitôt renoncer à mes projets, et disposer de moi-même ? . . et peut-être qu'un obstacle invincible s'oppose à mes vœux secrets. . . . Depuis que j'existe, une insurmontable mélancolie a dû me préparer au malheur, avant de l'entrevoir et de le craindre, je le pressentais. . . Ma mère n'est plus. . . Mon cœur ose faire un choix, celui que j'aime m'évite. . . . Non, le bonheur n'est pas fait pour moi. . . Ah ! sans la sympathie de la tristesse, sans le tourment de l'incertitude, l'amour n'aurait jamais subjugué ma raison, il ne m'a séduite que parce qu'il ressemblait à la douleur. . . Je le vis pleurer, mes larmes coulèrent ; il souffrait aussi, et je l'aimai. Du moins, quelle que soit ma destinée, l'innocence du sentiment que j'éprouve en sera la consolation. Tandis qu'Helmina, croyant Nelson libre, se livrait, néanmoins, à des craintes vagues et confuses, sans connaître l'horreur de son sort, le malheureux Nelson, assis sur le balcon d'une des fenêtres de sa chambre, s'abandonnait aux plus douloureuses réflexions. Helmina l'avait vu, Helmina devait,

vait, enfin, connaître sa passion, ou du moins, la soupçonner... Grand Dieu ! s'écria-t-il, ai-je donc quitté ma patrie, suis-je donc venu ici pour la séduire... pour la déshonorer, et pour la perdre !... et je me reposais sur la pureté de mes intentions ! En nourrissant un semblable penchant, on est déjà coupable, et qui sait jusqu'où peut conduire cette première erreur ! ... Je vins ici, décidé à ne la voir qu'une seule fois, mais à son insçu, et je m'offris à ses regards avec toute la séduction de la douleur et de la sensibilité... et j'ai désiré la revoir, j'ose revenir dans le lieu qu'elle habite, j'épie ses démarches, et je trouble ses promenades solitaires ! . . Oh ! combien une seule faiblesse en entraîne d'autres ! . .

L'aurore surprit Nelson dans ses tristes pensées ; on découvrait, de son balcon, une vue étendue et ravissante ; mais sur un cœur profondément blessé, l'aspect enchanteur des beautés de la nature ne produit qu'une sensation pénible. Les yeux rafraîchis par un doux sommeil, s'ouvrent avec délice aux premiers rayons du jour ; mais la clarté les blesse lorsqu'ils sont obscurcis par les larmes brûlantes d'un amour sans espoir..... Nelson jette des

regards languissans sur la riche et vaste campagne qui, par degrés, se colore, s'étend, et se ranime sous ses yeux ; bientôt, il vit arriver, dans les champs, des jeunes filles et des pâtres ; il entendit les sons du flageolet, et les éclats bruyans d'une joie naïve ; un sentiment d'envie, plein d'amertume, oppressa son âme ; il se lève pour fermer sa fenêtre, et en se détournant un peu, il aperçoit, dans le lointain, la pointe de l'obélisque du cimetière ; il se rappelle qu'à cette heure, Helmina doit porter son offrande sur la tombe ; son imagination la lui représente plus belle et plus touchante que jamais ; ne sait-il pas qu'elle n'a point dormi, qu'elle a l'air abattu, languissant ?...Il la voit arriver à la porte du cimetière, ouvrir la barrière, entrer, s'avancer lentement, se prosterner sur la tombe. .... Nelson, les bras tendus vers l'obélisque, se jette à genoux, et s'enivrant d'amour et de douleur, il s'écrie : du moins, il m'est permis de pleurer avec toi ! . . .

Epuisé par une agitation si violente, et des mouvemens si passionnés, Nelson tomba dans un profond accablement, et lorsqu'on vint l'avertir pour le déjeûner, il eut besoin de tout son courage pour se résoudre à paraître

raître dans un salon. Tout le monde fut étonné du changement frappant de sa figure. Il se plaignit d'un mal de tête, et gardant un morne silence, il ne prit aucune part à la conversation ; mais, tout-à-coup, il entendit prononcer le nom de M. B***, et il écouta. On contait que, pour une affaire imprévue, M. B*** venait de partir subitement avec sa fille pour Sagan, à trente lieues de Warmbrunn ; on ajoutait, que ce voyage serait au moins de trois semaines. Cette nouvelle consterna Nelson, quoiqu'il eût pris la résolution de passer à Hirchberg tout le reste de la saison, afin de ne pas risquer de rencontrer Helmina. Mais la savoir si loin de lui ! n'avoir plus la possibilité de la voir, tout-à-coup, inopinément, ne plus rien attendre du hasard ! que de privations ! ... Il regrettait même jusqu'au soin de l'éviter ; c'était un sacrifice, c'était encore s'occuper d'elle !...

Il renonça, bientôt, au projet d'aller habiter Hirchberg, il trouva mille prétextes pour s'en dispenser ; que penserait-on de ce départ précipité ? quelles raisons pourrait-il en donner ? Il n'en trouvait point. On est si peu

ingénieux lorsqu'il faut motiver un devoir qui déplaît ! . . .

Les cœurs nés vertueux, qui s'égarent, sentent le besoin de calmer des remords qui les déchirent ; alors, dans leurs premiers mouvemens, ils forment, de bonne foi, les résolutions les plus courageuses qui ne servent communément qu'à les tranquilliser sur le danger affreux de la passion qui les domine ; le remords appaisé, la passion reprend tout son funeste empire ; on s'y livre sans horreur, et bientôt on trouve mille raisons spécieuses, pour ne point consommer les sacrifices projetés, ou du moins, pour ne les faire qu'à demi. L'espoir le plus chimérique est de conserver la vertu, sans renoncer au penchant coupable qui la combat. L'homme vertueux, et l'homme vicieux, maîtrisés, l'un et l'autre, par une passion criminelle, prennent des routes différentes, mais qui conduisent au même but ; l'un s'engage, avec audace, dans le chemin *direct*, l'autre suit, avec timidité, des sentiers détournés ; il arrive moins promptement au bout de cette fatale carrière, il se précipite un peu plus tard, et avec plus de terreur, dans l'abyme

affreux

affreux qui la termine !...En vain Nelson s'est flatté que sa folle passion n'aurait jamais d'influence sur la destinée d'Helmina, il n'a point songé à se guérir, il a nourri son amour, et, malgré son silence, malgré tant de soins pour se cacher, cet amour est déjà connu, déclaré et partagé ! . . . Il a séduit Helmina, l'innocente et sensible Helmina est déjà sa victime ! . . .

Durant l'absence d'Helmina, Nelson, presque toujours renfermé dans le cabinet du petit jardin, passait toutes ses matinées à relire le livre de Souvenirs d'Helmina, à penser à elle, à se rappeler son regard, et le son enchanteur de sa voix ; il comptait tous les jours de son absence, et lorsqu'il supposa qu'elle devait être en route pour revenir, il retrouva, dans ses promenades, un charme secret qui les prolongea, Warmbrunn et ses environs reprirent pour lui tout l'intérêt qu'ils avaient perdu depuis trois semaines.

Helmina revint, et repassa à Warmbrunn, où son père coucha et dîna, le lendemain, chez un de ses amis dont la maison était peu distante de celle de Nelson. Après le dîner, M. B*** fit une partie de piquet avec son

ami, et ce dernier engagea Helmina à profiter d'un des plus beaux jours du mois d'Octobre, pour aller voir le jardin de madame Nelson, très-embelli depuis trois mois, par plusieurs changemens. Je ne connais point madame Nelson, répondit Helmina. — Vous ne la trouverez pas, elle dîne avec son mari chez un de nos voisins.—Mais me laissera-t-on entrer ? — Ce jardin est ouvert à tous ceux qui veulent s'y promener. Par exemple, M. Freemore y va tous les jours... — M. Freemore ?... Oui, il y est dans ce moment, je viens de le voir passer tout-à-l'heure ; Helmina rougit, se troubla, hésita ; enfin, se décidant, elle sortit, et se rendit au jardin de Nelson.

Vivant dans une profonde solitude, ne parlant jamais à madame Sulmer que de sa mère, et depuis l'arrivée de Nelson, ayant fait deux voyages, rien n'avait pu la tirer de son erreur sur M. Freemore ; ainsi, croyant le trouver dans ce jardin, elle y entra avec un trouble inexprimable, qui s'accrut encore, lorsqu'elle aperçut, au bout d'une grande allée, la petite Coraly qui, aussitôt, accourut pour l'embrasser. Dans ce moment, elle sortait de l'allée, et se trouvait près de la palissade

du

du jardin particulier de Nelson ; tout-à-coup, elle entend des cris, et voit plusieurs domestiques accourir, elle lève les yeux, et elle aperçoit des flammes au-dessus de la palissade, et Coraly effrayée la quitta aussitôt, et se sauva. Helmina qui ne courait aucun danger, et qui désirait prolonger son séjour dans ce jardin, s'assit sur un banc, à cent pas de la palissade. Nelson, afin d'avoir du jasmin et du réséda en hiver, avait fait faire, dans ce jardin, une petite serre, échauffée par un poêle ; en allumant ce poêle, ce jour même, il avait laissé tomber des charbons enflammés dans un coin de la serre, qui, au bout de quelques heures, mirent le feu à ce petit bâtiment. On enfonça la porte, le feu qui était peu considérable, fut éteint promptement. Dans tout ce mouvement, et tandis que les domestiques étoient encore occupés à travailler, Helmina n'apercevant plus de flammes, eut la curiosité de voir ce petit jardin, et elle y entra. Quelle fut sa surprise en le trouvant absolument semblable au sien, et rempli de jasmin et de réséda ! L'odeur de ces fleurs qui faisait maintenant sur elle une double impression, lui causa un extrême saisissement ;

elle se rappella le bouquet trempé de larmes, et elle frémit... Elle s'appuya contre un arbre ; elle se trouvait auprès du cabinet dont la porte était entr'ouverte, et cachée par l'arbre et par un gros massif de jasmin ; les domestiques, occupés de leur travail, ne pouvaient l'apercevoir, et ne l'avaient point vu entrer...

M. Freemore qui était effectivement dans le jardin, venait d'aider à éteindre le feu. Helmina entendit un des domestiques dire qu'il fallait rappeler M. Freemore qui avait oublié sa canne ; on le rappela. La tremblante Helmina regarde à travers le feuillage, elle voit un jeune homme, vêtu de deuil, dont la figure lui est totalement inconnue, recevoir du jardinier la canne qu'on lui présente... Helmina pâlit, elle connait enfin sa fatale erreur, cette affreuse découverte lui arrache, à-la-fois, tout espoir de bonheur et l'innocence...Sentant ses forces prêtes à l'abandonner, elle se hâta de se réfugier dans le cabinet, afin de s'y asseoir un moment. Quel nouveau spectacle frappe ses regards ! Elle se croit dans son propre cabinet ; voilà le grand fauteuil bleu de sa mère, voilà le métier couvert d'un tapis noir ; la chaise et la petite table sont auprès...et la seule

chose qui ne soit point chez elle, c'est la boucle de ses cheveux, posée sous une cloche de cristal ! . . . Grand Dieu ! s'écria-t-elle, en fondant en larmes, c'est ainsi que je suis aimée, et ma reconnaisance est un crime ! . . . et je suis seule coupable ! Il est aussi vertueux que sensible, il me fuyait, pourquoi l'ai-je cherché !

Après avoir donné un libre cours à ses pleurs, Helmina sent qu'elle doit reprendre la boucle de cheveux qu'elle avait cru donner à la fille de M. Freemore . . . . Cette action lui déchire le cœur, mais elle se décide à la faire, l'amour même le lui commande, elle veut instruire Nelson d'une erreur qui l'excuse . . . . Elle prend une plume et un morceau de papier, et elle écrit, d'une main tremblante, le billet suivant :

" Un récit mal compris m'a fait croire, " jusqu'à ce moment, que *celui* que j'ai vu le " 2 Juin, dans le cimetière, s'appellait *Free-* " *more*, et, par une suite de cette méprise, j'ai " pensé que l'enfant à laquelle je donnai une " boucle de cheveux, était la fille de M. Free- " more . . . J'ai vu, tout-à-l'heure, ce dernier, " pour la première fois, et j'ai enfin connu, " avec surprise, qu'il m'était inconnu . . . . Je

" partirai

« partirai demain pour Hirchberg, je ne re-
« viendrai plus ! . . . »

Helmina allait mettre ce billet à la place des cheveux, lorsque Coraly entra gaîment, en disant : *voilà mon papa* . . . Helmina ne fit qu'entrevoir Nelson, tout son courage l'abandonna, elle retomba sur sa chaise et s'évanouit . . . En rouvrant les yeux, elle voit à ses genoux Nelson pâle, tremblant, échevelé, qui lui faisait respirer un flacon de sels, tandis que Coraly, en pleurs, lui soutenait la tête, car Nelson, par une délicatesse qu'Helmina sut apprécier, n'avait pas voulu renvoyer cette enfant... Helmina regarde Nelson en tressaillant, et prenant vivement Coraly dans ses bras, elle la serre contre son cœur palpitant, en cachant son visage sur le sein de cette enfant qu'elle inonde de larmes . . . Nelson, éperdu, toujours à genoux, saisit une des petites mains de Coraly, et la pressant dans les siennes : ô ma fille ! dit-il d'une voix basse et entrecoupée par ses sanglots, ma fille ! tu ne pourras jamais me consoler ! mais combien tu me deviens plus chère !...A ces mots, il se lève, et, d'un air égaré, il fait quelques pas pour sortir . . . Un profond gémissement, échappé du cœur de

la malheureuse Helmina, retentit jusqu'au fond de son âme, il s'arrête, se retourne, la regarde, ensuite précipitant ses pas, il disparaît.

Helmina s'appuye sur Coraly, et se traînant, avec effort, hors de ce lieu fatal, elle rentre dans le grand jardin.... Une voix languissante qu'elle reconnaît à l'instant, rappèle Coraly.... Helmina, avant de quitter cette enfant, l'embrasse encore, et, ensuite après s'être reposée quelques instans sur un banc, elle fut retrouver son père. L'accident du feu servit de prétexte à sa pâleur, elle parla de la frayeur qu'elle avait éprouvée, et l'on n'eut pas le moindre soupçon de la véritable cause de l'état où elle était.

Nelson, en quittant Helmina, avait été se cacher dans la petite serre, et connaissant l'obéissance de Coraly, il l'avait rappelée pour lui défendre de parler de *la jolie dame*, (c'est ainsi qu'elle appelait Helmina, dont elle ignorait le nom) Coraly le promit, et tint parole.

Nelson rentra seul dans le cabinet, il y trouva le billet d'Helmina et la boucle de cheveux qu'elle avait oublié d'emporter !... Il prit le billet avec la plus vive émotion, il le lut en tremblant, et il sentit que l'erreur d'Helmina

mina avait dû fortifier un penchant que sa vertu, jusqu'alors, n'avait point combattu. Enfin, le hasard avait fait connaître à celle qu'il adorait, à quel excès elle était aimée, et lui-même ne pouvait plus douter des sentimens d'Helmina ! . . . Ces idées enivrantes anéantissaient en lui toute réflexion sur l'effrayant avenir, sur la réputation, le repos et le bonheur d'Helmina. Qu'ai-je à me reprocher, se disait-il, le hasard seul a dévoilé mon secret tout entier ! Le ciel a voulu que deux cœurs infortunés, arrachés l'un à l'autre, par un affreux devoir, fussent à jamais réunis par les liens touchans et sacrés de la sympathie, de la reconnaissance, du malheur et de la compassion . . . . Je l'aime passionnément, elle le sait, elle en est profondément touchée . . . . elle me plaindra donc, désormais, autant que je suis à plaindre ! . . .

C'est ainsi que l'amour le plus violent, toujours personnel, trouve un charme consolateur dans les peines déchirantes dont il est la seule cause. Le véritable amour n'est jamais sans délicatesse ; mais, dans mille occasions, il est toujours sans pitié.

Cependant, Helmina annonçait son pro-

chain

chain départ, quoique naturellement elle dût rester encore un mois à la campagne. Après beaucoup d'agitation et de réflexions, Nelson prit le parti de lui écrire. Sa lettre était simple et courte ; il promettait de ne point sortir, non-seulement de Warmbrunn, mais de sa maison, pendant un mois entier, et il la conjurait de ne point presser son départ. Le lendemain, avant le jour, il se rendit au cimetière, et y déposa sa lettre sur la tombe de madame B***, n'ayant pas d'autre manière de la faire parvenir sans danger. Il se cacha derrière la haie jusqu'à l'arrivée d'Helmina ; sans être aperçu d'elle, il la vit s'approcher de la tombe, et pâlir en prenant la lettre, qu'elle lut en pleurant, qu'elle relut encore, et qu'elle mit dans son sein. Nelson, en contemplant Helmina, reçut sa réponse ; il fut certain que sa prière n'était point rejetée ; il allait s'éloigner, lorsqu'il remarqua qu'Helmina jetait, autour du cimetière, des regards inquiets et timides. . . . . Nelson était placé à peu de distance du tombeau ; sans se montrer, il agita doucement le buisson d'aubépine qui le cachait ; les yeux d'Helmina se fixèrent à cet endroit ; alors, Nelson, écartant un peu le

feuillage,

feuillage, jeta sur la tombe une branche de jasmin ; Helmina frissonna. . . . . ensuite, se retournant du côté de Nelson, elle fit, languissamment, un signe de tête qui exprimait un consentement, et, en même temps, elle indiqua, par un geste, avec le mouchoir qu'elle tenait, l'ordre de s'éloigner. Nelson obéit sur-le-champ, et, suivant sa promesse, fut se renfermer à Warmbrunn.

Helmina, en revenant du cimetière, se repentit d'avoir consenti à rester encore près de six semaines dans un voisinage si dangereux, non qu'elle doutât des promesses de Nelson, mais elle sentit qu'elle aurait dû s'éloigner, sans délai, des lieux où tout lui retraçait ce qu'il fallait oublier désormais ; le souvenir de Nelson s'était uni à toutes ses pensées ; elle le retrouvait par-tout, dans son jardin, dans le parfum des fleurs qu'elle cultivait, dans le cabinet qu'elle consacrait à la piété filiale, et, enfin, sur la tombe de sa mère. . . . Elle ne pouvait plus séparer l'émotion de l'amour, de l'impression de la douleur et de l'idée de la mort ! . . . . . Fatiguée d'une nuit passée, toute entière, dans l'agitation et dans les larmes, Helmina, tremblante, accablée,

blée, irrésolue, traversa tristement son parterre, redoutant d'avance l'impression qu'elle allait éprouver en entrant dans son cabinet.... Hélas ! dit-elle, hier, je pouvais encore aimer et m'affliger avec innocence ! .... aujourd'hui, mes regrets sont coupables.... ô que la douleur du repentir est amère ! .... je ne trouverai donc plus de charme à pleurer.... En disant ces paroles, elle ouvrit le cabinet, et en jetant les yeux sur le fauteuil de sa mère, elle fut saisie d'une crainte subite qui devint bientôt de la terreur..... Comme à l'ordinaire, elle se mit à genoux, mais elle pria sans ferveur, et avec une invincible distraction..... son imagination frappée, lui offrait, vaguement, un objet terrible.... il lui semblait que ce fauteuil, placé devant elle, n'était plus vide.., quoiqu'elle eût les yeux baissés sur son livre, elle croyait entrevoir une figure révérée, mais sévère, qui lui reprochait sa faiblesse.... elle repoussait en vain cette image ; sa conscience agitée la lui représentait toujours... elle prolongeait sa prière, parce qu'elle n'osait ni se mouvoir, ni se lever... Toutes ses artères battaient avec violence, un frisson mortel glaçait son corps et ses mains défaillantes, et cependant,

dant, sa tête était brûlante ; le sang s'y portant avec impétuosité, formait à son oreille, ce bruit illusoire, semblable au son funèbre d'une cloche funéraire... Son sein, oppressé, ne se soulevait plus qu'avec effort et précipitation ; sa bouche, desséchée, ne pouvait plus articuler. . . Dans ce moment, un gros livre, mal posé sur des tablettes, se détache de la planche, tombe, et roule avec fracas. . . Alors, l'excès de la terreur ranime les forces d'Helmina, elle s'élance hors du cabinet, et va tomber dans le jardin sur un siége de gazon, en s'écriant : *elle m'a chassée, je ne puis plus honorer sa mémoire. . .*

Au bout de quelques minutes, Helmina, rendue à elle-même, ne fut plus effrayée que d'avoir pu éprouver un semblable mouvement ; elle se leva, sortit du jardin, et monta dans son appartement. Elle possédait un portrait de sa mère, d'une ressemblance si parfaite, qu'elle n'avait pas encore eu le courage de la regarder depuis la mort de madame B*** qui, ayant fait faire ce tableau pour sa fille, y était représentée en face, de grandeur naturelle, et tendant les bras, comme si elle eût invité à s'y jeter, celle qui seule devait regarder ce portrait,

portrait, car il était placé dans la chambre à coucher d'Helmina, vis-à-vis son lit. Mais, depuis la mort de sa mère, ayant quitté cette chambre, elle n'y était pas rentrée une seule fois... Ce fut là qu'elle résolut d'aller passer le reste de la matinée. Elle monte l'escalier, traverse un long corridor, arrive à la chambre, l'ouvre précipitamment et s'y enferme. Là, pour la première fois, depuis quatre mois, le souvenir de Nelson cessa de la poursuivre ; rendue tout entière à la piété filiale, elle retrouva, sans distraction, le premier sentiment de son cœur, et elle crut recouvrer la paix et l'innocence... Elle se jete à genoux devant le tableau, et fixant des yeux noyés de pleurs sur cette image chérie : ô ma mère ! dit-elle, je viens ici renouveler ma juste douleur ; vous regretter comme je le dois, c'est me rattacher à la vertu... Que toutes mes larmes soient pour vous seule désormais ; .. Ces traits révérés me rappèlent tous mes devoirs, je veux les suivre, que dois-je faire ? .. Ici, Helmina voulant se recueillir et méditer profondément, se lève, tire un fauteuil, et s'assied vis-à-vis le portrait. Elle descend dans sa conscience, et en l'examinant, elle croit consulter sa mère, elle croit

recevoir ses conseils... Cette voix secrète que jamais l'on n'interrogea vainement, lui répondit : *Fuis, Helmina, fuis pour long-temps et sans délai, ce dangereux séjour... Si tu balances, tu te perdras... Ce n'est qu'en exécutant une résolution ferme et courageuse que tu pourras te fortifier... Ose compter sur ton courage, la vertu donne toujours la force d'accomplir ce qu'elle commande... Fuis Helmina...* Oui, s'écrie Helmina, avec enthousiasme, oui, j'obéirai, j'y suis résolue, je partirai ce soir.... En disant ces paroles, avec autant de feu que de vérité, elle regarde le portrait de sa mère, un attendrissement délicieux se mêle à ses regrets : tu vis encore pour moi, dit-elle, c'est toi qui viens de parler au cœur de ton Helmina, je ne me jeterai plus dans ces bras maternels, où je trouvais un si doux refuge... Mais c'est toujours toi qui m'inspires, je n'en saurais douter ; ah ! ma seule consolation, désormais, sera de me laisser guider par toi...

Helmina, ranimée, fortifiée, sortit de la chambre, dans l'intention de dire à son père qu'elle désirait aller à Hirchberg, le jour même, pour y faire quelques emplettes. Cette première permission accordée, elle comptait,

lorsqu'elle serait à la ville, trouver différens prétextes pour y rester, d'autant mieux que son père, désirant vivement qu'elle sortît de sa solitude, n'y mettrait aucun obstacle. Helmina avait une parente à Hirchberg, et son projet était d'aller chez elle. En traversant le corridor, elle se rappèle plus distinctement un souvenir qu'elle venait d'écarter avec tant de courage... Elle avait pris, avec Nelson, l'engagement de rester... Que pensera-t-il ?.. ne faudrait-il pas du moins le faire prévenir ?... mais comment, par quel moyen ? ... Ces pensées la troublèrent, elle ralentissait sa marche, afin de se donner le temps de réfléchir... son cœur se serrait... elle s'arrêta sur le haut de l'escalier, et resta là, immobile pendant quelques minutes... Tout-à-coup, elle entendit la voix de madame Sulmer qui la demandait ; cette visite qui l'empêchait de parler, dans ce moment, à son père, lui causa une joie secrète ; elle se hâta de descendre, et fut rejoindre madame Sulmer. Cette dernière lui dit qu'elle venait la voir, pour qu'elle n'apprît pas par un autre, qu'elle avait couru un très-grand danger dans la matinée : elle conta, qu'étant allée de très-bonne heure à Warm-

brunn, pour y prendre les eaux, ses chevaux, conduits par un postillon de douze ans, s'étaient emportés, et l'auraient infailliblement jetée dans un précipice, sans M. Nelson qui s'était trouvé là, et qui, volant à son secours, en sautant à bas de son cheval, et se précipitant vers sa voiture, avait arrêté les chevaux, et s'était chargé de la conduire à Warmbrunn. Mais, que vous êtes bonne, ma chère Helmina, continua madame Sulmer, ce récit vous a fait pâlir... Enfin, grâce à la force et à l'agilité de M. Nelson, j'en suis quitte pour la peur... Ceci m'a fait connaître que ce jeune homme, si distrait et si mélancolique, est d'une extrême obligeance. Il risquait beaucoup, dit Helmina d'une voix basse, vos chevaux pouvaient le renverser. Assurément : aussi cette action m'a-t-elle donné pour lui une véritable amitié. Mais rien n'est égal à sa misantropie et à sa singularité : il m'a conté qu'il allait s'enfermer six semaines chez lui, sans en sortir une seule fois, pour faire, je ne sais quelles expériences de chimie, dont il est, dans ce moment, uniquement occupé. Je l'ai pressé de venir passer quelques jours chez moi, il s'est obstiné à me répondre que rien, dans

le monde, ne le ferait sortir de sa maison, avant le 15 ou le 20 Novembre : cela n'est-il pas bizarre ? .. Un profond soupir fut toute la réponse d'Helmina. Elle changea d'entretien, elle retint madame Sulmer plus de deux heures ; ensuite, elle trouva qu'il était trop tard pour songer à partir le jour même, elle résolut de ne parler à son père, que le lendemain. Cependant, cette voix qu'elle avait interrogée le matin, murmurait au fond de sa conscience, et répétait sourdement : *Fuis Helmina, fuis sans délai...* Helmina ne pouvait ni s'empêcher de l'entendre, ni lui obéir... Elle avait différé à remplir son devoir, et toutes ses résolutions étaient ébranlées. De nouvelles pensées fixèrent bientôt ses incertitudes. Elle se représenta Nelson, comptant sur l'espèce d'engagement qu'elle avait pris, et s'enfermant chez lui... Certaine de ne pouvoir le rencontrer, pourquoi l'affliger par un départ dont il aurait le droit de se plaindre, et qui ne pourrait paraître à ses yeux que le plus injuste caprice ? .. ne suffisait-il pas de ne point le voir, et de n'avoir aucune correspondance avec lui ? ... L'amour répondit à ces questions que se faisait Helmina ; lorsqu'on le consulte, on

s'est soumis, d'avance, à ses décisions. Helmina resta. Elle entendit parler de la retraite singulière de Nelson, elle rechercha cet entretien, elle s'informa adroitement de tout ce qui le regardait, elle sut qu'il pleurait un père qu'il avait passionnément aimé. Cette conformité de sentimens et de situation acheva de la séduire. Nelson, banni de sa présence, fut, dans tous les instans, présent à sa pensée ; mais se reprochant, avec une profonde terreur, une passion coupable dont chaque jour semblait accroître la violence, elle perdit entièrement le repos et le sommeil, et sa santé affaiblie déjà depuis la mort de madame B***, s'altéra si visiblement, qu'elle causa de vives inquiétudes à tout ce qui l'entourait. Ces tristes détails accablèrent Nelson : lorsqu'on éprouve une crainte déchirante, il est affreux de rester dans l'inaction, et de n'avoir aucune démarche à faire pour prévenir le malheur qu'on redoute ; agir, alors, est un besoin, même avec une faible espérance de succès. Nelson, ne pouvant ni voir Helmina, ni consulter les gens de l'art sur son état, formait mille desseins contradictoires ; tantôt, il voulait lui écrire, et tantôt, il projetait de retourner

tourner à Dresde. . . Plus d'une fois, l'idée de l'enlever s'offrit à son esprit. . . . . Je fuirai avec elle et Coraly, disait-il, nous irons habiter un coin ignoré de la terre. . . . . j'aurai à soutenir sa colère, ses reproches, ses larmes. . . je ne lui cacherai point mes propres remords, pour m'en faire supporter l'horreur, elle oubliera les siens. . . nous pleurerons, nous gémirons ensemble, mais nous nous verrons, nous serons réunis pour jamais, et elle vivra. . . que dis-je ? . . Helmina vivrait dans l'ignominie ! . . Qui ? moi ! je souillerais la réputation et la vie d'Helmina ! . . . Oh ! quelle idée généreuse d'honneur et de gloire pourrait me rester si Helmina était avilie ! . . La passion que je ne puis surmonter, est justifiée par son objet ; quelle en serait l'excuse, si Helmina cessait d'être le plus touchant modèle de la perfection. . . Ah ! c'est l'exaltation même de la vertu qui produisit en moi ce délire d'imagination qui m'a perdu ! . . Mon cœur ne pouvait s'égarer qu'en s'élevant, et comment peut-on séparer de l'amour, l'enthousiasme de l'admiration ? . . O mon Helmina ! . . ce n'est point un sentiment vulgaire qui m'attache à toi ! oui, ta vertu m'est aussi chère

que ton amour... Nelson pensait ainsi dans de certains momens, et dans d'autres, les craintes que lui causaient les principes d'Helmina, ne lui faisaient que trop connaître que son cœur nourrissait, en secret, les plus coupables espérances.

Cependant Helmina vint prendre, pendant trois semaines, les eaux de Warmbrunn ; c'était se raprocher de Nelson ; elle parut se ranimer. Les médecins se vantèrent d'avoir rétabli sa santé, Nelson le crut, et forma la résolution courageuse de passer l'hiver à Warmbrunn. Helmina partit enfin, avec son père, pour Hirchberg. Son absence n'empêchait jamais que l'offrande des fleurs ne fût portée, chaque matin, au tombeau de sa mère ; Helmina avait imaginé de se faire suppléer, durant ses voyages, par une enfant de quatre ans, nommée Léna, filleule de sa mère, et fille de son jardinier. C'était l'innocence qui remplaçait la vertu. Nelson, parfaitement instruit de tout ce qui regardait l'objet de toutes ses pensées, n'ignorait pas ce détail. Deux mois après le départ d'Helmina, il apprit que la petite Léna venait de tomber malade de la rougeole, et que, par conséquent, elle ne

pouvait

pouvait plus aller au cimetière. Le lendemain, une heure avant le jour, Nelson y porta l'offrande accoutumée, qu'il déposa sur le tombeau, et il revint à Warmbrunn, sans que personne l'eût rencontré. Il fit régulièrement ces voyages secrets, trouvant un charme inexprimable à remplir un devoir qu'Helmina s'était imposé, à s'associer à ses actions, à s'identifier avec elle par sa conduite, ainsi que par ses sentimens ; le mauvais temps, la pluie, la neige, rien ne suspendit ces courses nocturnes ; d'ailleurs, il se disait : Helmina devinera quelle est la main invisible, la main inconnue à tout le monde qui rend cet hommage à la mémoire de sa mère...Quelles fatigues une telle pensée ne lui aurait-elle pas adoucies ! . . . Avec quel plaisir il cultivait ces fleurs, devenues utiles par l'emploi qu'il en faisait... L'absence même lui parut supportable. En restant à Warmbrunn, il avait un but et une occupation, il remplaçait Helmina. Cette dernière, en effet, reconnut facilement Nelson, lorsqu'elle apprit que, malgré la maladie de Léna, un bouquet de jasmin et de réséda se trouvait toujours, chaque matin, sur la tombe de madame B*** On lui parla beaucoup de cette singularité,

Helmina

Helmina répondit simplement que sa mère ayant été la bienfaitrice de tous les infortunés de ce canton, l'offrande des fleurs était, sans doute, un hommage de reconnaissance ; il est doublement touchant, ajouta-t-elle, puisque la main qui le rend, veut rester cachée... Ce fait extraordinaire fit, pendant quelques jours, le sujet de toutes les conversations, ensuite, on s'en occupa si peu, que Nelson aurait pu, sans inconvénient, se dispenser de prendre autant de précautions pour n'être pas découvert. Il se levait tous les matins à cinq heures, montait à cheval, et partait : et quoiqu'il fût communément revenu avant la naissance du jour, il ne put se dispenser de mettre dans sa confidence, un ancien postillon dont il était parfaitement sûr, et qui seul soignait ses chevaux de selle, dans une écurie séparée. Ce domestique savait que son maître sortait régulièrement tous les matins, mais il ignorait le but de ces courses secrètes. Sur la fin d'une nuit froide et sombre du mois de Février, Nelson partit à cinq heures un quart. A peine fut-il sur le grand chemin, que le vent redoublant avec furie, il eut beaucoup de peine à conduire son cheval, la grêle qui survint fut un embarras de

plus,

plus, cependant, il ne s'arrêta point. En arrivant au cimetière, il se hâta de déposer son offrande, ensuite, comme la pluie tombait en torrens, il se mit à l'abri, sous le porche d'une église voisine. Là, tournant ses regards vers l'Orient, du côté de la ville d'Hirchberg, il se représenta Helmina, réveillée par la tempête, et pensant à lui . . . Elle sait, dit-il, que je suis ici . . . Elle s'attendrit . . . O mon Helmina ! ne me plains point . . . je le bénis cet orage qui fixe tes pensées sur moi ; ce vent impétueux qui te fait frissonner, en t'arrachant au sommeil, vient de te rendre à l'amour. . . Cette obscurité profonde qui m'environne, me cache la distance qui nous sépare . . . Je suis seul avec mon imagination, c'est être avec toi . . . je te vois, je t'écoute, j'entends, je recueille tes soupirs , . . et je préfère les ténèbres de cette nuit orageuse, à l'éclat du plus beau jour . . . Hélas ! condamnés l'un et l'autre au silence, nos tristes amours n'osent éclater que dans l'ombre ! Je hais la clarté du soleil qui n'a jamais, à mes yeux, brillé sur ton visage . . . Ce fut aux doux rayons de l'aurore que je te vis pour la première fois ; ce fut, durant la nuit, que j'entendis ta voix enchanteresse . . . Je ne puis

puis m'occuper de toi qu'avant la naissance du jour... Cette lumière brillante qui semble égayer tous les êtres, m'importune et m'attriste; alors, il faut dissimuler et feindre ; alors, je dois sécher mes larmes... Cet astre éblouissant, ennemi du mystère, refroidit mon imagination, et ne me rappelle rien ; qu'ai-je vu dans tout l'univers ? un seul objet. Je n'ai plus qu'un souvenir ; tout ce qui ne me le retrace pas, est pour moi sans charme et sans intérêt... aimer et gémir, voilà mon existence ! Si d'odieuses distractions m'arrachent quelques instans à mes douleurs, ma vie n'est plus qu'une insipide végétation, la souffrance peut seule la ranimer... Le malheureux Nelson se serait oublié plus long-temps dans cette mélancolique rêverie, s'il n'eût pas commencé à discerner la pointe blanchâtre de l'obélisque du tombeau ; la crainte d'être surpris près du cimetière, le fit remonter à cheval, et il s'éloigna promptement.

La triste Helmina n'avait pas été réveillée par l'orage, car elle se levait toujours à l'heure où elle supposait que Nelson sortait de chez lui ; alors, elle ouvrait une fenêtre, elle examinait le temps, elle suivait Nelson dans sa route,

route, et elle ne fermait sa fenêtre qu'à la pointe du jour. Elle avait beaucoup plus souffert de la tempête que Nelson, elle fut, le reste du jour, plus malade qu'à l'ordinaire ; cependant, vers le soir, elle sortit, elle alla dans quelques boutiques, et s'arrêta long-temps chez un marchand d'estampes. Au moment où le jour, tombant tout-à-fait, ne répandait plus qu'une faible lueur, Helmina allait se lever pour sortir, mais elle se trouva clouée sur sa chaise, en voyant entrer, subitement, deux personnes qu'elle n'hésita pas à reconnaître, malgré l'obscurité. C'étaient madame Sulmer et Nelson... Mon Dieu ! qu'avez-vous donc ? dit madame Sulmer à Nelson, qui chancelait et se heurtait contre une table qu'il n'apercevait pas. Nelson recule, hésite, revient sur ses pas, bégaye quelques mots insignifians, et madame Sulmer voyant, à son tour, Helmina, s'avance vers elle, en lui demandant de ses nouvelles. J'ai beaucoup souffert cette nuit, dit Helmina, d'une voix timide ; l'orage m'a fait tant de mal !... — Comment ? vous avez peur de la grêle et du vent ? — Oui, pendant la nuit . . . En disant ces mots, Helmina se lève, elle demande son domestique et sa voiture ;

ture ; madame Sulmer lui propose de l'emmener ; Helmina la prend sous le bras, et sort ; Nelson, de l'autre côté, donne la main à madame Sulmer . . . . La voiture s'avance, madame Sulmer y monte la première ; ensuite, Helmina salue Nelson qui lui offre un bras tremblant pour la soutenir ; Helmina s'appuie en vacillant ; son pied, mal assuré, tourne, glisse et retombe sur le pavé ; dans ce moment, son bras s'abaisse, et sa main, sans gant, se trouve dans celle de Nelson . . . il la soutient avec saisissement, sans oser la presser, sans même en avoir la pensée ; un sentiment inexprimable de respect le rend immobile . . . il touche la main d'Helmina ! . . . Helmina est appuyée sur lui, il respire l'odeur embaumée de ses cheveux ! . . . Oh ! combien, pour les âmes délicates et passionnées, la crainte, le mystère et la vertu donnent de prix aux plus légers incidens ! Quelle faveur d'une femme légère et sans principes, pourra jamais exciter la sensation délicieuse qu'éprouva Nelson dans cet instant ?...Il est frappé d'étonnement, il semble que le bonheur dont il jouit surpasse tout ce que son imagination a pu lui offrir, ou lui faire désirer ! . . . Vous êtes-vous blessée ? demande

mande madame Sulmer. Helmina veut répondre, la parole expire sur ses lèvres, elle sent tressaillir la main brûlante de Nelson . . . enfin, elle monte en voiture, elle avance la tête hors de la portière ; la voiture part . . . . Nelson la suit des yeux ; bientôt, il la perd de vue, mais il en entend encore le mouvement ; il reste là tant qu'il peut distinguer, dans le lointain, ce bruit qu'il ne saurait confondre avec un autre, et lorsqu'il cesse de l'entendre, il pousse un profond soupir . . . Une illusion ravissante vient de s'évanouir, il n'en a goûté le charme que pour mieux connaître son amour, et sentir plus vivement son malheur. Il rentre dans la boutique ; il voit, sur le comptoir, plusieurs estampes mises à part et on lui dit que mademoiselle B***, vient de les choisir, et les a laissées pour qu'on les fît encadrer. Nelson les examine toutes ; il voulait deviner les pensées qui avaient déterminé les choix d'Helmina ; après cet examen qui fut très-long, il demanda, pour lui, les mêmes estampes qui lui convenaient d'autant mieux, que tous les sujets en étaient mélancoliques et touchans. Nelson les acheta ; ensuite, il remonta

monta dans son cabriolet, et retourna coucher à Warmbrunn.

Cependant, la santé d'Helmina s'affaiblissant chaque jour, on fit une nouvelle consultation de médecins, dont le résultat fut accablant ; ils déclarèrent qu'Helmina touchait au dernier degré de la consomption ; néanmoins, ils montrèrent beaucoup d'espérance de la guérir, et ils lui ordonnèrent les eaux de Pyrmont. Nelson fut instruit de tous ces détails par madame Sulmer, et les remords les plus pressans mirent le comble à son désespoir. La crainte de perdre celle qu'il adorait, et dont il était sûr d'être aimé, en ranimant son repentir, lui ouvrit les yeux sur la folie de sa conduite. Enfin, dit-il, je ne suis venu ici que pour empoisonner sa vie, et pour l'abréger !.... j'ai trahi mon secret, j'ai triomphé de sa raison, j'ai subjugué son cœur, et je la conduis au tombeau ! .... qu'aurait fait de plus un homme sans principes, un vil séducteur ?.... Si l'on doit juger de nos actions par leurs résultats, quel est le nom que je mérite ?... La faiblesse peut donc être aussi funeste que la scélératesse ! Cette réflexion terrible épouvanta Nelson ; son ardente imagi-

nation

nation lui peignit Helmina mourante ! . . . Ce fut alors qu'il connut tous les tourmens que peut causer une passion violente qu'on n'a jamais réprimée. Il se jugea sans indulgence, et il se fit horreur ; il s'avoua qu'en venant à Warmbrunn, il avait eu le dessein et l'espoir confus, non-seulement de connaître la malheureuse Helmina, mais de lui inspirer le sentiment qu'il éprouvait, et qu'enfin, il aurait tout tenté, avec le temps, pour la séduire. . . . . Grand Dieu ! s'écriait-il avec terreur, elle n'aurait trouvé de sauvegarde ni dans mon honneur, ni dans ma probité ; je restais là pour la perdre ! . . . J'étais aimé, je le savais, et au fond de l'âme, j'attendais tout de l'amour, du temps et du hasard ; la mort seule pouvait m'enlever ma victime. . . . la tombe était son unique asile !.... Helmina, oh ! cesse de me craindre. . . . oh ! reviens à la vie, dussé-je ne jamais t'entrvoir, dussé-je vaincre cette passion qui fait mon existence, et qui, malgré mes remords, m'est plus chère que le jour ! . . . Hélas ! le plus grand malheur pour moi, ne serait pas ton oubli ; ta vie et ton repos seraient ma consolation ! mais si je cessais de t'aimer, que deviendrais-je ? . . . . Cette

idée est affreuse, insensée ; c'est, pour moi, celle du néant ! ... On peut s'armer de courage quand la vie est un tourment, mais comment la supporter, lorsqu'elle n'est plus qu'un fardeau !... Oui, je dois tout sacrifier à la tranquillité d'Helmina, je dois m'éloigner, je partirai, je la fuirai pour toujours !.... loin d'elle, j'aurai le droit de conserver mon amour, avec moins de remords !....

Un événement imprévu força Nelson, peu de jours après, d'accomplir, en effet, ce dessein formé tant de fois vainement. Ursule reçut des lettres de Dresde, qui lui apprirent que son père était dangereusement malade. Ursule voulut aller rejoindre son père ; il était impossible de combattre cette résolution ; d'ailleurs, Helmina partait pour les eaux de Pyrmont ; ainsi, Nelson consentit au voyage de Dresde, et il accompagna sa femme. Ce ne fut pas sans un affreux déchirement de cœur, qu'il s'arracha de Warmbrunn ; quoiqu'il se dît à lui-même qu'il n'y reviendrait plus, il n'eut le courage ni de vendre, ni de louer sa maison ; il y laissa même un concierge et quelques autres domestiques. Il eut la consolation, avant son départ, d'apprendre qu'Helmina

qu'Helmina se trouvait beaucoup mieux. Il partit, et fut poursuivi par ces vaines pensées, ces craintes sinistres que produit toujours une conscience agitée. D'ailleurs, le souvenir d'Helmina se trouvait naturellement uni, dans son imagination, à des idées funèbres qui le frappèrent, et qu'il prit pour de funestes pressentimens. Durant la route, il n'apercevait jamais un cimetière, ou des sépulcres, sans se rappeler vivement Helmina, et, bientôt, il ne lui fut plus possible de se représenter Helmina, sans voir, en même temps, une tombe à côté d'elle..... Ces deux idées, devenues pour lui inséparables, le plongèrent dans une si profonde mélancolie, que, souvent, sa raison en parut altérée. On le voyait tressaillir et, tout-à-coup, fermer les yeux en pâlissant, et avec une expression effrayante...Dans d'autres momens, ses paupières se mouillaient de larmes, ensuite, son regard devenait fixe, il n'entendait point, ne répondait plus.... et lorsqu'il sortait de cette pénible rêverie, son air sombre, son abattement et son oppression se montraient que trop ce qu'il avait souffert. Il se plaignait de maux de nerfs ; sa femme ne soupçonnait rien de plus, et lorsqu'il retom-

bait dans cet état singulier, Ursule, sans inquiétude et sans émotion, disait : *Il a ses vapeurs*, et elle lui préparait tranquillement de l'eau de fleur d'orange, ou de l'éther.

Nelson, en arrivant à Dresde, trouva son beau-père à l'extrémité, d'une fièvre maligne, à laquelle, peu de jours après, se joignit le pourpre. Nelson, alors, voulut employer son autorité pour empêcher Ursule d'entrer dans la chambre de son père ; mais elle avait déjà le germe de cette affreuse maladie ; elle perdit son père, et presqu'aussitôt, elle fut obligée de se mettre au lit, et elle ne s'en releva plus. Son danger excita toute la pitié de Nelson ; cependant, il repoussait vainement une pensée involontaire, qui se présentant sans cesse vaguement, lui causait une impression qui ressemblait à un affreux désir .... situation pénible pour une âme sensible et généreuse où, malgré la pureté de nos intentions et la droiture de notre conduite, le vœu intime et secret de notre cœur n'est plus d'accord avec la justice et avec nos actions ! et c'est ainsi qu'une passion contraire à notre devoir, alors même qu'elle est réprimée, peut, en mille occasions, tant qu'elle dure, souiller nos sen-

timen

timens et notre conscience. Même en résistant à un penchant coupable, on est criminel dès qu'on a la faiblesse de le nourrir ; alors, nos sensations et nos désirs sont en opposition avec nos devoirs les plus sacrés ; quand il faudrait craindre et s'affliger, nous éprouvons des mouvemens contraires ; tout ce que nous montrons de vertueux n'est qu'une feinte, nos vrais désirs sont des crimes : tout l'ordre naturel de la morale est bouleversé pour nous, ce n'est que par un effort que nos actions en offrent l'image, notre cœur n'y acquiesce plus, il n'est plus en harmonie avec les cœurs innocens et purs, il sympathise souvent avec les plus vicieux par ses mouvemens involontaires. La contrainte, le silence, la dissimulation, la force d'agir, malgré ses impressions, sont les seules vertus qui lui restent. Tel est le profond abaissement où réduit la passion illégitime qu'on n'a pu vaincre, en supposant même qu'elle n'eut jamais influé sur la conduite. Affranchissons-nous de cet empire affreux ; ah ! le seul, le vrai bonheur sur la terre, c'est de pouvoir descendre dans son cœur, de l'interroger sans crainte et de l'écouter sans rougir ! . . .

Nelson pour se délivrer d'un remords insupportable, se conduisit comme l'époux le plus fidèle et le plus tendre ; non-seulement, il veilla sa femme, mais il ne sortit pas un instant de sa chambre, il la servit comme une garde. La maladie d'Ursule était contagieuse, Nelson en sentit les premières atteintes quelques jours avant d'y voir succomber Ursule qui mourut le treizième jour. Nelson, ayant déjà une fièvre brûlante, ne quitta sa femme que lorsqu'elle eut rendu le dernier soupir ; alors, on le porta dans un autre appartement. Quand il se vit couvert de pourpre, il trouva une sorte de douceur à penser qu'il avait pris cette maladie en soignant sa malheureuse femme ; c'était une expiation de cette idée dominante qu'il ne pouvait écarter : *je suis libre !* Sa maladie fut plus longue que celle d'Ursule, et parut devoir se terminer de même. Un délire continuel le priva de sa connaissance pendant plus de douze jours. Le bruit de sa mort se répandit, plusieurs gazettes Allemandes publièrent cette fausse nouvelle qui, parvenant jusqu'à Pyrmont, porta le dernier coup à l'infortunée Helmina. . . . Elle fut désabusée

désabusée huit jours après, mais la mort était dans son sein....

Nelson revint à la vie, et sa première pensée, en reprenant sa connaissance, fut de se répéter : *je suis libre !...* On lui remit une lettre de vieille date, de madame Sulmer, mais qui disait qu'Helmina avait parfaitement soutenu la fatigue du voyage, et que les médecins des eaux répondaient de sa guerison. La santé de Nelson se rétablit promptement, et il se hâta de terminer quelques affaires importantes, afin de retourner à Warmbrunn. Le changement de sa situation produisait en lui une agitation pénible par son excès : quoique libre et sûr d'être aimé, une invincible inquiétude rendait son émotion presqu'habituellement aussi douloureuse qu'elle était violente. Il faut n'avoir rien à se reprocher, pour s'abandonner, avec sécurité, au charme si doux de l'espérance. Nelson ne croyait pas que le ciel pût protéger un amour qu'il avait dû réprouver si long-temps. Il s'occupait, dans tous les instans, du bonheur auquel il pouvait désormais prétendre, mais plus il se le représentait vivement, moins il se flattait d'en jouir ; c'était pour lui un tableau enchanteur

et non un espoir. La veille de son départ pour Warmbrunn, il reçut de Walsain une lettre qu'on lui renvoyait de Silésie, et qui contenait ce qui suit :

De Montpellier, ce. . . 17.

" Enfin, mon cher Nelson, je puis rom-
" pre le silence que je m'étais imposé ; je vou-
" lais ne t'écrire que lorsque je serais devenu
" raisonnable, et la raison ne s'acquiert pas
" dans un jour. O mon ami ! que je me
" félicite d'avoir eu la force de m'arracher de
" Warmbrunn aussitôt que j'eus perdu l'espé-
" rance ! combien j'étais tenté d'y rester !
" combien j'étais effrayé de l'idée d'employer,
" contre un amour si violent, le remède dou-
" loureux d'une fuite précipitée ! Les gens
" dominés par une passion malheureuse, sont
" communément comme ces malades qui n'ont
" pas le courage de se soumettre au traite-
" ment rigoureux qui les guérirait : ce n'est
" jamais que par faiblesse que l'on conserve un
" penchant déraisonnable. Le mot *constance*
" est profané lorsqu'on l'applique à la folie.
" Je partis désespéré, privé de désirs et d'es-
" pérances, conservant des souvenirs qui me
" déchiraient,

‘ déchiraient le cœur ; je ne voyais plus d'in-
‘ térêt dans ma destinée, je n'envisageais plus
‘ d'avenir : que la course de la vie est insi-
‘ pide et fatigante quand on la fait sans avoir
‘ un but ! A trente ans exister sans projets,
‘ lorsqu'on sait penser et sentir, c'est errer,
‘ au hasard, dans un désert aride !... Le
‘ voyage semblait aggraver mon chagrin ;
‘ comment se distraire en songeant que
‘ chaque pas éloigne, et pour toujours, de
‘ l'objet qu'on adore !... J'éprouvai un re-
‘ doublement de douleur en entrant sur les
‘ frontières de la France, je venais d'aban-
‘ donner la patrie d'Helmina ! je n'entendais
‘ plus parler qu'un langage qui n'est pas le
‘ sien. Oh ! comme je me trouvai isolé,
‘ étranger au milieu des hommes qui n'étaient
‘ pas ses compatriotes ! . . . Je tombai malade
‘ à Nancy, je fis là beaucoup de réflexions
‘ sur mon effrayante solitude, et je résolus de
‘ me chercher un compagnon de voyage,
‘ sensible et malheureux comme moi, et de
‘ plus, privé de toute ressource du côté de la
‘ fortune, car je voulais devenir son consolateur
‘ et son ami ; c'était, enfin, former un des-
‘ sein, et de ce moment, mon existence me

parut

" parut moins malheureuse. Je m'occupai de
" cette idée, mon imagination en fit un ro-
" man touchant, et je cessai de végéter. Le
" soin de découvrir cet ami devint, pour moi,
" une occupation intéressante, et bientôt, le
" seul but de mes voyages. On trouve facile-
" ment des infortunés quand on les cherche,
" mais j'étais difficile sur le choix ; j'en vis
" un grand nombre que je plaignis du fond de
" l'âme, que je soulageai, et parmi lesquels
" je ne rencontrai cependant point celui que
" je désirais associer à mon sort. Cette re-
" cherche me fit connaître des victimes du
" plus affreux malheur, si touchantes et si
" résignées, que je commençai à regarder
" mon abattement et ma tristesse comme une
" faiblesse inexcusable. Je vis aussi des in-
" fortunés que les passions avaient précipités
" dans des égaremens déplorables ; je vis des
" cœurs, nés pour la vertu, en regretter la
" perte, je vis leurs remords déchirans, et je
" me dis : *voilà le vrai malheur* ; grâce au
" ciel, j'en suis exempt. Je n'ai rien à me
" reprocher, mon amour est pur et légitime,
" et quand la raison m'ordonna d'y renoncer, je
" n'ai point balancé, j'ai tout employé, sans
délai,

" délai, pour me vaincre. O Nelson ! quelles
" peines pourraient n'être pas adoucies par un
" tel retour sur soi-même ! . . .

" Enfin, je trouvai, au bout de six mois,
" dans une province de France, l'ami dont
" mon cœur avait besoin. Il était jeune, in-
" téressant, passionné, désespéré, et dans le
" plus cruel abandon . . . Après avoir pris
" toutes les informations nécessaires, je fus le
" trouver dans le réduit obscur qu'il habitait,
" c'était le soir. Je frappe à sa porte, il vient
" m'ouvrir, et je vois un jeune homme dont la
" physionomie, pleine d'expression, annonçait
" à la fois, de l'âme, de l'esprit et une pro-
" fonde douleur. J'entre, et à la lueur d'une
" chandelle, je le regarde fixement. Qui êtes-
" vous ? me dit-il d'un ton brusque. — Ton
" ami. — Vous vous trompez, je n'en ai plus.
" — Je veux le devenir. — Que voulez-vous
" de moi ? — Ta confiance. — J'ai appris à
" me défier de tous les hommes. — Confie-toi
" à ceux qui souffrent. A ces mots son re-
" gard farouche s'adoucit, il m'examina un
" instant en silence, ensuite, me tendant la
" main, oui, dit-il, tu connais la douleur, j'en
" vois les traces sur ton visage, assieds-toi là,

" et

" et il me montra une chaise, il s'assit lui-
" même, vis-à-vis une petite table, il appuya
" sa tête sur ses mains, et ses pleurs coulèrent.
" Viens, lui dis-je ; désormais, tu ne seras plus
" seul, nous vivrons, nous pleurerons ensem-
" ble. — Qui t'a donné l'idée de te charger
" de moi ? — Ton malheur et le mien. — On
" t'a dit, peut-être, que j'avais jadis des ta-
" lens ; je n'en ai plus. Mon esprit est af-
" faibli, mon courage épuisé, et mon âme
" flétrie est incapable d'éprouver un nouveau
" sentiment. N'attends rien de moi, pas même
" de la reconnaissance ; on ne pourrait que
" me tirer de la pauvreté, et ma misère est le
" moindre de mes maux. Laisse-moi. — Ne
" me repousses pas. Je suis malheureux. —
" Mais, qu'attends-tu de moi ? — La com-
" passion que tu m'inspires. — Si tes peines
" sont causées par l'ambition ou par la vanité,
" je ne te plaindrai point. — Non, c'est une
" affection malheureuse qui fait mon tour-
" ment. — Eh bien, je suis à toi . . .

" Telle fut ma première entrevue avec
" l'infortuné Lusane : je l'emmenai chez moi,
" et je lui annonçai que nous voyagerions ; il
" y consentit avec une morne indifférence.

" Nous

" Nous partîmes pour l'Espagne. J'obtins " bientôt sa confiance et son amitié. Il me " conta son histoire ; et pour l'engager à " vaincre sa douleur, je me trouvai une force " de raisonnement que je n'avais jamais eue " pour combattre la mienne. En le conso- " lant, je me persuadai moi-même, je lui don- " nai l'exemple du courage que je lui deman- " dais ; nous nous attachâmes mutuellement " l'un à l'autre, et c'est ainsi que je suis par- " venu à recouvrer le repos et la tranquillité. " Enfin, mon cher Nelson, je me marie, j'é- " pouse une personne pour laquelle je n'ai " point de passion, mais que j'ai jugée sans " partialité, sans enthousiasme, et qui, j'en " suis sûr, fera mon bonheur. J'aurai le droit " de dire à mes enfans, qu'il faut devenir sage " pour devenir heureux, et je les persuaderai.

" Adieu, mon ami, donne-moi de tes " nouvelles, reprenons une correspondance " qui, désormais, sera pour moi plus intéres- " sante que jamais ; car un cœur, dégagé de " toute passion, peut seul apprécier et sentir " tout le charme de l'amitié."

Cette lettre produisit, sur Nelson, une impression profonde et terrible ; il y trouvait, presqu'à

presqu'à chaque mot, la condamnation de sa faiblesse et de ses erreurs. Il se mit en route avec un trouble qui ne fit qu'augmenter à mesure qu'il se rapprochait de Warmbrunn. L'infortuné pressentait le coup mortel dont il allait être frappé.

En arrivant à Warmbrunn, il apprend qu'Helmina, de retour des eaux de Pyrmont, est revenue mourante, et qu'elle touche aux derniers jours de sa vie, quoiqu'elle eût encore la force de se lever et de se rendre tous les jours au tombeau de sa mère.

Nelson, anéanti par cette affreuse nouvelle, ne versa pas une larme, ne fit pas une plainte ; il demeura dans un état effrayant de stupeur, jusqu'au moment où il reçut un billet d'Helmina, qui contenait ces mots :

" Puisque je peux vous voir et vous en-
" tendre sans crime, je veux vous parler. Je
" serai demain dans le cimetière, à cinq heures
" du matin.

" HELMINA."

Le malheureux Nelson reprit toute l'énergie de son caractère passionné, en voyant cette écriture, ce nom chéri tracé par une

main

main défaillante . . . L'impétuosité de son désespoir l'aurait porté, sans doute, à quelqu'extrémité funeste, s'il n'avait pas voulu se trouver au triste rendez-vous qu'on lui donnait. Oui, dit-il, avant de perdre cette existence abhorrée, je dois voir expirer Helmina ; mes yeux, avant de se fermer pour jamais, doivent se fixer sur Helmina mourante ; mon oreille doit entendre son dernier gémissement !...alors, seulement, mon sort sera rempli ! . . . En parlant ainsi, son sang bouillonnait dans ses veines, une sombre fureur, en y portant le feu dévorant d'une fièvre ardente, semblait avoir détruit sa sensibilité ; sans pousser un seul soupir, il se retraçait les images les plus déchirantes ; il se plaisait à les rassembler toutes, afin d'acquérir le droit de maudire sa destinée avec plus de véhémence ; son cœur, ulcéré, ne pouvait s'attendrir, et n'éprouvait que l'affreux besoin de se livrer aux transports d'une rage insensée ; sa haine pour la vie, l'emportait sur son amour même ! . . .

Le soir, Coraly, avant de se coucher, vint, suivant sa coutume, dans la chambre de son père ; Nelson frémit en la voyant. Cette enfant lui rappelait l'idée d'un lien sacré qui l'attachait

l'attachait encore à la vie ; il la repoussa d'un air farouche. Coraly, effrayée, crut avoir fait une faute involontaire ; elle se jeta à genoux, et, joignant ses deux petites mains : Pardon, papa, dit-elle en sanglotant. . . . Cette action touchante amollit le cœur de Nelson, sans y porter de consolation . . . Il sentit mieux sa douleur en perdant cette espèce de force artificielle qui du moins préserve de l'attendrissement. . . . il prit Coraly dans ses bras, en versant un torrent de larmes amères. Les pleurs et les douces caresses de cette enfant chérie, achevèrent de le pénétrer du plus tendre sentiment, et en même temps, ce mouvement, si naturel, lui inspira la plus douloureuse pensée . . . Oui, dit-il, si je puis vivre pour toi, ce sera pour recevoir ton dernier soupir ; oui, l'horreur de survivre me serait réservée ! . . . A ces mots, il la posa dans un fauteuil ; ensuite, il sonna, et la fit emporter. Cette nuit affreuse se passa, pour lui, dans toutes les angoisses d'une douleur profonde et violente que nulle espérance n'adoucit, et que portait au comble l'idée désespérante que son funeste amour conduisait Helmina dans la tombe, et qu'elle eût vécu paisible, s'il eût rempli

rempli ses devoirs. Enfin, il se disait encore qu'Helmina, avant de le connaître, ayant eu le plus grand éloignement pour le mariage, aurait certainement toujours été libre à l'époque de la mort d'Ursule... Cette réflexion accablante lui causait un tel remords, que, non seulement, il ne trouvait aucune espèce d'excuse à sa conduite, mais qu'il n'en pouvait plus concevoir l'imprudence et la folie. Oh! combien le repentir est déchirant et terrible, quand la faute qui le produit nous a coûté le bonheur ou le repos de notre vie! Si l'imagination pouvait, d'avance, nous en représenter toute l'horreur, nous serions préservés des égaremens causés par les passions! ...

Quoique Nelson eût compté toutes les heures de cette longue et déplorable nuit, il vit poindre le jour avec effroi... Les pensées les plus affligeantes, qui l'avaient successivement tourmenté, revinrent, en foule, s'offrir en même temps à son imagination; dans ce moment, mille traits aigus percèrent, à la fois, son cœur; il tomba sur une chaise: Oh! si cette agonie, dit-il, était celle de la mort!... Il resta un instant sans mouvement, ensuite, essuyant son front baigné d'une sueur froide: Que devien-

drai-je donc, reprit-il en approchant du cimetière . . . et lorsque je la verrai pâle, défigurée, mourante . . . . à cette même place où, l'année passée, dans ce même mois, elle m'apparut, pour la première fois, avec l'éclat et la fraîcheur de la jeunesse et de la santé ! . . . cependant, il faudra me contraindre : irai-je la retrouver pour hâter ses derniers momens ? . . . En disant ces paroles, il se leva, fut demander son cheval, et partit. L'idée qu'Helmina se flattait sur son état, et la crainte de l'éclairer à cet égard, eurent assez de pouvoir sur lui pour relever sa force et son courage ; et afin de se maintenir dans cette disposition, il tâcha de ranimer, dans son âme déchirée, quelques faibles lueurs d'espérance. Il se répéta que les médecins se trompaient si souvent, et qu'Helmina était si jeune, que sa guérison pouvait encore être possible. Il ne s'attacha qu'à cette pensée, et repoussa toutes les autres . . . A cinq heures précises, il entend marcher, il frissonne, il jette les yeux sur la barrière, et son sang se glace dans ses veines, en apercevant Helmina, . . Ce n'était plus cette figure brillante, dont l'élégance, la démarche légère et l'éblouissante beauté charmaient et frappaient tous les yeux ; c'était l'ombre d'Hel-

mina, toujours touchante et belle encore, mais décolorée, languissante, se traînant lentement dans ce séjour de la mort, supportant, avec peine, l'éclat du jour naissant, et paraissant prête à s'enfoncer dans la tombe autour de laquelle elle errait en silence . . . Un banc circulaire de gazon environnait le tombeau ; Helmina s'en approche ; Nelson, immobile et debout, la regardait fixement, avec des yeux égarés, où se peignaient la terreur et le désespoir . . . Helmina lui fit signe de s'asseoir à côté d'elle ; il obéit machinalement, il n'avait plus sa tête . . . Ces deux amans infortunés, qui ne s'étaient jamais adressé la parole, vont, enfin, se parler pour la première fois, et c'est pour se dire un éternel adieu ! . . . Une difficulté de respirer, causée par la maladie, et que l'émotion rendait extrême, empêchait Helmina de rompre le silence . . . . son sein haletant, sa pâleur, ses yeux éteints, semblaient annoncer qu'elle allait exhaler le dernier soupir . . . Nelson, éperdu, pousse un gémissement lamentable ; il étend son bras derrière Helmina ; elle se laisse aller sur sa poitrine, en disant : Oh ! qu'il est doux de se reposer là, sans remords ! . . . . Le son, toujours harmonienx, de cette

voix touchante, pénètre jusqu'au fond du cœur de Nelson, et en le déchirant, y porte, néanmoins, une sensation délicieuse ; Helmina le regarde avec la plus sublime expression de la tendresse ; elle respire encore pour l'aimer, il la serre dans ses bras, et le charme d'un amour mutuel, goûté sans contrainte pour la première fois, est plus puissant qu'un sort affreux et que la mort même ; il triomphe un moment de la douleur ! . . . Helmina paraît se ranimer, ses joues se colorent d'un léger incarnat, ses yeux se remplissent de larmes, et pour elle, c'était revenir à la vie . . . elle se soulève, et, posant la main sur la tombe : Nelson, dit-elle, voilà toujours le terme inévitable de tous les sentimens les plus heureux ! . . . A ces mots, Nelson, fondant en pleurs, se jette à ses genoux, Helmina lui tend une main tremblante qu'il presse contre son cœur . . . Nelson, reprit Helmina, c'est ici que l'amour, sous les traits touchans de la pitié, séduisit notre raison. Ce tombeau me rappelle tous les sentimens et toutes les douleurs que j'éprouvai durant la vie . . . C'est ici que Nelson vint souvent remplacer Helmina, c'est ici qu'il doit, désormais, la remplacer encore . . . Que ces

fleurs

fleurs funéraires soient toujours cultivées, pour être déposées sur ce marbre... Je vous laisse un devoir à remplir, c'est de m'assurer du soin que vous prendrez de vos jours... Me le promettez-vous ?.. Oui, s'écria le malheureux Nelson, oui.... j'obéirai... oh ! rassure-toi, mon Helmina. Le crime d'un lâche et d'un impie ne terminera point la vie qui te fut consacrée... Le ciel, n'en doute pas, par un prodige affreux, prolongera, pour ma juste punition, cette existence abhorrée... je vivrai... je supporterai mes souffrances, elles sont, à la fois, pour moi, un devoir, une expiation, un hommage... mais non, le sort nous réunit, ah ! pourquoi rejeter l'espérance ?..

Helmina secoua doucement la tête, deux larmes s'échappant de ses yeux, brillèrent sur ses longues paupières ; en même temps, un sourire languissant, d'une douceur touchante, embellissait encore son angélique physionomie. Ne nous abusons point, dit-elle... mais le ciel avant de nous arracher, pour jamais, l'un à l'autre, nous a donné quelques instans de bonheur... nous avons pu nous voir, nous parler et nous aimer sans remords... Oh !

mon ami, je te laisse un doux souvenir, et du moins, il te sera permis de me pleurer...

Dans ce moment, le ciel couvert de nuages, s'obscurcit encore, le vent s'éleva, et la pluie commença à tomber... Nelson frémit, il détache son manteau qu'il jete sur les épaules d'Helmina... L'orage les forçait à se quitter ; Helmina met un genou en terre devant la tombe, elle élève ses deux mains innocentes vers le ciel, elle paraît faire une prière fervente... Dans ce mouvement, ses beaux cheveux se détachent et couvrent son sein et ses épaules... Un éclair ouvrant tout-à-coup la nue, répand sur son visage un vif éclat de lumière, sa beauté parut alors rayonnante et céleste, c'était celle d'un ange. Oh ! s'écrie Nelson, c'en est fait, son âme sublime s'élance vers le ciel... Helmina !.. A ce cri terrible et déchirant, Helmina se lève, et se jete dans ses bras, elle appuye ses lèvres froides et décolorées sur la bouche brûlante de Nelson... O sensation inexprimable qui rassembla les tourmens et le bonheur d'une longue existence ! instant rapide, où l'âme éprouva tout ce qu'elle peut ressentir ; où le

plus

plus violent désespoir se confondit avec la volupté d'une sensibilité profonde et passionnée ; où le cœur connut toute sa puissance pour aimer, jouir et souffrir... Ce triste et premier baiser fut chaste comme la mort, et pur comme la sainte amitié. . . Dégagé des sens pour ces amans malheureux, l'amour, enfant infortuné de la mélancolie, sans désirs comme sans espérance, n'avait plus rien de terrestre que les regrets superflus et la douleur.. La pluie redoublant avec impétuosité, Ludovic accourut au secours de sa maîtresse, il s'approcha d'elle pour la soutenir ; mais, Nelson, en le repoussant, prit Helmina dans ses bras, et la porta dans la voiture qui l'attendait à cent pas du cimetière. . . La voiture part. . . Nelson, resté sur le bord du chemin, la regarde fixement, et à mesure qu'il la voit s'éloigner, il sent ses forces défaillir ; elle emporte son bonheur, ses désirs, un reste d'espoir, et sa vie. . . Elle entre dans une sombre forêt de sapin et de cyprès, elle disparaît. . . Un tressaillement douloureux, semblable à la dernière convulsion d'une longue agonie, fait chanceler Nelson, il tombe anéanti au pied d'un arbre. . . Ses facultés restent quelques instans suspen-

dues... Mais, baissant ses yeux appesantis, sur la terre, il aperçoit la trace des roues de la voiture d'Helmina ; ses pleurs recommencent à couler, ses idées reviennent... Grand Dieu ! s'écrie-t-il, elle était mourante, et je ne l'ai pas suivie ! . . existe-t-elle encore ? . . A ces mots, il se relève, et se précipite sur les ornières formées par les roues, c'est là le sentier qu'il veut suivre, mais épuisé par des mouvemens si violens, ses genoux tremblans se heurtent et fléchissent, un nuage épais couvre ses yeux, il retombe sans connaissance au milieu du chemin.... Infortuné, repose-toi, jouis quelques instans de l'insensibilité ! . . Quand tes yeux se rouvriront, tu ne reconnaîtras plus cet univers dont tu viens de perdre l'aspect, tout sera changé pour toi, tu ne retrouveras qu'un immense désert, et le malheur sans espérance... Helmina n'est plus, elle vient d'expirer dans les bras de son père.

Nelson resta sans mouvement près de deux heures, couché dans la poussière ; enfin, des paysans passèrent, et le portèrent dans une chaumière voisine. Là, il reprend l'usage de ses sens... il se trouve au milieu d'une famille éplorée... il ne peut méconnaître l'accent de la douleur,

douleur, on gémit, il écoute... On regrette une bienfaitrice qui vient de mourir... Nelson frémit, on nomme Helmina, et pour la seconde fois, un évanouissement profond l'arrache au sentiment affreux de ses maux !... De funestes secours lui rendirent promptement sa connaissance. La famille villageoise l'entourait et gardait le silence ; on n'entendait que le son lugubre de la cloche de la paroisse, qui frappait lentement la sonnerie funèbre consacrée à la mort !.. Nelson accablé, terrassé, paraît offrir, dans ce moment, le modèle d'une parfaite résignation ; mais il fait mieux que se soumettre au malheur, il s'y dévoue !... Il s'étonne seulement d'exister encore ; quoi ! dit-il, recouvrer à la fois la vie et la raison !... Il peut à peine se soutenir, on lui donne une espèce de cariole dans laquelle il monte avec un conducteur, pour retourner chez lui. Lorsqu'il arriva dans sa maison, il fallut le porter dans sa chambre, on le mit au lit, il y passa douze jours entre la vie et la mort. Durant ce temps, M. B*** fit enterrer les restes de sa malheureuse fille dans le tombeau de son épouse. Si la sensible Helmina eût prévu que ses cendres seraient réunies à celles de sa mère,

elle

elle n'aurait point eu la cruauté de charger l'infortuné Nelson de porter, chaque jour, l'offrande de fleurs sur ce tombeau ! . . . Ne se croyant pas si près de sa fin, elle avait compté partir pour Hirchberg, après son entrevue avec Nelson, afin de mourir et d'être enterrée dans ce lieu. . . .

Cependant, Nelson, malgré tous ses vœux secrets, fut rendu à la vie, par les soins d'un habile médecin. Il apprit que la sépulture de madame B*** était devenue encore celle d'Helmina; il se traîna dans le cimetière, il se prosterna sur la tombe, il y déposa les fleurs funéraires, et il n'expira pas sur le marbre qui renfermait les cendres d'Helmina ! . . . Depuis ce jour, tous les matins avant l'aurore, des fleurs arrosées de larmes, couvrent la tombe d'Helmina. Prodige effrayant de la constance du malheur, Nelson vit encore !... Loin de le consoler, sa fille n'est pour lui que l'objet d'une inquiétude déchirante, il est persuadé qu'il la perdra. Son imagination, jadis si vive, est éteinte : il n'a plus que deux pensées terribles : il se répète : *je fus l'assassin d'Helmina, et je verrai mourir Coraly !* Le passé ne lui présente qu'un seul souvenir, qu'une image désespérante, et tout l'avenir

l'avenir n'est pour lui qu'un funeste pressentiment ! ...

Vous, écrivains superficiels et corrupteurs, qui, faute de connaître le cœur humain, osez faire l'éloge des passions, allez méditer sur le tombeau d'Helmina, songez à ces amans infortunés, et si vous êtes susceptibles de pitié, rétractez-vous.

NOURMAHAL,

OU

LE RÈGNE DE VINGT-QUATRE HEURES.

HISTOIRE ORIENTALE.

J'ai trouvé ce trait singulier dans les Voyages d Tavernier, il est très-authentique, et Tavernier rap porta des monnaies d'or qui l'attestent. Presque tou les détails relatifs au prince Kousrou, sont de mon in vention ; mais ce prince a existé ; il se révolta, e effet, contre son père, et fut l'ennemi de la belle Nour mahal. Géangir qui épousa Nourmahal, fut grand père du fameux Aureng-Zeb, qui était sur le trône dan le temps des Voyages de Tavernier.

NOURMAHAL,

OU

LE RÈGNE DE VINGT-QUATRE HEURES.

HISTOIRE ORIENTALE.

Le sultan Kousrou, fils de Géangir, empereur du Mogol, avait du courage, de l'esprit et des vertus, mais des passions impétueuses, et une fierté de caractère que n'ont point ordinairement les enfans des souverains despotes de l'Asie, élevés dans la dépendance et dans la crainte. Son audace qui se manifesta dès son enfance, plut à Géangir. Ce prince, né sensible et bon, rapprocha son fils de lui, et s'y attacha. Cependant, n'osant être père qu'à demi, il montra des défiances, et prit des précautions qui blessèrent profondément l'âme généreuse et fière de Kousrou ; et la tendresse de l'empereur ne fit d'autre effet sur ce jeune prince

prince que celui que produisent, sur un courtisan ambitieux, les distinctions de la faveur. On se confie, avec abandon, aux sentimens de la nature ; qui jamais en a craint le changement ? un cœur paternel est immuable. Mais, les favoris des princes Asiatiques sont comme les amans jaloux, sans cesse inquiets et soupçonneux, ils ont toujours le triste pressentiment de l'inconstance qu'ils redoutent, et se défient souvent des démonstrations d'amitié les plus tendres. Kousrou fit la guerre, avec de grands succès, sous les ordres de son père et du vaillant Abkar, général Persan, attaché au service de l'empereur. Après une campagne très-brillante, dont la paix fut le fruit, Kousrou demanda le gouvernement d'une province ; il ne l'obtint pas, et cette grâce fut accordée à un simple sujet qui n'avait aucun droit pour l'obtenir. La colère et l'indignation du jeune prince furent extrêmes ; Abkar, mécontent aussi, acheva de l'aigrir ; enfin, il se forma un parti, et il prit la resolution, non de détrôner l'empereur, mais de s'assurer, par la force, une souveraineté indépendante. Chékour, premier ministre de Géangir, découvrit et dénonça ces coupables projets ; Abkar et le

prince

rince furent arrêtés. L'empereur annonça
pardon de son fils, mais il prononça l'arrêt
'Abkar, cependant il lui accorda trois jours
our se préparer à la mort. Abkar avait une
ille unique âgée de quinze ans, d'une beauté
avissante ; élevée avec soin, elle savait plu-
eurs langues, aimait la lecture, et possédait
s talens les plus séduisans. Elle avait tout
e qui fait réussir, de l'ingénuité dans les ma-
ières, de la grâce, de la finesse et de la viva-
ité dans l'esprit, de la décision et de la pa-
ence dans le caractère ; elle avait encore
çu de la nature un don plus précieux que
us les autres : une âme sensible, grande et
énéreuse. Aussitôt qu'elle apprit la condam-
ation de son père, elle se couvrit d'un voile,
, suivie d'une esclave, dévouée à ses volontés,
le s'échappa, pour la première fois, de la
aison paternelle, et se rendit au palais du
emier ministre Chekour. Sans vouloir dire
n nom, elle demanda à lui parler, et fut
mise dans son cabinet. Alors, levant son
ile : Chékour, lui dit-elle, je viens vous pro-
ser une action généreuse ; je suis la fille
Abkar, je veux aller au palais de Géangir,
veux implorer la grâce de mon père, et c'est

à l'ennemi d'Abkar que je m'adresse, pour me conduire aux pieds de l'empereur. Une jeune personne de quinze ans n'avait pas dû calculer combien, politiquement, cette démarche extraordinaire était sûre. Avec toute la candeur de la jeunesse et de l'inexpérience, elle n'avait compté que sur la sensibilité de Chékour, elle s'était flattée de toucher assez le cœur d'un vieux courtisan; pour lui faire surmonter d'anciens ressentimens.

Cependant, Chékour immobile de surprise, regardait fixement cette beauté merveilleuse qui, dans un âge si tendre, annonçait un si grand caractère... S'il la refusait, elle pourrait trouver un autre moyen de pénétrer dans le palais de l'empereur; ce dernier était jeune encore, il aimait les femmes... Ces réflexions, faites rapidement, décidèrent Chékour à prendre un parti généreux: venez, dit-il, je me charge de vous guider, et je joindrai mes prières aux vôtres... A ces mots, la naïve et charmante fille d'Abkar, pénétrée de reconnaissance, baissa son voile, et suivit Chékour. Admise en présence de Géangir, elle tombe à ses genoux, et lui demande, avec la plus douce éloquence, la vie de son père.

L'empereur,

L'empereur, profondément ému, la relève et a contemple un instant en silence ; enfin, prenant la parole ; qui pourrait vous résister, lui lit-il ? Abkar est votre père, il est pardonné. Je lui laisse tous ses biens, qu'il les emporte dans la Perse, sa patrie, mais que la reconnaissance fixe sa fille auprès de moi. Restez, à jamais, dans ce palais ; votre père partira demain ; ce soir vous recevrez ses adieux.

La fille d'Abkar, baignée de larmes, retomba aux pieds de Géangir qui, sur-le-champ, la fit conduire dans son sérail. Depuis la mort de la mère du sultan Kousrou, l'empereur n'avait point eu d'épouse, et s'était même promis de ne plus donner ce titre suprême. Cependant, il fut si frappé de la beauté et des grâces de la fille d'Abkar, que dès le jour même, il la nomma *Nourmahal*, ce qui signifie *lumière du sérail*. Ce nom était d'un heureux augure, il ne présageait pas une destinée commune ; celle qui le reçut, sentit qu'il lui assurait des droits que ses rivales n'avaient pas.

Le lendemain, on donnait dans le sérail une fête à Géangir. Nourmahal y parut avec

un éclat digne de son surnom, elle eut, non-seulement le prix de la beauté, mais encore celui des talens ; l'empereur la vit danser, il l'entendit chanter et jouer du luth, et il en devint éperdument amoureux. Le soir, on se promena dans les jardins, et Géangir conduisant Nourmahal loin de ses compagnes, s'assit avec elle sur un banc de verdure. Que je vous ai bien nommée ! lui dit-il, vous seule brillez ici, vous effacez toutes les beautés qui s'y trouvent rassemblées, je n'y vois que Nourmahal ! . . A ces mots, Nourmahal soupira, en secouant doucement la tête ; elle leva les yeux au ciel, et les fixa sur la lune brillante dont les rayons semblaient se rassembler tous sur sa charmante figure. Seigneur, dit-elle, regardez cet astre qui nous éclaire, voyez la splendeur si douce qu'il reçoit du soleil. . . il n'est point confondu avec toutes ces étoiles qui ne donnent point de lumière. . . L'empereur étonné, lui répondit avec émotion : Ah ! parlez, charmante Nourmahal, parlez, quelle distinction désirez-vous ? — Il en est une si glorieuse et qui me serait si chère, qu'il ne m'est pas possible d'arrêter ma pensée sur une autre ! . . — Quelle est-elle donc ? —

Le titre d'épouse du plus grand prince de la terre.

Cet aveu si brusque et si franc, causa une extrême surprise à Géangir. Après un moment de silence : Quoi ! Nourmahal, reprit-il, quoi ! si jeune vous avez déjà une telle ambition ? . . . . Seigneur, répondit-elle, daignez songer qu'avec l'éducation que j'ai reçue, et fille unique d'un homme, élevé par vous aux premières dignités de cet empire, je n'ai jamais dû croire que je serais confondue dans la foule des esclaves d'un sérail. Je n'espérais pas, sans doute, attirer vos regards, mais je me croyais sûre d'obtenir la foi de celui qui me donnerait son cœur. Enfin, malgré le bonheur que j'éprouve à vivre sous vos lois, j'oserai vous dire, seigneur, qu'avant la disgrâce de mon père, je n'aurais point recherché le sort auquel il a fallu me soumettre.

Ce discours mit le comble à l'étonnement de l'empereur, il n'était pas accoutumé à cette liberté de langage, et surtout à cette sincérité ; à la fois, séduit et blessé, il éprouvait une impression si neuve et si extraordinaire, qu'il ne savait s'il devait montrer de la sévérité ou de l'indulgence. Ainsi donc, reprit-il, c'est à regret que vous vous trouvez

fixée près de moi ? — Non, seigneur, parce que je vous aime. Mais, si je ne sentais pas l'abaissement de ma situation, je ne serais pas digne du titre que j'ambitionne. — Savez-vous, Nourmahal, que j'ai refusé d'épouser la fille du roi de Perse ? — Je le conçois, vous ne la connaissez point, ne suis-je pas au dessus d'elle, si vous m'aimez ? quel rang peut valoir votre amour ! . . . — Ici, Géangir touché, et trop vivement pressé, rompit cet entretien.

Lorsque Géangir se retrouva seul, il réfléchit à cette conversation, et il en fut effrayé. Nourmahal était la première femme bien élevée, instruite et spirituelle, qu'il eût jamais connue, et il pensa, comme beaucoup de gens des pays policés, qu'un tel être est extrêmement dangereux ; cependant, malgré cet inconvénient, comment se défendre d'adorer Nourmahal ? . . . Laisser prendre un grand ascendant à une idole bien reconnue pour n'avoir pas le sens commun, c'est une chose toute simple, et qui ne peut nuire à la considération personnelle d'un homme, et à la gloire d'un souverain ; mais se laisser subjuguer par une femme d'esprit, quelle honte ! quel danger ! ne peut-elle pas donner un bon conseil ? ne supposera-t on pas qu'elle est consultée ?

ne sera-t-elle pas vaine, orgueilleuse, impérieuse, turbulente, intrigante, artificieuse, surtout ? . . . un esprit supérieur, (quels que soient le cœur et le caractère) ne doit-il pas donner aux femmes tous ces vices ? . . . C'était une opinion généralement reçue en Asie.

Ce fut un profond penseur que ce prince qui ne voulut pas épouser la belle Icasie, parce qu'elle lui fit une réponse si spirituelle, qu'il en fut épouvanté *. Géangir connaissait peut-être ce trait d'histoire. Quoi qu'il en soit, malgré son amour pour la belle Nourmahal, il prit la résolution de réprimer ses prétentions ambitieuses, et d'abaisser son orgueil. Il appela Chékour pour lui faire part de son plan, il lui conta sa conversation avec Nourmahal, et lui demanda ce qu'il pensait d'un tel caractère. Le ministre vit clairement que le prince, en dépit de ses craintes, adorait Nourmahal, et que cette dernière obtiendrait tout ce qu'elle pouvait désirer ; ainsi, il se garda bien de parler contre la favorite que l'on ne voulait humilier un peu, que parce qu'on l'admirait profondément. Il combattit donc le dessein qu'on lui confiait ; mais l'empereur persista.

* L'empereur Théophile. *Histoire du Bas-Empire.*

Il ne faut pas, dit-il, qu'elle connaisse tout le penchant que j'ai pour elle, car elle en abuserait. Enfin, je veux, sans aucune violence, et même avec toute l'apparence de la générosité, la forcer à se rétracter et à se contenter humblement de sa situation actuelle.

Chékour ne répondit rien, et l'empereur écrivit à Nourmahal, un billet qui contenait ces mots :

" Vous m'avez dit que vous n'étiez pas " contente de votre sort ; je ne suis point un " tyran, et, malgré le charme que je trouve à " vous voir, je vous rends maîtresse absolue " de votre destinée ; vous êtes libre, Nour- " mahal, et si vous voulez aller rejoindre votre père, vous pouvez fixer l'intant de " votre départ, mes bienfaits vous suivront, " et vous aurez une escorte pour vous con- " duire en Perse."

L'empereur qui trouvait ce billet d'une finesse sublime, le lut tout haut. Vous sentez bien, dit-il, qu'elle ne sera pas tentée de partir ; les mœurs de l'Orient ne lui permettraient pas, si elle me quittait, de songer désormais à l'hymen, après avoir passé deux jours dans un sérail : d'ailleurs, où pourait-elle trouver la magnificence qui l'environne ici ? Je

me flatte, aussi, que je suis aimé, il est donc certain qu'elle restera, et comme alors ce sera volontairement, je l'aurai forcée de renoncer à toutes ses prétentions, ou du moins, elle n'en pourra plus parler.

Géangir envoya ce billet, avec un superbe présent de pierreries. Une demi-heure après, il reçut la réponse suivante :

" La fierté que je vous ai montrée, sei-
" gneur, ne peut être condamnée par une âme
" aussi grande que la vôtre, je veux la conser-
" ver, elle m'est chère : laissez-moi, du moins,
" m'élever jusqu'à vous par mes sentimens. . . .
" Cependant, pour me rendre votre esclave
" volontaire, pour me fixer à jamais près de
" vous, il vous eût suffi de me dire que j'étais
" nécessaire à votre bonheur. Cette gloire
" satisferait, à la fois, mon cœur et mon or-
" gueil. Le titre de votre épouse ne serait
" rien sans elle . . . mais, puisque vous me
" proposez de m'éloigner, pour jamais, sans
" m'exprimer un regret, je dois aller rejoindre
" mon père . . . Je partirai demain.

" Daignez, seigneur, reprendre vos ma-
" gnifiques dons, ils me sont inutiles ; que fe-
" rais je de ces éclatantes parures, à qui vou-

" drais

" drais-je plaire quand je ne vous verrai plus ?
" . . . je n'emporterai, en vous quittant, que
" ma reconnaissance et ma douleur. . . ."

Géangir ne s'attendait nullement à cette réponse qui lui causa autant d'attendrissement que d'embarras. Que ferai-je, Chékour ? dit-il ; certainement, je ne la laisserai point partir ; je vous l'avoue, je ne pourrais, désormais, vivre sans Nourmahal . . . Mais à présent, comment la retenir, sans lui donner sur moi, le plus dangereux empire ? Si je lui fais connaître toute ma passion pour elle, n'en doutez pas, elle voudra devenir mon épouse . . . — Eh bien, seigneur, quelle femme remplirait mieux ce rang suprême ? . . . — Y pensez-vous, Chékour ? — Seigneur, j'ose vous le dire, la manière la plus digne de vous, de retenir celle qui ne demande pour rester, qu'un mot de sur tendresse, serait de l'élever le trône impérial.

L'empereur ne répondit rien, mais cette liberté de Chékour ne lui déplut point, et l'adroit ministre savait bien qu'il venait de flatter son maître. Il servait Nourmahal avec ardeur, parce qu'elle lui devait déjà de la reconnaissance, et qu'elle en éprouvait une très-vive ; d'ailleurs, le prince Kousrou était l'en-

nemi

nemi de Chékour, et l'hymen de l'empereur acheverait d'ôter à ce prince, un reste de crédit et de pouvoir. Enfin, Géangir adorait Nourmahal; il était aisé de prévoir qu'il finirait par l'épouser, et hâter ce grand événement, assurait, à jamais, la faveur du ministre qui avait donné un tel conseil.

L'empereur passa le reste du jour sans revoir Nourmahal, il se contenta de lui faire dire qu'elle pouvait donner ses ordres pour son départ, et demander le nombre de palanquins qu'elle désirait avoir. Nourmahal, douloureusement surprise, mais trop fière pour se plaindre, répondit que le cortége le plus modeste était celui qui conviendrait le mieux à sa situation ; elle ajouta qu'elle partirait le lendemain matin au point du jour.

En effet, le lendemain, la triste Nourmahal, vêtue d'une simple robe de mousseline, se couvrit d'un grand voile de cachemire, et, suivie d'une seule esclave, sortit du sérail, et descendit dans les cours, à six heures du matin. Elle monte, en soupirant, dans le palanquin qui l'attendait, et elle part. Elle traverse plusieurs cours immenses, ensuite elle sort du palais ; dans ce moment, elle ne put

retenir

retenir ses pleurs... Quel abandon, dit-elle, quel mépris !.. avec quelle cruauté il me renvoie !... il n'a même pas daigné répondre un seul mot à ce billet si respectueux et si tendre !.. quel affront ; qu'ai-je donc fait pour mériter un semblable traitement !... Tandis que Nourmahal s'indignait et gémissait, le palanquin traversait rapidement les rues de Delhy ; Nourmahal voulut aller moins vîte, on lui répondit brusquement que l'on suivait les ordres de l'empereur. Grand Dieu ! s'écria-t-elle en fondant en larmes, je ne saurais donc trop promptement à son gré, m'éloigner des lieux qu'il habite !..

Après une demi-heure de marche, on arrêta tout-à-coup, en disant qu'il fallait raccommoder quelque chose au palanquin. On fit descendre Nourmahal, en lui déclarant qu'elle serait obligée d'attendre assez longtemps, et l'un des esclaves lui proposa d'entrer dans la grande pagode de la ville qui se trouvait dans cette rue, elle y consentit. Après avoir passé la première porte de la pagode, Nourmahal s'étonna, en apercevant une grande affluence de peuple, mais quelle fut son émotion, lorsqu'en entrant dans le temple, elle vit

toutes

toutes les lampes allumées, et l'empereur magnifiquement vêtu, au milieu de ses courtisans et de ses gardes. La tremblante Nourmahal s'appuya contre un pilier... Géangir s'avança vers elle, et la prenant par la main : venez, lui dit-il, tout est préparé pour la cérémonie qui doit nous unir...A ces paroles inattendues, Nourmahal, prête à s'évanouir de surprise, de saisissement et de joie, met un genou en terre devant l'empereur qui la relève, en posant sur sa tête une couronne de diamans : voilà, reprit-il à haute voix, Nourmahal, fille d'Abkar, que j'ai choisie pour épouse...

L'heureuse Nourmahal reçut la foi de Géangir, et à la fin de la cérémonie, l'empereur monta sur un trône éclatant, élevé au milieu de la pagode ; la sultane s'assit un moment sur des carreaux de brocard d'or, placés au pied du trône ; ensuite, elle sortit du temple, au bruit des fanfares et des acclamations du peuple ; elle monta dans un superbe palanquin, et, suivie d'un nombreux et brillant cortége, elle fut reconduite au palais.

Le sultan Kousrou ne se trouva point à cette cérémonie, et lorsqu'il apprit ce grand événement, il montra un dépit dont Chékour

ne manqua pas d'instruire la sultane. Cette dernière n'en fut point irritée ; les âmes généreuses peuvent quelquefois être aigries dans l'adversité, mais dans le moment d'un grand triomphe, elles sont toujours disposées à l'indulgence. Chékour fut très-mécontent de voir Nourmahal décidée à servir le jeune prince auprès de l'empereur, néanmoins, dissimulant ses craintes, il parut entrer dans les sentimens qui lui causaient tant d'inquiétude.

Les femmes, dans l'empire du Mogol, ont beaucoup plus de liberté qu'en Turquie ; quelquefois, chez elles, en présence de leurs maris, elles voient les amis de leur famille. Nourmahal, séparée des femmes du sérail, eut une maison à part, un grand nombre d'esclaves, des gardes, et tous les honneurs dûs au rang d'impératrice. Chékour était un vieillard ; Nourmahal croyait lui devoir la vie de son père, son bonheur et sa fortune ; elle sollicita vivement la permission de le recevoir chez elle, et elle l'obtint facilement. Mais la jeunesse du prince Kousrou ne permettait pas de demander une telle exception pour lui, alors même qu'il eût désiré l'obtenir. Cependant,

dant, Nourmahal aurait voulu le connaître, pour lui donner d'utiles conseils relativement à l'empereur. Le fils unique de Géangir ne pouvait être pour elle un objet indifférent ; d'ailleurs, elle avait souvent entendu son père faire l'éloge de sa brillante valeur et de ses grandes qualités. Elle ignorait que ce prince la connaissait aussi de réputation. Abkar, avant sa disgrâce, avait laissé voir au jeune sultan le désir que sa fille devint son épouse ; le prince prit, à ce sujet, des informations qui lui donnèrent la certitude que la fille d'Abkar était la plus belle et la plus charmante personne de l'empire ; son imagination s'enflamma, il adora Nourmahal, sans la connaître. Dans les pays où les femmes sont des divinités mystérieuses, toujours invisibles, un récit et un nom suffisent pour inspirer l'amour. Kousrou combla tous les vœux d'Abkar, en lui demandant sa fille, la veille du jour où il fut arrêté... Lorsqu'il apprit depuis, que Nourmahal était dans le sérail de Géangir, il éprouva la plus vive douleur. Ce chagrin fut ensuite augmenté par l'élévation si prompte et si extraordinaire de l'objet qu'il regrettait avec tant d'amertume. Il n'entendait parler qu'a-

vec désespoir de son esprit, de ses grâces et de sa beauté. Son dépit fut si violent qu'il lui fut impossible de le dissimuler; on prit les transports d'un amour malheureux pour de la haine, et il le laissa croire; d'ailleurs, il se mêlait à ses regrets un vif ressentiment contre Nourmahal; il supposait qu'elle savait qu'il l'aimait, et qu'il avait reçu la parole d'Abkar; l'orgueil et la passion lui faisaient regarder comme une infidélité coupable, les démarches auxquelles Abkar devait la vie, et que Nourmahal aurait dû faire, même en partageant les sentimens de Kousrou. Mais elle avait ignoré les projets de son père; il s'était contenté de faire, en sa présence, l'éloge du jeune prince; et lorsqu'enfin, Kousrou s'expliqua clairement, Abkar lui promit d'en instruire sa fille; des affaires importantes l'empêchèrent de la voir jusqu'au moment où il fut privé de sa liberté. Nourmahal qui avait excusé les premiers mouvemens d'humeur de Kousrou, commença à s'indigner, en apprenant, quelques mois après, que ce prince parlait toujours d'elle avec le ton et l'expression de la haine. Cette injustice soutenue la révolta; ce chagrin fut le seul qu'éprouva Nourmahal; elle gagne

toute

toute la confiance de l'empereur, et n'en abusa jamais. Mais, elle avait un grand inconvénient pour une favorite qui veut gouverner, elle haïssait l'intrigue et elle ne pouvait supporter l'ennui. Avec un ascendant suprême sur l'esprit et sur le cœur de Géangir, elle eut peu d'influence dans les affaires ; elle y portait de la distraction, peu d'activité, et une droiture qui nuisait souvent au succès qu'elle désirait. Elle sollicitait, sans préparation et sans détour ; elle essuyait les refus raisonnables sans humeur ; voilà des moyens certains pour obtenir l'estime dans toutes les cours du monde, et pour n'y jamais acquérir de crédit. Chékour représentait souvent à la sultane, qu'en se contraignant un peu, en sacrifiant quelquefois ses amusemens, elle aurait un empire absolu. Ce pouvoir serait trop acheté, répondait-elle, il faudrait changer mon caractère, renoncer à mes occupations, à mes goûts, et, pour n'avoir, après tant de sacrifices et d'efforts pénibles, qu'une autorité usurpée, et toujours secondaire. Cependant, il est affreux de ne passer sur la terre que des jours inutiles, et de ne laisser aucune trace après soi . . . Pour dévouer sa vie

à la gloire, il faut une force de caractère, une suite, une persévérance que je n'aurai jamais ; je sens que je ne pourrais illustrer mon nom que par une action éclatante, et qu'il m'est impossible de l'immortaliser par une conduite soutenue.

Ces réflexions affligèrent Nourmahal, et lui donnèrent l'idée de chercher un moyen d'acquérir une grande renommée, sans se mêler des affaires, et sans renoncer à son genre de vie. Mais que pouvait-elle faire d'éclatant ? des fondations bienfaisantes et religieuses ? D'autres impératrices avaient fondé des hospices, fait bâtir des pagodes. Nourmahal voulait s'associer à cette gloire, et y ajouter encore quelque chose de neuf et de brillant. Après une profonde méditation, elle forma un plan singulier qui demandait une longue préparation, et qu'elle suivit avec constance, parce qu'il ne s'agissait que de donner beaucoup d'argent, de s'assurer du dévouement de quelques personnes ; et de garder un impénétrable secret. Elle vendit la plus grande partie de ses pierreries, pour compléter la somme dont elle avait besoin, et elle mit Chékour

dans

dans sa confidence. Ce ministre la servit avec le zèle qu'elle attendait de lui, et tout le succès qu'elle pouvait désirer.

Nourmahal régnait souverainement, depuis trois ans, sur le cœur de Géangir, lorsque Chékour, plus animé que jamais contre Kousrou, découvrit que ce prince était amoureux de la fille de Fazelkan, un omras puissant par ses richesses, et qu'il haïssait particulièrement. Il résolut de tirer parti de cette découverte, pour perdre Kousrou. Sans parler de la passion du prince, il dit à la sultane qu'il voulait se réconcilier avec lui, et que, dans ce dessein, il désirait lui donner pour épouse, Zoraïde sa fille, la plus belle personne de Delhy, après la sultane. Cette dernière connaissait et chérissait Zoraïde; ce projet la charma, elle se chargea de le faire réussir ; elle en parla, avec vivacité, à l'empereur qui lui promit de décider le prince, et de doter Zoraïde. En effet, il fit cette proposition à son fils qui, loin de la recevoir avec plaisir, répondit qu'il n'épouserait jamais la fille d'un homme qu'il méprisait, que d'ailleurs, il aimait Zima, fille de Fazelkan. L'empereur, blessé de cette réponse, témoigna son mécontentement ; néanmoins,

moins, reprenant le ton de la bonté, il insista, en vantant la beauté de Zoraïde. Seigneur, reprit vivement Kousrou, la seule Zima sera mon épouse, je refuserais Zoraïde pour mon esclave, eût-elle une beauté aussi célèbre que celle de Nourmahal. A ces mots, l'empereur, justement irrité, congédia brusquement le prince. Une demi-heure après, Fazelkan fut arrêté. Kousrou, craignant de perdre aussi sa liberté, se hâta de quitter Delhy, et alla se cacher chez un homme obscur, à une lieue de la ville, dans une petite maison sur les bords du Gemna.

L'empereur rendit à la sultane un compte exact de son entretien avec son fils; il désirait qu'elle partageât tout son ressentiment, et il n'oublia pas de lui dire que le prince assurait qu'il ne voudrait pas de Zoraïde pour son esclave, quand elle serait aussi belle que Nourmahal. La sultane rougit, mais un sourire déguisa son dépit secret; elle donna le soir même une fête magnifique à l'empereur. Elle y déploya tous ses talens et tous ses charmes; Géangir fut tellement enivré d'admiration et d'amour, qu'il s'écria, dans un moment d'enthousiasme, qu'il n'y avait rien dans le monde

qu'il

qu'il ne fût capable de faire pour elle : eh bien, seigneur, dit Nourmahal, promettez-moi de m'accorder la grâce que je vais vous demander ? — Oui, je le jure. — Votre parole est sacrée. — Parlez, Nourmahal, quelque chose que vous puissiez désirer, parlez, et soyez sûre, d'avance, de l'obtenir. — Je n'ai point de doutes, mais j'éprouve un peu d'embarras. — Pourquoi ? — Je vais vous dire la chose la plus extraordinaire. — N'importe. — La femme que vous préférez, que vous aimez uniquement, ne doit point avoir un destin vulgaire . . . ce nom que vous m'avez donné, je veux le rendre immortel. . . je veux attacher une gloire durable à vos bienfaits, c'est l'amour et la reconnaissance qui me rendent ambitieuse. — Mais, n'êtes-vous pas mon épouse, que puis-je faire de plus ? — Ce qu'on n'a jamais fait, ce qu'on ne fera jamais. . . — Ah ! Nourmahal, je voudrais le deviner, mais je ne vous comprends pas ; que désirez-vous donc encore ? — Le pouvoir suprême pendant vingt-quatre heures. — Comment ? — Oui, cédez-moi le trône, durant un jour, seulement . . . — Mais, quand je l'occupe, ne régnez-vous pas ? — A côté de vous, peut-on briller, peut-on même

être remarquée ? . . . Laissez-moi seule un instant à cette place éminente . . . ne craignez point de me confier la souveraine puissance ; ah ! pourrais-je en abuser ! je dois justifier votre amour, votre choix, et la preuve la plus glorieuse d'une estime parfaite . . . — Remettre les rênes de l'empire dans les mains d'une femme de dix-huit ans ! . . . — Eh, seigneur, m'accorderiez-vous cette faveur éclatante si j'avais quarante ans ! . . . A quoi pouvons-nous prétendre sans le bonheur d'être aimées ? Le temps brillant de la jeunesse est donc pour nous celui de la gloire ? — Et l'expérience ?... — Vos exemples m'en tiendront lieu. — Que de fautes terribles on peut faire sur le trône, pendant vingt-quatre heures ! . . . . — Oui, quand on y végète, ou quand on manque d'esprit et d'élévation d'âme. — Si nous étions en pleine paix, si depuis un an, la guerre ne s'était pas rallumée avec la Perse, j'aurais moins de craintes. — Si nous étions dans un temps plus paisible, le trône me tenterait moins. — Dans des circonstances difficiles, une femme peut-elle avoir assez de sagesse pour ne commettre aucune imprudence funeste à l'état ? — Oui, pendant vingt-quatre heures. — Mais, Nourmahal,

mahal, avec tant d'ambition, ne quitterez-vous pas, avec désespoir, la puissance absolue dont vous aurez joui si peu de temps. — Ce n'est pas le trône que j'envie, c'est la gloire que je désire ; quelques heures d'une autorité souveraine me suffiront. Régner un instant, aimer toujours, n'est-ce pas là, seigneur, le destin le plus heureux d'une femme ? — Je ne me rétracterai point ; oui, Nourmahal, l'amour a peut-être prononcé un serment imprudent, mais il doit le tenir . . . Demain, une proclamation solennelle annoncera, dès l'aurore, à mes sujets, que j'abdiquerai, pour vingt-quatre heures, la puissance souveraine, et que Nourmahal en sera revêtue. A ces mots, la sultane, transportée de joie, exprima sa reconnaissance, avec autant de sensibilité que de charme.

En effet, le lendemain, aux premiers rayons du jour, la cour et la ville de Delhy apprirent, avec étonnement, qu'elles allaient être gouvernées par la belle Nourmahal. Le peuple, amateur de la nouveauté, parut enchanté de cet événement extraordinaire. L'agitation fut extrême parmi les poëtes, car un règne si court ne pouvait être célébré que par de véritables impromptus ; mais heureusement

que la singularité du sujet fournissait naturellement beaucoup d'idées neuves ; enfin, on vit éclore dans cette matinée une multitude de vers à la louange de l'impératrice. Les courtisans formèrent rapidement une foule de projets, et conçurent de nouvelles espérances. Plus de deux mille placets furent écrits dans l'espace d'une heure ; jamais les intrigans et les ambitieux ne montrèrent autant d'activité ; il s'agissait de profiter d'un règne de vingt-quatre heures, on n'avait pas de temps à perdre.

On était au mois de Juin. A huit heures précises du matin, on plaça sur le grand portique du palais, un élégant drapeau blanc, vert, et gris de lin, orné de franges d'or ; c'était le signal qui annonçait que le règne de Nourmahal venait de commencer. Nourmahal, dans une éclatante parure, reçut, à genoux, le diadême et le sceptre de pierreries que lui présenta Géangir : allez, lui dit-il, allez orner le trône que vous prête l'amour, et songez que pour briller à cette place suprême, il faut l'honorer par de solides vertus et de grandes actions.

Après cette première cérémonie, Géangir fut se renfermer dans l'appartement le plus reculé

culé du palais en promettant d'y rester tant que dureroit le règne de Nourmahal, c'est-à-dire, jusqu'au lendemain matin à la même heure.

L'impératrice qui, depuis plus de deux ans, préparait tout en secret, pour ce jour de triomphe, avait découvert l'asile où le prince Kousrou se tenait caché. A l'instant où les hérauts la proclamaient souveraine de l'empire du Mogol, Chékour, par son ordre, fut, avec une escorte, investir la maison du prince, se saisit de sa personne, au nom de l'empereur, et en lui cachant l'élévation de Nourmahal, le conduisit, sur-le-champ, au palais, par un chemin détourné et solitaire. On l'enferma seul dans un appartement dont Chékour eut la garde. Nourmahal qui négociait, en secret, la paix avec la Perse, depuis quatre mois, aidée de tout le crédit d'Abkar son père, devenu favori du roi de Perse, était enfin parvenue à conclure un traité glorieux à l'empire, auquel il ne manquait que la ratification du souverain du Mogol. Le prince de Perse, arrivé secrètement à Delhy, avec tous les pouvoirs nécessaires pour conclure, fut alors publiquement introduit

introduit dans le palais. L'impératrice se rendit dans une immense salle, magnifiquement décorée, elle monta sur un trône éblouissant d'or et de pierreries. Les gardes de l'empereur l'entouraient, son amie, la fille de Chékour, la jeune et belle Zoraïde était assise à ses pieds, sur les marches du trône. On ouvrit les portes, les omras entrèrent en foule. Un instant après, le prince de Perse parut avec sa suite. Alors, l'impératrice leva son voile. Se montrer et signer la paix furent les deux premiers actes de sa puissance ; c'était commencer, et comme un grand monarque et comme une femme. Toute l'assemblée fut saisie d'étonnement et d'admiration ; Nourmahal, embellie encore par le plaisir nouveau d'être regardée, prit la parole, et s'adressant au prince de Perse, elle fit sur la paix, un discours plein de charmes et de dignité, il fut aussi d'une concision remarquable, (le temps est précieux quand on ne doit régner que quelques heures). Ce ne fut point un discours académique, car Nourmahal ne dit pas un mot de trop. Elle prononça bien, mais son débit fut vif et animé, sans aucune pause. Lorsqu'elle eut cessé de parler, tous les

les omras mirent un genou en terre, pour lui jurer une fidélité à toute épreuve. Jamais femme ne dût mieux compter sur un tel serment, on ne s'engageait que pour un jour. Nourmahal, appuyée sur Zoraïde, descendit de son trône, et passa, avec le prince de Perse, et les ministres, dans un cabinet voisin : là, elle signa le traité de paix, et le rappel d'Abkar, son père, auquel elle envoya un courrier. Le prince de Perse congédié, l'impératrice descendit dans les cours, monta dans un palanquin, et, suivie d'un nombreux cortége, se rendit dans une place publique, où elle posa la première pierre d'une pagode. Elle fit la même chose pour un hospice, et pour un pont sur le Gemna. Pendant ses courses, on distribuait au peuple, par ses ordres, des sommes considérables, mais dans une monnoie toute nouvelle, qu'elle avait fait fabriquer secrètement. Ces pièces, toutes d'or et d'argent, portaient, d'un côté, les deux profils de l'empereur et de l'impératrice, et de l'autre, leurs noms. Nourmahal, pour rendre ces monnaies plus remarquables et plus fameuses, avait, à dessein, enfreint

freint la loi qui proscrivait dans cet empire, toute empreinte de figures.*

Nourmahal n'ouvrit point les prisons, et ne rendit point la liberté aux malfaiteurs ; mais, ayant pris, d'avance, des informations sur les prisonniers, en général, elle usa du beau droit de faire grâce, en faveur de quelques criminels dont diverses circonstances rendaient les actions moins coupables ; elle délivra aussi plusieurs prisonniers, injustement détenus; et après avoir montré son respect pour la religion, son amour du bien public, sa justice, sa magnificence et son humanité, après avoir joui de l'admiration et de l'enthousiasme d'un peuple immense, rassemblé sur ses pas, Nourmahal se hâta de rentrer dans le palais ; il était midi. Elle se mit à table. Pendant son dîner, elle entendit la lecture de plusieurs placets, et elle s'occupa jusqu'à six heures du soir, à réparer des

* Tavernier, comme on l'a dit, rapporta en France plusieurs pièces d'or de cette monnaie de Nourmahal, qui, dès lors commençaient à être très-rares en Asie ; les successeurs de Géangir en ayant défendu le cours et refondu la plus grande partie.

des injustices, à signer des grâces et à donner des emplois ; elle n'oublia ni les savans, ni les gens de lettres, ni les artistes distingués. Elle en tira plusieurs de l'obscurité ; elle savait qu'il est encore plus glorieux de découvrir et d'encourager un talent ignoré ou méconnu, que d'honorer ceux qui sont déjà récompensés par une grande réputation. Ensuite, elle s'enferma, avec les ministres, pour achever de rédiger plusieurs lois bienfaisantes qu'elle avait long-temps méditées, et dont quelques-unes adoucissaient le sort des femmes et donnaient à son sexe plus de dignité.

A dix heures, elle congédia ses ministres, et elle fit appeller le chef de sa garde, nommé Nasuf, qu'elle instruisit d'une partie de son projet, relativement au prince Kousrou, et, en conséquence, elle lui donna des ordres qui furent ponctuellement exécutés. Nasuf fut trouver le prince qui, jusqu'à ce moment, enfermé dans une chambre, et n'ayant vu personne, ignorait entièrement tout ce qui s'était passé et croyait toujours qu'il était arrêté par l'ordre de Géangir. Nasuf lui dit que l'empereur, irrité du mépris avec lequel il avait refusé d'épouser la fille de Chékour sans la

connaître,

connaître, désirait qu'au moins il la vît. Venez, seigneur, continua Nasuf, la belle Zoraïde est dans le cabinet de l'empereur, je vais vous y conduire. J'y consens, répondit le prince, avec un sourire dédaigneux ; mais Zoraïde, avec tous ses charmes, ne me fera point oublier Zima. En disant ces paroles, il suivit Nasuf. Ce dernier croyait, en effet, que le prince allait voir la fille de Chékour, il était dans l'erreur ; les femmes, ainsi que les grands politiques, font rarement des confidences entières, elles s'en réservent toujours quelque chose. Nourmahal n'avait pas dit que c'était elle-même, qui, sous le nom de Zoraïde, s'offrirait aux regards du prince. Ce stratagême, en abusant Kousrou, devait le punir d'un mot également insultant pour Nourmahal et pour la fille de Chékour. On se rappelle qu'il avait dit qu'il n'admettrait pas Zoraïde au rang de ses esclaves, eût-elle la beauté de la sultane.

La bienfaisante, la généreuse Nourmahal n'avait point oublié cette réponse injurieuse, que rendait plus piquante encore, la conduite entière du prince dont elle n'avait pu obtenir le suffrage ou l'estime ; elle se dit : je veux venger mon amie..... Le gouvernement d'un

vaste

vaste empire, l'amour d'un peuple entier, le bonheur et la gloire ne purent la distraire de cette idée. L'impartialité que doit avoir un historien ne permet pas de dissimuler cette faiblesse : mais avant de la condamner, avec sévérité, voyons quelle sera la vengeance.

Nasuf, laissant le prince à la porte du cabinet, se retira. Il avait prévenu le prince qu'il ne devait pas entrer dans le cabinet, mais qu'à travers la porte de glace, recouverte d'une gaze blanche, il verrait Zoraïde qu'on avait fait venir dans cet appartement, sous prétexte d'y attendre la sultane. Ainsi, Kousrou fut persuadé qu'il allait voir la fille de Chékour à son insçu, et sans qu'elle se doutât qu'il fût aussi près d'elle. Kousrou se trouvait dans un lieu obscur qui ne recevait de lumière que par ce cabinet extrêmement éclairé. Il s'approcha de la glace, et jetant les yeux dans le cabinet, il n'y vit personne ; il remarqua près de lui une table sur laquelle était posé un luth. Le prince, debout, dans une attitude assez gênante, attendait Zoraïde, avec impatience, afin de pouvoir s'en aller ; bientôt, cette impatience s'accrut, et diverses pensées y joignirent un peu d'émotion ; à vingt-quatre ans, est-il pos-

sible

sible de conserver tout son sang-froid en attendant une femme jeune et belle.... Il faut qu'en effet elle soit charmante, disait Kousrou, puisqu'on veut me la faire voir.... Je l'ai dédaignée, j'ai parlé d'elle avec le plus injurieux mépris, elle le sait, peut-être..... Si elle est si belle, je sens que j'éprouverai une sorte de peine en la regardant.....Ces réflexions augmentèrent le trouble du prince.....il entend un léger bruit, il tressaille, et regarde avec la plus vive curiosité ; une porte s'ouvre, une esclave Africaine qui possédait toute la confiance de Nourmahal, entre dans le cabinet, s'avance, prépare une pile de carreaux en face de Kousrou et près de lui, et un instant après, Nourmahal paraît, et le prince, en l'apercevant, reste immobile de surprise ! Il n'avait jamais rien vu de comparable à cette beauté séduisante et parfaite, dont le charme et les grâces égalaient l'éclat et la régularité....

L'impératrice vint s'asseoir sur la pile de carreaux, elle avait l'air triste, et elle gardait le silence. Mais, au bout de quelques minutes, prenant la parole : Karissa, dit-elle, conçois-tu pourquoi la sultane veut aujourd'hui que je l'attende ici ? Je l'ignore, répondit Ka-

rissa. Nourmahal est quelquefois si capricieuse ! On vient de me dire que vous l'attendriez long-temps, et que, peut-être même, elle ne viendra pas du tout ; mais, pour vous désennuyer, voulez-vous jouer du luth ? En disant ces paroles, Karissa présenta le luth à Nourmahal qui le prit nonchalamment. Ah ! Karissa, dit-elle, à quoi peuvent me servir ces vains talens ?.. A charmer tous ceux qui vous connaissent... — M'ont-ils préservée du plus sensible outrage ?.. — Ce prince dont vous parlez si souvent, ne vous a jamais vue... — Tout ce qu'il a entendu dire de moi n'a pu lui inspirer que de la haine et du mépris, tandis que moi, sur sa seule réputation... Ici, Nourmahal s'arrêta, en mettant ses deux belles mains sur ses yeux... ensuite, reprenant son luth, n'y pensons plus, dit-elle, ou du moins, tâchons, s'il est possible, d'éloigner cette idée cruelle... A ces mots, unissant une voix délicieuse aux accords les plus mélodieux, elle chanta avec un charme inexprimable... Lorsqu'elle eut fini sa romance, elle posa son luth sur la table, et poussant un profond soupir : la musique, dit-elle, augmente encore ma mélancolie. Consolez-vous, belle Zoraïde, reprit

Karissa, n'êtes-vous pas sûre, avec la faveur de la sultane, de trouver enfin un époux digne de vous ?.. — Non, non, jamais, je renonce à l'hymen.... — Quoi ! si jeune et si belle... — Oh ! Karissa, ne me dis plus que je suis belle, ne vante plus la triste Zoraïde !.. Ah ! c'est la fille de Fazelcan, c'est Zima, l'heureuse Zima, qu'il faut louer..... — Elle n'a ni vos talens, ni votre esprit, ni vos charmes... — Elle a tout, puisqu'elle est aimée... Kousrou l'adore, et il me hait... Comme Nourmahal prononçait ces paroles, la porte de glace s'ouvrit brusquement, et le prince, éperdu, s'élançant dans le cabinet, vint tomber aux genoux de Nourmahal... Cette dernière affectant la plus grande surprise, parut vouloir s'échapper. Kousrou la retint. Ivre d'admiration, de reconnaissance et d'amour, il peignit tout ce qu'il éprouvait, avec les expressions les plus passionnées ; il protesta qu'il adorait Zoraïde, et qu'elle seule serait son épouse ; à ces protestations, les beaux yeux de Nourmahal s'animèrent du feu le plus brillant.... Croira-t-on qu'après tous les triomphes de cette grande journée, celui-ci fut compté ?.. et que même, quoiqu'il fût le plus commun de tous, il parut

le plus piquant. On ne pouvait l'attribuer à l'éclat de la faveur et de la puissance, on ne le devait qu'à ses charmes; et ce genre de succès est toujours pour une femme, sinon le plus ambitionné, du moins le mieux goûté par son amour-propre.

Oui, s'écriait Kousrou, oui, charmante Zoraïde, vous serez mon épouse, je ne suis point infidèle ; a-t-on connu l'amour, avant d'avoir pu vous voir et vous entendre !.... néanmoins, ajouta-t-il, je ne veux point avoir l'air de céder à la violence, et si l'empereur m'interroge, je répondrai qu'un prisonnier a le droit de ne point déclarer ses véritables sentimens, et je garderai le silence. Je parlerai quand je serai libre; mais vous, belle Zoraïde, vous connaîtrez mon cœur, et vous approuverez ma délicatesse. Je pourrais tout tenter pour vous obtenir ; ce bonheur suprême, fait pour être le prix des exploits les plus glorieux, doit-il devenir la condition d'un marché ?.. — Seigneur, je suis sûre que la sultane vous servira avec zèle.—Je n'ai pas la même confiance... Nourmahal a tant d'artifices !..—J'avouerai qu'elle n'en est pas tout-à-fait exempte... — Ah ! je ne connais que trop son caractère, et ce n'est pas moi qu'elle trompe-

rait.... — En êtes-vous bien sûr ?.. — J'ai cru jadis qu'elle avait la candeur la plus touchante, je me la représentais telle que je vous vois, telle que vous êtes, combien je m'abusais ! .. Elle est mon ennemie... Il est vrai que j'ai provoqué sa haine, elle m'abhorre, convenez-en ? — Elle fut piquée sans vous haïr, et maintenant, elle vous pardonne... — Et pourquoi ?— Eh ! seigneur, le cœur d'une femme n'est-il pas inexplicable ?.. Je vous assure que Nourmahal ne pourrait elle-même vous dire ce qui se passe dans le sien... — Non, non, elle a trop d'orgueil et d'ambition pour ne pas me détester ; soyez certaine que si elle en avait le pouvoir, elle me perdrait, mais, grâce au ciel, on assure que son crédit diminue tous les jours... — Ne sont-ce pas vos courtisans qui le disent ?.. Dans cet endroit de la conversation, on entendit du bruit. Nourmahal pressa le prince de se retirer, et, pour l'y décider, elle le quitta, malgré ses vives instances, et elle rentra, avec Karissa, dans l'intérieur de son appartement. Nasuf revint prendre le prince, et le reconduisit dans sa chambre. Il était minuit. Nourmahal qui ne voulait pas dormir sur le trône ne se coucha point, elle reprit la

lecture des mémoires et des placets, et passa la nuit à faire de bonnes actions. A cinq heures du matin, n'ayant plus que trois heures à régner, elle fit appeler tous ses amis; après avoir fait tant de choses utiles et glorieuses, elle avait bien acquis le droit de donner quelques instans à l'amitié. Quand ses amis furent rassemblés autour d'elle: Je ne jouirais qu'imparfaitement du pouvoir souverain, leur dit-elle, si vous n'en profitiez pas; ne cherchez point à me prévenir contre vos ennemis, je ne veux ni partager, ni connaître vos ressentimens... Ne me demandez rien d'injuste ou de préjudiciable à l'état; mais d'ailleurs, parlez avec franchise et confiance, et comptez, d'avance, sur le succès.

Le temps pressait; on ne pouvait rien insinuer, et moins encore pouvait-on feindre; l'artificieuse modestie et la fausse modération devenaient inutiles ou dangereuses; on n'avait nul espoir de revenir, avec adresse, sur ses pas, et de céder, peu à peu, à une douce violence: pour obtenir sûrement, il fallait tout brusquer. On demanda comme on ne demande jamais dans les cours, on fut franc et laconique, on s'exprima sans détour, on

découvrit brièvement et sans pudeur, toute son ambition.

Nourmahal fut excessivement étonnée d'un langage qui s'accordait si peu avec les sentimens qu'on lui avait toujours montrés : elle réprima des prétentions énormes, elle modéra des demandes extravagantes, mais elle accorda tant de choses, et avec tant de bonté, que tout le monde fut content.

A sept heures, l'impératrice rentra dans la salle d'audience, et remonta sur le trône qu'elle ne devait plus occuper qu'une heure. Durant ce temps, Nasuf, par son ordre, fut dans la chambre du prince Kousrou qu'il instruisit, enfin, du grand événement qui avait rendu Nourmahal, pendant vingt-quatre heures, dépositaire de la souveraine puissance. Ah ! je suis perdu, s'écria Kousrou, puisqu'elle doit régner encore une heure....Malgré les charmes de Zoraïde, je n'aurai point la lâcheté, captif de Nourmahal, de consentir à prendre sa favorite pour épouse ; je serais bien vil si la crainte me faisait accorder à mon ennemie, ce que j'ai eu la témérité de refuser à mon père... —Mais, seigneur, alors vous n'aviez point vu la charmante Zoraïde...—Il

est

est vrai...néanmoins, Nourmahal pourrait croire que je ne cède qu'à la terreur. Qu'elle dispose de ma vie, du moins, elle ne saurait abaisser mon caractère. . .—Seigneur, l'impératrice veut vous parler. . . . — Guidez-moi, avant de mourir, il me sera doux de la braver ...A ces mots, le prince sortit de son appartement. Après avoir traversé plusieurs pièces, il rencontra Fazelcan que des gardes conduisaient dans la salle d'audience. Alors, Kousrou se rappela Zima avec attendrissement : Ah ! Fazelcan, s'écria-t-il, qu'est devenue votre fille ? . . . —Hélas ! seigneur, répondit Fazelcan, elle est, ainsi que nous, depuis vingt-quatre heures, au pouvoir de la sultane, et qui sait quel sort lui prépare la vengeance ....Infortunée Zima ! reprit le prince, barbare Nourmahal ! .... Les gardes, pressant le prince de hâter sa marche, il devança Fazelcan, et il arriva bientôt à la porte de la salle. Plein d'indignation, de douleur et de fierté, il entre, il perce la foule des omras, il s'avance, et se trouve en face du trône de l'impératrice ; mais que devint-il, en reconnaissant dans Nourmahal, la prétendue Zoraïde, et en voyant Zima assise sur les marches de son trône ! Le fier

Kousrou pâlit et chancelle. . . . L'impératrice, feignant de ne pas s'apercevoir de son trouble, le prie de s'approcher, et alors, lui présentant un superbe sabre, orné de pierreries : Prince, dit-elle, vous donner des armes et la liberté, c'est vous rendre à la gloire, je veux encore assurer votre bonheur ; recevez, de la main de Nourmahal, l'épouse aimable que vous avez choisie...Fazelcan et tous vos amis sont libres, et leurs emplois leur sont rendus. . . Dans ce moment, une acclamation unanime d'admiration fit retentir les voûtes de la salle. Le prince mettant un genou en terre : O Nourmahal ! dit-il, vous m'avez vaincu de *toutes manières*...celui qui fut votre captif, n'oubliera jamais ni *votre vengeance*, ni vos bienfaits...Il faut vous adorer sous toutes les formes qu'il vous plaît deprendre...Qui pourrait résister aux grâces, à la beauté, ornées de tout l'éclat des talens, de la puissance et de la générosité. . . Comme le prince prononçait ces paroles, Fazelcan et Zima se prosternèrent aux pieds de Nourmahal qui les releva, embrassa tendrement Zima, et ensuite, se hâta de congédier le prince et toute l'assemblée. . . Son règne expirait, il était sept heures et

de-

demie...Elle envoya chercher l'empereur qui, sur le champ, se rendit à l'invitation de celle qui était encore souveraine de ce vaste empire. Aussitôt que Géangir parut, Nourmahal lui présentant un papier : voilà, seigneur, lui dit-elle, le traité de paix que j'ai conclu avec la Perse, toutes les conditions en sont glorieuses... La joie de Géangir égala sa surprise, l'impératrice lui rendit compte, en peu de mots, de son administration et de ce qu'elle avait fait pour le prince Kousrou ; elle ne parla pas de *sa vengeance* particulière, (car, comme nous l'avons remarqué, quelle est la femme qui dit tout ?) L'empereur écoutait ce récit avec une vive admiration, lorsqu'on entendit le bruit des cymbales et des tambours; c'était le signal convenu, pour annoncer qu'il était huit heures, et que le règne de la belle Nourmahal venait de finir... Aussitôt, elle descendit du trône, et se jeta aux pieds de l'empereur.... Dans ce moment, un peuple immense qui entourait le palais, fit retentir les airs de ces acclamations, répétées avec enthousiasme : *Vive toujours Nourmahal, vive à jamais la bienfaisante Nourmahal avec Géangir, vivent ensemble Géangir et Nourmahal !...*

Oui,

Oui, dit l'empereur, je veux exaucer ce vœu de la reconnaissance, je veux partager, désormais, avec vous, ce trône que vous avez si dignement occupé. . .Non, seigneur, répondit Nourmahal, pour soutenir ma gloire il faudrait que tous les jours de ma vie ressemblassent, à peu près, à celui qui vient de s'écouler, et les forces d'une femme n'y suffiraient pas ; je vous rends, sans regret, la souveraine puissance toute entière, j'en ai joui, j'ai fait du bien, je suis aimée, mon nom ne périra jamais, ne dois-je pas être satisfaite d'avoir acquis, en *vingt-quatre heures*, ce qu'on n'obtient communément sur le trône, que par de longs travaux et le dévouement d'un grand nombre d'années ?

Nourmahal parlait avec sincérité, et persista, sans effort, dans cette résolution. La journée fut terminée par les noces somptueuses de Kousrou et de Zima, du prince de Perse et de Zoraïde. L'impératrice, durant son règne, avait arrangé ce mariage ; Géangir ratifia avec joie, tout ce que son épouse avait fait, et il acheva ce qu'elle n'avait pu qu'ébaucher. Nourmahal rentra, pour toujours, dans l'intérieur du sérail. Par la suite, elle ne se

mêla

mêla d'aucune affaire, ne se fit point d'ennemis, n'essuya point de revers, et jusqu'à la fin de sa vie, elle conserva toute la pureté, tout l'éclat de sa gloire, en se livrant aux charmes de l'amitié, du repos, et à son goût pour les arts.

SUITE

DES SOUVENIRS

DE FÉLICIE L***.

SUITE

DES SOUVENIRS

DE FÉLICIE L***.

Le marquis de * * * est revenu d'Italie, ce qui fournit à sa conversation un peu plus de lieux communs, et un peu plus de pédanterie qu'avant son voyage. Je lui ai demandé s'il avait fait un journal ; il m'a répondu qu'il en avait rapporté tous *les matériaux*, et que, dans ce moment, il faisait *le plan* de cet important ouvrage. Le chevalier de * * *, qui soupait ce soir-là avec nous, et qui avait écouté cette conversation, vint me voir le lendemain, et me présentant un petit cahier de son écriture, voilà, me dit-il, le *Voyage d'Italie* de M. le marquis de * * * ; on me l'a communiqué, et j'ai sur-le-champ copié ce précieux manuscrit, afin de vous l'offrir : il vous apprendra dans quel esprit il faut voyager, et comment il faut

faut écrire aujourd'hui dans ce genre, pour plaire aux lecteurs philosophes, et pour intéresser les cœurs sensibles.

Les moqueries du chevalier de **** ont presque toujours une certaine originalité qui m'amuse ; celle-ci m'a fait rire : je la transcris sur mon livre de Souvenirs.

Journal du Voyage d'Italie.

Comme je voyage rapidement, ne pouvant passer que deux mois en Italie, je n'ai pas le temps de faire un journal détaillé ; je n'écrirai que les choses principales, et souvent même que des indications : je ne veux tracer ici que le canevas d'un ouvrage philosophique et profond, que je ferai à mon retour à Paris.

De Nice. Description pittoresque de la mer et des montagnes. Chapitre mélancolique et sentimental. J'y placerai une rêverie amoureuse sur le bord de la mer, j'en serai tiré tout-à-coup par un orage, ce qui me fournira des réflexions morales et philosophiques.

De Gênes. Eloge de l'envoyé de France, qui m'a logé, et de toutes les personnes qui m'ont accueilli. Anecdotes particulières que je composerai à tête reposée. Il faudra les faire piquantes, gaies et malignes, afin de *contraster* avec mon chapitre de Nice.

De Reggio. Détails sur la cour de Modène. Récit de tout ce que les princes et princesses m'ont dit d'obligeant.

De Mantoue. Souvenir de Virgile. Rappeler les plus beaux morceaux de l'Enéïde, en citer quelques vers. Je ferai faire ce chapitre par mon secrétaire.

De Venise. A l'occasion du sénat de Venise, grand morceau sur le despotisme. Semer ce chapitre d'idées hardies sur la liberté, et, pour cela, extraire à loisir Montesquieu, Rousseau et Raynal.

De Bologne. Quelques détails sur l'institut de Bologne. Mon secrétaire fera ce chapitre.

De Terni. Extase à la vue de sa cascade.

Chapitre d'un grand genre. Description poétique. Ensuite, admiration passionnée pour les beautés de la nature, et finir par une espèce d'hymne à l'Etre-Suprême.

De Rome. Enthousiasme pour l'antiquité et pour les arts. Il faut que tout ce premier chapitre sur Rome soit surtout écrit avec feu, avec énergie ; que la grandeur et la hardiesse des pensées annoncent l'auteur fait pour apprécier, et digne de décrire le Panthéon et le Colisée. Ce genre ne demande ni pureté, ni clarté de style ; au contraire, l'incorrection en ôte la froideur insipide de la régularité, elle prouve l'indomptable indépendance du génie, et cet abandon d'une âme ardente qui se livre à l'*entraînement* des mouvemens passionnés qu'elle éprouve. L'obscurité donne au style un ton mystérieux et prophétique qui ressemble à l'inspiration. C'est la divinité qui, trop éclatante pour se montrer sans nuages, s'enveloppe, comme la statue d'Isis, d'un voile épais que *nul mortel ne peut lever* *. Enfin, comme

* Cette statue voilée portait cette inscription : *Nul mortel ne peut lever le voile qui me couvre.*

comme la nuit, qui semble agrandir tous les objets, et qui souvent prête à de vaines ombres une apparence imposante et terrible, l'obscurité du style rend les idées plus frappantes, et donne un tour d'originalité à la pensée la plus commune et même la plus fausse. Avant de faire ce chapitre, je relirai avec attention Thomas, Diderot et quelques autres.

Second chapitre sur Rome, d'un genre tout différent. De la légèreté, de la moquerie, des épigrammes sur les prêtres et sur la religion. Anecdotes un peu libres sur les dames Romaines. Je n'ai pas eu le temps d'en recueillir une seule ; mais je n'en suis pas fâché, car, dans ce genre, il est plus facile d'inventer que de broder avec agrément.

De Naples. Détail de ma présentation à la cour.

Mont-Vésuve. Placer là un morceau d'un genre sombre et philosophique.

Les Agnano. Description poétique et gracieuse. Il faudra décrire mes sensations avec

charme. Je me rappellerai ma maîtresse, ce qui amènera naturellement un joli morceau sur l'amour, l'absence et les femmes.

De Florence. Détail de ma présentation à la cour. Description pittoresque et passionnée de la Vénus de Médicis; trois pages en style coupé, chaque ligne offrant une pensée neuve et brillante.

De Turin. Détail de ma présentation à la cour.

Du Mont Cénis. Description élégante et sentimentale, dans laquelle je montrerai le goût de la botanique et de la solitude; une teinte mélancolique de misantropie doit être répandue dans ce chapitre, que je terminerai par une tirade touchante sur l'amitié.

Pont de Beauvoisin. Je le passai la nuit, et je dormais; mais il faudra me supposer, au point du jour, dépeindre une belle aurore, et rendre compte de mes sensations en rentrant en France, de mon émotion en touchant la terre natale, et finir par des réflexions intéressantes

sur

sur l'amour de la patrie. J'intercallerai dans ce voyage, trois ou quatre pages d'érudition, et sept ou huit sur l'histoire naturelle ; je ferai faire ce travail aride par mon secrétaire, et j'ose croire que cet ouvrage, aussi instructif qu'agréable et varié (que je ne manquerai pas d'intituler *Voyage pittoresque*), sera placé, par le public, au rang des ouvrages les plus célèbres que nous avons dans ce genre.

Fin du Voyage d'Italie, par M. le Marquis de * * *.

Le Roi est à toute extrémité * : outre la petite vérole, il a le pourpre, on ne peut entrer sans danger dans sa chambre ; M. de Lettorière est mort pour avoir entr'ouvert sa porte afin de le regarder deux minutes. Les médecins eux-mêmes prennent toutes sortes de précautions pour se préserver de la contagion de ce mal affreux. Et Mesdames, qui n'ont jamais eu la petite vérole, qui ne sont plus jeunes, et dont la santé est naturellement mauvaise, sont toutes

* Louis XV.

trois dans sa chambre, assises près de son lit et sous ses rideaux ; elles passent là le jour et les nuits. Tout le monde leur a fait, à ce sujet, les plus fortes représentations ; on leur a dit que c'était plus que d'exposer leur vie, que c'était la sacrifier, rien n'a pu les empêcher de remplir ce pieux devoir.

Versailles offre dans ce moment un spectacle curieux. Le voile de bienséance qui couvre les visages, leur donne à tous, au premier coup d'œil, à peu près la même physionomie ; mais quand on les examine avec attention, que de nuances différentes on découvre ! Les gens en place et en faveur, sont bien véritablement affligés. Ils cherchent à dissimuler leur inquiétude, comme pour prolonger un peu leur empire. D'ailleurs, leur chagrin ressemble à l'humiliation ; ils ont un air abattu, et surtout désœuvré qui me frappe ; ils sont déjà déchus et beaucoup plus polis. Ceux auxquels cet événement donne de grandes espérances, ont un assez bon maintien ; mais ils ont quelque chose de si animé dans le regard, ils traversent les galeries avec une mine si affairée, d'un pas si ferme, ils sont si préoccupés, si distraits ! . . . Le vulgaire des courtisans

tisans se rapproche déjà d'eux : les uns les accueillent avec une maladresse grossière et comique, les autres leur font mille petites avances délicates : quand on ne prétend à rien, il est très-amusant d'observer tout cela. Personne, sûrement, dans ce vaste palais, ne dormira cette nuit ! . . . Mais il est affligeant de penser que le ressentiment et la haine y veilleront avec l'ambition, que bien des noirceurs se trament en secret, que des vengeances éclatantes se préparent ! . . . Je partirai après souper, j'irai coucher à Paris . . .

Je suis partie hier de Versailles à une heure et demie après minuit, et j'étais à la place Louis XV à trois heures ; j'ai passé devant la statue du roi ; les réverbères qui l'entourent ne jetaient plus qu'une lueur défaillante....Cette vue m'a frappée, en pensant que dans ce moment même, la vie du roi était aussi prête à s'éteindre ! . . . . J'ai levé, en soupirant, un œil respectueux sur cette image imposante ; c'était un dernier hommage que j'aimais à rendre à celui qui nous a gouvernés si long-

temps...

temps.... Honorer son maître, c'est anoblir sa dépendance.... les vrais esclaves sont ceux qui obéissent avec haine ou murmure: se soumettre et maudire, est, à la fois, une folie et une lâcheté.

J'apprends, dans l'instant, que le roi est mort. C'est un grand événement que la mort d'un roi! de celui que nous étions accoutumés à craindre et à respecter depuis l'enfance, et pour lequel nous avions un attachement naturel, à moins qu'il ne fût un tyran. Je n'avais ni à me plaindre, ni à me louer de celui-ci; mais après un si long règne, qui ne doit pas quelque reconnaissance à son roi, du moins indirectement, pour ses parens, pour ses amis?.... Quand on est venu me dire, *le roi est mort*, j'ai tressailli; les larmes me sont venues aux yeux. Je me rappelle cette figure si *royale!* il était bien beau! jamais homme n'eut de tels yeux, et un regard si imposant, et en même temps si serein et si doux!....

Ainsi que les vieillards décrépits de la cour, nous parlerons donc aussi *du feu roi*; il me semble que cela va me vieillir, et que nous allons commencer un autre siècle.

J'ai

J'ai vu aujourd'hui une personne de la vieille cour (madame de Puisieulx), elle pleure bien sincèrement le feu roi. C'est elle qui lui fit un jour une des plus jolies réponses que je connaisse. Madame de Puisieulx a été la plus belle personne de la cour; elle était de l'âge du roi; elle se maria à treize ans; et lors du couronnement du roi, étant depuis quelques jours à Sillery, près de Reims, elle fut au sacre du roi qui avait douze ans; malgré son extrême jeunesse, elle y fixa tous les regards, et même ceux du jeune roi qui fut extrémement frappé de sa beauté.

Trente ans après, le roi lui dit un jour, qu'il n'avait jamais vu de figure aussi parfaite que la sienne à son sacre. Ah! sire, répondit madame de Puisieulx, c'est vous qu'il fallait admirer; vous étiez beau alors... *beau comme l'espérance.*

M. de Montesquiou, qui était aujourd'hui chez madame de Puisieulx, nous contait un beau

beau trait du feu roi, et c'est un fait dont il a été témoin. On soutenait, sur mer, contre les Anglais, une guerre désastreuse; un homme qui avait retrouvé le funeste secret du *feu grégeois*, le donna au roi. L'expérience se fit sur le grand canal de Versailles (M. de Montesquiou y était), et elle réussit parfaitement; le feu, dans un instant, fut mis sous l'eau aux bateaux. Le roi fit venir l'inventeur dans son cabinet, lui défendit, avec menaces, de jamais publier cet affreux secret, en ajoutant qu'il croirait lui-même commettre un crime atroce en s'en servant contre ses ennemis. Le roi fit donner à l'inventeur le brevet d'une pension de mille écus; et c'est ainsi qu'une invention si pernicieuse fut, par l'humanité de ce prince, ensevelie dans l'oubli une seconde fois.

Le feu roi était dans un tel état de corruption, que les chirurgiens déclarèrent qu'il était impossible de faire l'ouverture de son corps; M. le Duc *** qui est d'année, s'est écrié qu'il serait inoui que le roi ne fût pas embaumé. Eh bien, monsieur le duc, lui a dit

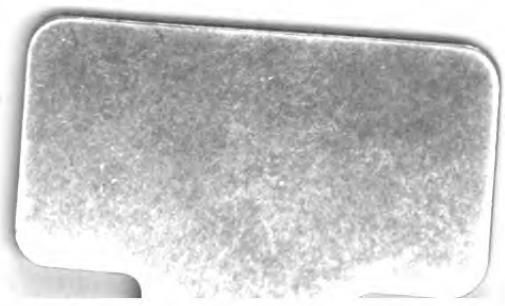
la Martinière, comme premier chirurgien du feu roi, c'est à moi à faire l'ouverture du corps; mais vous, comme premier gentilhomme de la chambre, vous devez vous trouver à cette opération, et recevoir dans une boîte d'or le cœur du roi que je vous présenterai, et j'ai l'honneur de prévenir que, ni vous, ni moi, ni aucun de ceux qui assisteront à cette cérémonie, ne seront vivans huit jours après. M. le duc *** n'a pas insisté.

C'est une chose véritablement miraculeuse que Mesdames à leur âge, malgré leur mauvaise santé et leur vive et profonde douleur, malgré les longues veilles qui ont dû leur allumer le sang, (étant restées attachées nuit et jour au chevet du lit de leur père et jusqu'à son dernier soupir) et atteintes toutes les trois de cette horrible maladie, n'aient pas été plus malades que de l'inoculation la plus heureuse. Tous les médecins disent que c'est un miracle. Une telle piété filiale méritait bien de l'obtenir.

M. de *Nédonchel* est extrêmement anglomane. Hier, il était à cheval à la portière de la voiture du roi qui allait à Choisi. Il avait fait de la pluie, et M. de *Nédonchel* trottant dans la boue, éclaboussait le roi qui, mettant la tête à la portière, lui dit: M. de *Nédonchel*, vous me crottez; *oui, Sire, à l'anglaise*, répondit d'un air très satisfait de lui même, M. de *Nédonchel* qui, au lieu du mot *crottez*, avait entendu *vous trottez*. Le roi, sans connaître cette erreur, s'est contenté de lever la glace, en disant avec une bonhommie très-aimable: *voilà un trait d'anglomanie qui est un peu fort.*

La suite au volume prochain.

FIN.

De l'Imprimerie de Cox, Fils, et Baylis,
Great Queen Street.

D 78